Arsène Goyette

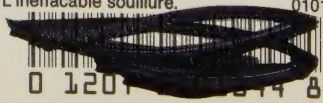
neffaçable
ouillure

PQ
3919
.G6

c.1

JOHN CARROLL UNIVERSITY LIBRARY
CLEVELAND, OHIO

JOHN CARROLL UNIVERSITY
PQ3919 .G6
Goyette, Arsene.
L'ineffacable souillure.
000
010101



Date Due

L'Ineffaçable Souillure

DU MÊME AUTEUR

Sur le Chemin de Damas.

Sur le Chemin de Rome.

Sur le Chemin de Sion.

Sur le Chemin de Jérusalem.

La Corvée du Cimetière (couronnée par la Société Saint-Jean-Baptiste).

L'Unique Solution.

La Robe Nuptiale.

Une Grande Ame et une Grande Œuvre.

Ce que l'œil de l'homme n'a pas vu. (Deux volumes en préparation.)

Ces livres sont en vente dans les grandes librairies du Canada.

Abbé Arsène GOYETTE

L'Ineffaçable Souillure

GIFT OF
CLUB FRANCAIS ST. CHARLES
J. C. U.

SHERBROOKE
BIBLIOTHÈQUE DES BONS LIVRES
MCMXXIX

NIHIL OBSTAT

Sherbrooke, die 3 Martii 1926.

P. J. A. Lefebvre, vic. gén.
Censor librorum.

Imprimatur

Sherbrooke, die 3 Martii 1926.

Paul,
† *Évêque de Sherbrooke.*

PQ
3919
G6

DÉDICACE

AUX MESSIEURS DU SÉMINAIRE
SAINT-CHARLES-BORROMÉE
AUX DAMES DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME
AUX RÉVÉRENDS FRÈRES DU SACRÉ-CŒUR
DONT LES NOMS SONT INSCRITS
EN LETTRES D'OR AU LIVRE DE L'ÉDUCATION
DANS LES CANTONS DE L'EST
L'AUTEUR FAIT HOMMAGE DE CES PAGES

JOHN CARROLL UNIVERSITY
Library
CLEVELAND, OHIO
32372

AVANT-PROPOS

Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.

ALFRED DE MUSSET.
(*La Coupe et les lèvres,* IV, 1.)

L'Ineffaçable Souillure

CHAPITRE PREMIER

UN LIVRE SUR LE MÉTIER

Assis dans son cabinet de travail, le juge Madore paraissait complètement absorbé par la rédaction d'une pièce littéraire. Il y mettait tout son cœur.

L'imagination en feu, l'esprit en ébullition, l'écrivain laissait courir sa plume sur les feuillets du cahier. Sous la poussée de la verve, la prose coulait exquise et à flots pressés. Comme par magie, les idées neuves affluaient, les expressions heureuses étincelaient : déjà pas moins de dix pages avaient été remplies. Et cela, sans aucune fatigue apparente. Au contraire. De temps à autre, faisant une pause, l'homme de lettres examinait le jet de son inspiration.

Cette revue lui procurait infiniment de plaisir : chose rare, il reposait à se relire.

Sous le charme de cette littérature facile, les heures de cette soirée de mai s'envolaient par enchantement. Ni les splendeurs du crépuscule, ni la rumeur de la grande ville, pas même l'arrivée du courrier, rien n'avait pu distraire l'infatigable prosateur.

Il convient d'ajouter que le site de son bureau le protégeait contre le brouhaha de la rue.

Bien que sa résidence bordât l'artère principale d'Outremont, l'amant des Muses avait logé, à l'arrière du deuxième étage, sa salle d'études, voisine d'une bibliothèque où personne autre que lui n'avait accès. Il faut de la solitude pour lire agréablement, il en faut davantage pour écrire avec aise : une fois dans son cénacle, M. le juge avait le silence et la paix d'une cellule de religieux.

Aussi comme il aimait ce coin reposant de la villa Mécènes !

Dès que finissaient ses occupations professionnelles au palais de justice et sitôt qu'il avait causé un brin avec sa famille, il se hâtait de gagner sa retraite favorite. Comme il se délectait alors à parcourir les derniers ouvrages reçus de France ! Comme il prisait les articles des revues les plus intéressantes ! Que voulez-vous ? chacun cherche son plaisir où il croit le trouver : le sien était dans une haute culture intellectuelle.

Cependant depuis un mois il ne lisait guère, mais il écrivait comme ce soir, avec le même entrain, avec la même fécondité.

Sur quel sujet ?

A l'exception d'un ami, aucun intime n'était au courant de ses conceptions. C'était son secret à lui. Ce livre, à la composition duquel il consacrait des soirées et des matinées entières, portait sans doute sur une matière très difficile, puisque fréquemment l'écrivain éprouvait le besoin de consulter différents auteurs de la bibliothèque ; ce livre, il le voulait parfait, ce serait le chef-d'œuvre de sa vie. Voilà pourquoi aussi ongtemps que tous les chapitres n'en seraient pas

irréprochables, tant qu'il s'y glisserait la plus légère incorrection, l'œuvre resterait sur le métier. Une telle perfection pouvait exiger des semaines et des mois d'incessant labeur : M. Madore ne reculerait pas devant la tâche. D'un tempérament bien trempé, il avait mené à bonne fin ses multiples entreprises; il n'avait pas connu la médiocrité dans sa profession. Ses succès légaux avaient éclipsé ceux de ses confrères les plus brillants; ses plaidoiries étaient citées comme modèles du genre. Il était quelqu'un...

« Papa, dit une voix de jeune fille, M. Langlais est au salon et désirerait vous saluer. Il y a déjà une demi-heure qu'il attend. Doit-il monter?

— Tout de suite, ma chère Ruth, répondit le juge. Hâte-toi de me l'amener. Je suis fâché de ne pas avoir entendu le timbre. Heureusement que le père de Kenneth, ton fiancé, n'a pas dû languir en ta compagnie. Tu devais avoir une litanie de questions à lui poser au sujet des occupations du notaire, son fils, qui t'aime à te croquer.

— Papa, ne parlez donc pas ainsi. Si maman vous entendait, elle me gronderait, car vous savez...

— Oui, oui, je sais que c'est le tien, que tu n'en aimes pas d'autre. Ah! si ta sœur, Gratia, adore autant le jeune docteur Beckett qui rêve de l'associer à sa fortune et à son renom, je double sa dot!... Toi, chérie, tu n'as pas besoin d'être lancée. Du premier coup, ton don Juan t'a tombé dans l'œil! »

Comme si les remarques paternelles lui étaient allées droit au cœur, la jeune fille avait rougi.

M. Madore s'en aperçut.

« Ruth, reprit-il vivement, ne te fâche pas. C'est uniquement pour te taquiner. Je veux voir si tu es

aussi douce que ta cadette. Allons, appelle vite M. Langlais. »

Le juge plia son manuscrit et le déposa provisoirement sur la table du bureau. Rayonnant comme un homme satisfait de la besogne accomplie, il attendit le visiteur.

« Toujours aimable, ce cher monsieur Langlais, dit le juge en lui serrant la main. Veuillez me pardonner si je ne vous ai pas moi-même accueilli. Très pris par les écritures, je n'ai pas entendu la sonnette.

— Je me doutais bien que vous étiez à parfaire un chapitre du fameux livre, à en compléter quelques pages délicieuses. Si vous saviez comme vos amis ont hâte de déguster cette primeur que vous annonciez pour l'aurore de l'an nouveau ! Dans le monde littéraire, ce sera un événement. »

L'écrivain esquissa un large sourire de satisfaction.

« Au point de vue de la forme, confessa-t-il, ce ne sera pas du Chapais, encore moins du Routhier; mais, pour le fond, je tiens mordicus à ce que mes assertions soient invulnérables. Dans cette œuvre, la critique aura peine à signaler le style flamboyant, mais la doctrine sera hors de conteste, comme celle des chefs-d'œuvre qui ornent les rayons de ma bibliothèque... »

Tout en martelant ces derniers mots, le juge désignait avec orgueil les centaines et les centaines de volumes qui garnissaient les tablettes de l'appartement contigu. Sous les flots de lumière que répandaient les électroliers, son ami put, sous un ciel de voûte bleue, apercevoir, par l'embrasure, l'une des plus riches collections de livres que possédât l'île de Montréal : aucune brochure chichement habillée, aucun fascicule

maigrement cartonné, mais des in-douze et des in-dix-huit, par files et par bataillons, coquettement reliés en chagrin, des in-folio solidement blindés de cuir de toutes les nuances. C'était vraiment un bijou de réceptacle pour abriter le savoir et le bon goût que ce paradis du bibliophile.

« Je ne m'étonne pas, reprit le visiteur, que vous mettiez vos délices à gravir le Parnasse. Dans l'intimité, je le constate à l'évidence, vous avez la société des stylistes les plus vantés. Ici, vous êtes en pleine Académie.

— D'aucuns jugeront que je joue à l'ermite avec ma vie retirée; d'autres me traiteront d'original parce que je délaisse le golf et le tennis; mais je fais la sourde oreille et je poursuis mes lectures...

— Et la composition de votre livre, compléta l'hôte, avec un geste d'admiration.

— C'est cela. Après avoir réalisé l'ambition de ma carrière d'avocat, je vise maintenant à utiliser, comme publiciste, mes nombreux loisirs.

— Et déjà vous récoltez des succès. Savez-vous que votre collaboration à notre grand journal, *la Sensation*, nous a valu les éloges de plusieurs quotidiens? On voudrait bien découvrir le nom du philosophe qui, sous le pseudonyme de James Britton, écrit de si belles choses. »

M. Madore sentit les fumées de la gloire l'enivrer. Heureusement il sut réagir avec modestie.

« Le public est parfois si indulgent! excusa le jurisconsulte.

— Il est avide de tout savoir.

— Un peu comme cette chère Ruth, qui depuis longtemps est malade pour faire le dénombrement de

ma bibliothèque. La perspicace enfant, elle brûle aussi du désir de connaître les détails du futur volume.

— Elle ne serait pas femme, monsieur Madore, si elle n'était pas curieuse. Et puis, la chérie, elle a la passion des livres, surtout des romans, elle raffole des choses de l'esprit. Comme vous avez eu une idée heureuse de lui avoir fait donner une éducation anglaise ou plutôt une formation française moderne comme à Paris, la Ville-Lumière! Privilégiée, elle a joui du lycée et des fortes études. Et maintenant, votre demoiselle fait fureur dans les cercles aristocratiques; elle est la coqueluche de plus d'un jeune professionnel. »

Le juge était flatté d'entendre l'éloge de celle qu'intentionnellement il avait écartée des couvents de religieuses. Sa femme avait eu beau réclamer ses droits de mère dans l'éducation familiale, Ruth n'en avait pas moins été confiée à une institution protestante sous le fallacieux prétexte d'apprendre l'anglais et d'être mieux moulée pour la mentalité américaine. Durant une dizaine d'années, la jeune fille avait fréquenté le *high-school*, puis l'université féminine d'Oxburg, d'où elle était sortie médaillée et diplômée, sachant à merveille lire et calculer, pouvant jouer du piano et manier la raquette du tennis, habituée aussi à la danse et même à la cigarette, comme une miss bien à la mode. Par contre, elle était loin d'être une experte en notions religieuses et en prières, ce qui avait fait pleurer sa mère. Aussi, à la suite de ce fiasco éducationnel, M^me^ Madore avait-elle exigé de son mari que la cadette fût confiée à un pensionnat des Dames de la Congrégation. Afin d'apprendre, elle aussi, la langue anglaise en même temps que le français, elle avait été envoyée au Mont Notre-Dame de Sherbrooke,

d'où, après des succès répétés, elle était sortie graduée sur toutes les matières. Outre la science, elle avait appris le catéchisme et la prière.

Quelle différence entre les filles d'un même père et d'une même mère, après le stage scolaire!

« Ruth me semble bien préparée pour la vie, dit le juge. J'espère qu'elle sera digne de votre fils Kenneth. Elle aime éperdument le jeune notaire, dont l'activité fébrile fait pressentir une carrière de succès.

— Elle-même en est adorée, compléta le visiteur. Rien d'étonnant dans cette amitié : mon fils a aussi son bagage d'éducation pratique. Il a reçu sa formation légale dans une université anglo-saxonne. Voilà pourquoi je m'explique qu'il soit si débrouillard.

— Affranchis de toutes ces mômeries dont le clergé et les nonnes farcissent le cerveau des jeunes gens, ils devront être très heureux en ménage.

— Trop de restrictions arbitraires rendent l'existence morose. Il faut lâcher un peu les rênes à la jeunesse. On ne doit pas toujours la tenir en laisse. A quoi bon?

— Nos méthodes scolaires datent encore des siècles d'ignorance. Pourtant il faut une réforme.

— Votre livre marquera un tournant dans l'histoire pédagogique de la Province. Mais j'y pense : mon cher juge, faites l'impossible pour éditer le nouvel ouvrage avant les noces. Quelle plus agréable surprise pour Ruth que de trouver dans sa corbeille de mariée le bel in-folio avec une dédicace appropriée! Ce serait si imprévu, si délicat! Kenneth en verserait des larmes de joie.

— Votre suggestion est excellente. A peine d'allonger mes veilles et de multiplier mes courses aux ren-

seignements, je devrai finir l'ouvrage pour le mois de septembre. Nous baptiserons le nouveau-né avec le champagne du déjeuner matrimonial. Cette chère épousée aura les prémices de son papa devenu auteur en belles-lettres. »

Les deux amis rirent de cet esprit à bon marché. Ils allumèrent un havana de Dupuis et Frères, puis causèrent longuement de journalisme.

« C'est la puissance du jour, déclamait M. Langlais. Avec la presse, nous dirigeons l'opinion publique, nous l'orientons à notre guise. Une toute petite note, dissimulée dans un coin, vaut plusieurs discours. Veut-on, en politique, harnacher l'opinion en faveur de telle et telle mesure, le journal prépare les voies. Par doses habilement masquées, nous faisons avaler la pilule. Il est très avantageux de jouer la musique pour le parti au pouvoir : en retour, nos ateliers d'impressions monopolisent le patronage gouvernemental. On nous reproche d'être à la crèche ; peu importe : c'est une crèche où le fourrage est succulent. On nous jette à la face notre manie de grimper sur la clôture afin d'établir dans quelle direction souffle le vent de l'opinion. Mais, parbleu ! c'est le seul moyen, après les élections, d'être toujours du camp vainqueur.

— Et dire qu'en dépit de ces voltes-faces, et malgré ces évolutions incessantes, vous n'éprouvez que rarement des rebuffades !

— Monsieur le juge, nous créons les grandes et les médiocres réputations comme un tailleur les dimensions des habits commandés. Combien de politiciens, pauvres en talent et en vertu, ne prennent-ils pas figure d'hommes d'État que parce que leurs moindres

gestes défraient la chronique quotidienne! Ils changeraient de chemise qu'on en gloserait. Ce sont des acteurs toujours à l'affiche.

— Grâce à des moyens habiles, vous réussissez à entrer dans tous les foyers. On vous croirait aussi indispensables que le boulanger.

— A tous, nous servons la manne de chaque jour. Afin qu'elle ait plus de saveur, nous en varions la composition. Le menu peuple aime les choses religieuses, nous lui en accordons quelques colonnes; il se complaît dans les récits de meurtres, de vols et d'histoires scabreuses, nous lui en présentons toute une macédoine en première page; il goûte les romans bien épicés et croustillants, nous lui importons les fictions les plus parisiennes. Si copieusement régalés, nos abonnés tiennent à leur pâture. J'en connais qui se priveraient d'une omelette plutôt que de sacrifier la lecture de *la Sensation.* »

Le rédacteur souriait avec aise en se caressant un menton à triple zone : il songeait à ses milliers de dupes.

« Pour ce qui est de la publication des crimes, objecta le juge, je ne vous approuve pas. Avec cette boue délayée de sang, vous ne faites aucun bien et vous vous exposez à faire beaucoup de mal. Pourquoi ne pas agir comme, entre autres, *le Devoir* à Montréal, *l'Action catholique* à Québec, *le Droit* à Ottawa? Ils ont banni de leurs pages ces écœurantes turpitudes. Sur ce point, je les admire.

— Moi aussi, monsieur Madore. Mais pour épurer ainsi notre presse, il faudrait une entente entre les journaux. A cause de l'égoïsme, cet accord est impossible.

— Mais ne craignez-vous pas que les feuilles bienfaisantes ne finissent par vous damer le pion? N'avez-vous pas peur d'être balayés par une croisade d'un nouveau genre? Ici, comme en France, le réveil des consciences peut sonner, et alors, méprisés et conspués, vos quotidiens périront d'inanition. Vous devrez céder la place aux journaux qui visent au bien, et non à l'argent.

— Sur ce point, pas d'inquiétudes, encore moins de danger. Bien qu'admirablement composées, ces feuilles ne sont guère populaires. C'est de la presse jaune que goûte le peuple. Nous sommes les seuls à l'en sursaturer. Là est le secret de notre phénoménale circulation.

— Il y a longtemps que je m'en aperçois, dit le juge en déposant sur un cendrier son mégot.

— Nous faisons du journalisme pour faire de l'argent, rien que de l'argent, pas autre chose que de l'argent. C'est avant tout une entreprise commerciale; nous visons aux dividendes. Je vous avoue que ce n'est pas un idéal sublime. Nos réclames pour les liqueurs, pour les vues animées, pour le théâtre, même pour les salles de danse, rapportent grassement. Nous serions des nigauds de les refuser. Tant pis si...

— Les puristes vous en font un reproche? Encore une fois, monsieur, prenez garde qu'à la fin, cette sinistre comédie ne tourne au drame et que vos lecteurs enfin ne vous désertent.

— Aucun danger, assura le rédacteur en se croisant les mains sur un ventre rebondi. N'est-ce pas Pierre l'Ermite qui, récemment, écrivait dans *la Croix* de Paris que *l'idée la plus difficile à faire pénétrer*

sous un crâne de chrétien, c'est la presse catholique. Il y a donc encore belle lurette avant que nous soyons détrônés au pays de l'érable. »

En prononçant ces mots cyniques, M. Langlais riait comme un quelqu'un sûr de son affaire.

« Alors vous demeurez les seuls éducateurs du peuple, des maîtres d'école qui lui font la classe, tous les jours?

— Précisément. Voilà pourquoi ma profession de journaliste, je l'estime. Elle eût été aussi celle de Kenneth, mon fils aîné. Vous n'avez jamais connu d'enfant plus friand de lectures, surtout de romans : un esprit primesautier, une mémoire extraordinaire. Quand il était jeune, j'étais obligé de lui arracher mes journaux de France ou encore de cacher certains livres licencieux. Le gaillard, je l'ai, plusieurs fois, surpris consacrant la nuit à dévorer des chapitres d'œuvres académiques. Bien que réjoui de découvrir pareille ardeur, je l'ai néanmoins gourmandé, car je craignais pour sa santé. Le cher garçon, il n'est pas aussi dodu que son père. Je l'ai aiguillé vers le notariat dans l'espoir de lui ménager une carrière pacifique. Il me semblait qu'à faire des testaments et à parapher des contrats, il coulerait des jours paisibles. Seulement je comptais sans un tempérament qui appelle l'action, sans une ambition qui veut gravir les sommets.

— Curieuse de coïncidence, monsieur Langlais. Savez-vous qu'en brossant le portrait de Kenneth, vous brossez celui de Ruth? Elle aussi adore la lecture; elle aussi a beaucoup lu, peut-être trop. Je ne lui ai jamais permis de mettre les pieds dans ma bibliothèque, car bien que libre-penseur, je crois qu'il

y a des pages, même de chefs-d'œuvre, qu'une jeune fille doit ignorer. De son côté, sa mère lui défend les feuilletons et les magazines. Je trouve cette interdiction exagérée. Je me suis montré beaucoup plus large, beaucoup plus indulgent. Avec sa formation si pratique de *high-school*, je n'ai pas jugé à propos de lui refuser certaines occasions d'étendre ses connaissances. Une femme bien cultivée va de pair avec un homme instruit.

— Nos deux jeunes gens constitueront un foyer modèle. Ils se comprendront facilement et, dans la société, ils jouiront d'une égale popularité. L'un sera le favori des messieurs; l'autre charmera les réunions féminines. »

A peine le rédacteur avait-il achevé cette pompeuse appréciation, que du salon montaient les notes d'une chanson, modulée par une voix au timbre langoureux. Un faible accompagnement de piano enjolivait la romance dont le refrain était :

Le cœur n'est pas un joujou,
Mais un tout petit bijou.

« Comme elle chante bien, votre Ruth, complimenta M. Langlais. Sûrement elle égaiera son nid.

— Oui, elle a beaucoup de ressources, la chère enfant. Je la trouve plus dégourdie que sa sœur, — celle de sa mère celle-là! Gratia a grandi sous la cornette des nonnes : de là sa singulière mentalité. Elle est, par exemple, d'un chauvinisme qui m'alarme : en religion, tout est faux en dehors du catholicisme; pour ce qui est du langage, elle se fait un point d'honneur de ne jamais, ou à peu près, parler l'an-

glais, qu'elle pourrait manier avec l'aisance d'une miss de Londres : au téléphone, dans les chars, même dans ses relations sociales avec l'éminent docteur Beckett, qui cherche à la courtiser, elle demeure, comme elle s'en vante, la sujette loyale de Sa Majesté la Langue française ! Ruth paraît plus éveillée. Cependant, depuis quelques semaines, c'est drôle comme elle semble morose. Je la croyais malade ou en proie à quelque petit chagrin. Elle m'assure le contraire. N'empêche qu'elle n'est pas comme d'habitude. On dirait qu'elle est déprimée, qu'elle souffre d'insomnie.

— C'est la pensée qui m'est venue tout à l'heure quand j'ai causé avec elle. Sous son air enjoué, j'ai cru voir une légère teinte de mélancolie. Ses grands yeux bleus avaient un cerne. Qu'est-ce qui a bien pu amener ces nuages? Je vais m'enquérir auprès de Kenneth. Il saura vite dissiper cette tristesse.

— Elle a dû encore trop lire. Il faut que je dise à sa mère de l'empêcher de commettre des imprudences.

— Et vous, monsieur le juge, n'abusez pas de vos forces pour la composition du chef-d'œuvre. Allez-y modérément.

— Mon sujet exige beaucoup d'observations. Je ne veux pas avancer une proposition sans que je puisse la prouver. Vous savez, il ne s'agit pas, comme dans votre quotidien, de bourrer les crânes avec des mots... et des mots. Pardonnez à ma franchise.

— Elle m'est d'autant plus agréable qu'elle vient d'un ami sincère. Mettez dans votre volume des choses solides, des considérations sérieuses, des faits patents. Faites-nous un vrai chef-d'œuvre.

— Je ne caresse pas l'espoir d'un pareil succès. Ce serait inouï. Les chefs-d'œuvre sont rares, même dans

un siècle. Moi, j'essaierai simplement de démontrer une loi par toute une série d'expériences.

— Ne m'en dites pas davantage. Je sais que vous intéresserez vos nombreux admirateurs. »

M. Langlais s'était levé et se préparait à sortir.

« On m'a raconté que vous vous absentiez pour une huitaine, dit-il, en prenant le corridor qui aboutissait à l'escalier.

— En effet, je pars demain pour Laval-des-Rapides, où je prépare ma saison de villégiature, et je me propose aussi une course au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, afin d'y conduire une enquête dont les résultats seront consignés dans le futur volume.

— Ah! ah! c'est un voyage d'auteur, badina le rédacteur en descendant les degrés avec M. Madore.

— C'est cela. Je vous défends toutefois d'en souffler mot dans votre journal.

— Ne craignez pas d'indiscrétion de ma part. Nous réservons ces détails pour l'apparition du fameux livre. En attendant, je vous souhaite une fructueuse randonnée. »

Le rédacteur de *la Sensation* reprenait son chapeau melon à la patère du boudoir, quand il aperçut sur le guéridon quelques volumes de *l'Exposition du Dogme* de Monsabré avec un catéchisme.

« Mais comment, rigola l'homme au gros ventre, vous en êtes rendu à lire des sermonnaires, vous, un juge de la Cour supérieure?

— C'est une fantaisie de lettré en quête d'observations chez les croyants. Imaginez-vous que ces livres m'ont été envoyés par l'abbé Desportes, mon beau-frère. Il se flatte peut-être que Monsabré me convertira comme Bossuet a gagné Brunetière.

— Défiez-vous. S'il fallait qu'une pareille catastrophe...

— Chassez cette crainte.

— Et vous les étudiez, ces livres?

— J'ai donné ma parole d'honneur de les parcourir en entier.

— Encore une fois, prenez garde d'être attrapé par ces périodes qui suintent le saint Thomas d'Aquin.

— Je ne crains point : un esprit fort est invulnérable.

— Ne manquez pas de souligner dans votre futur volume ces inepties religieuses, fardées d'éloquence. Vos lecteurs pourront ainsi s'égayer.

— Merci pour toutes vos amicales suggestions et bonsoir, » fit le juge en congédiant le visiteur.

Quelques instants plus tard, M. Madore feuilletait l'humble catéchisme.

Chose singulière, en dépit de préjugés invétérés, sa curiosité était piquée par le document enfantin.

Le philosophe en notait la concision et la clarté des questions et des réponses. Dans ce livre si ramassé, tout pourtant y était : pas un problème intéressant l'origine et la destinée de l'homme ne restait sans solution.

En regard de cette minuscule Somme théologique, qu'offrait l'incrédulité?

Malgré le travail des siècles, la libre-pensée n'avait pu renfermer dans une aussi mince plaquette le pain spirituel dont a faim toute intelligence humaine. Ce qu'elle avait pu inventer de mieux était dilué dans une vaste Encyclopédie qui, à force d'être fardée de demi-science, était parfois obscure, souvent incompréhensible et absurde.

Le juge referma le catéchisme.

« Si le christianisme reposait sur la vérité, blasphéma-t-il, cette brochurette serait une merveille. Il faudrait la retrouver entre les mains non seulement des petits, mais aussi des hommes de profession ; elle mériterait alors d'être le premier livre d'une bibliothèque. »

Il ouvrit un volume de Monsabré.

Même phénomène !

Dès les premiers paragraphes, un certain intérêt s'empara du lecteur. Certes *l'Exposition du Dogme catholique* portait l'empreinte d'un talent supérieur. Le style était sobre, le souffle oratoire régulier, et la doctrine s'étayait sur les remparts inexpugnables de la raison, de la tradition et de l'Écriture. Les objections qui tentaient de miner le *Credo* volaient en éclats sous les coups d'une habile dialectique. En fin de compte, la vérité demeurait maîtresse du champ de bataille. Elle brillait tellement, qu'elle devait conquérir les âmes.

M. Madore lut une heure, puis deux, ces conférences de Notre-Dame de Paris.

Étrange impression, il n'éprouvait guère le désir de se remettre à la composition du futur ouvrage. Sa verve semblait figée. Et c'eût été de la canaillerie que de dégobiller contre la littérature religieuse, prêtée par l'abbé Desportes.

« Il est des choses, pensait le juge en gagnant sa chambre à coucher, que l'on méprise parce qu'elles ont été présentées sous un faux jour. Après tout, des génies comme Bossuet, Pascal et Racine, des savants comme Buffon, Lavoisier et Pasteur, des guerriers tels que Charlemagne, Napoléon, Drouot et Foch, croyaient, et certes ils étaient loin d'être des imbéciles. Si, par

impossible, ma pieuse épouse, ma fille Gratia ou encore l'abbé Desportes avaient raison contre mon impiété ! »

Le libre-penseur n'eut pas le courage de poursuivre le raisonnement.

C'était une affaire décidée qu'il partait, le lendemain, pour collectionner les matériaux d'un émouvant chapitre contre l'éducation collégiale en vogue dans Québec.

Une demi-heure plus tard, dans la villa Mécènes, tout dormait d'un profond sommeil.

Seule, une jeune fille n'avait pas fermé l'œil, bien que sa chambrette fût dans l'obscurité : c'était celle qui apparemment souffrait d'insomnie, Ruth elle-même.

Hélas ! il y avait une autre explication à ses veilles forcées.

Mais n'anticipons point.

Quand la veilleuse fut certaine que son équipée nocturne ne serait entravée par aucun témoin, elle se leva sans bruit, chaussa des souliers feutrés et se couvrit d'un épais kimono. Puis, munie d'une lampe-éclair, elle franchit prestement le corridor du deuxième.

Où va-t-elle ainsi, en pleine nuit, comme une somnambule?

Elle va vers cet enfer qu'est la bibliothèque paternelle.

Le démon des mauvaises lectures l'attire vers le mauvais lieu où Voltaire, Zola, Paul Marguerite et toute la canaille littéraire font profession d'avilir les âmes pour mieux les assassiner.

Sans un moment d'hésitation, comme si la pauvrette n'éprouvait plus de remords, elle marche vers l'ignominie.

GIFT OF
CLUB FRANCAIS ST. CHARLES

Parvenue à l'entrée du diabolique repaire, elle a sorti une fausse clef qui lui ouvre le jardin défendu où se cueillent les fruits empoisonnés de l'arbre de la science du mal.

Sans crainte maintenant d'être découverte et sachant que les volets sont fermés, elle allume les boules électriques, et, comme en plein midi, la lumière fait resplendir l'intérieur de l'appartement.

Ruth a jeté un coup d'œil indifférent sur une peinture dont le sujet est, pour le moins, risqué. Ce tableau, elle l'a déjà longuement contemplé lors de ses hardiesses premières. Aujourd'hui, il ne lui rappelle que confusément les suggestions malsaines de jadis.

Elle promène aussi un regard de mépris sur quelques bustes, puis sur une galerie de portraits des écrivains les plus immoraux qui aient déshonoré la France. Entraînée par une curiosité de mauvais aloi, que n'a pas corrigée une éducation chrétienne, la jeune fille a lu et elle lit encore avec passion, avec frénésie même, les œuvres des génies malfaisants. Mais dans son cœur de vierge, elle les déteste, elle les abhorre, ces corrupteurs de mœurs qui ont taché son âme. Ah! parfois comme elle eût été satisfaite de leur cracher à la face et de les gifler de sa main de femme!

Cette nuit, elle ne s'arrête pas aux collections de journaux dans lesquels, bien des fois, elle a découpé les feuilletons les plus vantés, à cause de certains détails.

Non, la pauvre enfant, infortunée fille d'un libre-penseur, en est rendue à rechercher, parmi les livres, ce qu'il y a de pire, ceux qui sont écrits avec du sang et de la boue.

Une éducation tronquée l'a mise dans cet état pitoyable où l'âme en est réduite à douter s'il y a une morale.

Tout à coup, ses yeux ont brillé d'un éclat particulier. Ce qu'elle désirait, elle l'a enfin trouvé : sur un rayon, moins apparent que les autres, elle vient d'apercevoir deux volumes dont certains libraires lui ont parlé comme le dernier cri de la mode lubrique.

Elle les a rapidement mis dans une de ses amples manches comme si elle voulait dissimuler son larcin, et à pas lents elle se dirige vers la porte.

Mais elle a encore autre chose à explorer.

Plusieurs fois déjà, elle a essayé de découvrir le manuscrit paternel. Elle voulait savoir ce qu'était cet ouvrage qui coûtait de si longues heures de rédaction. Seulement, ses recherches avaient été vaines, le cahier du papa dormant toujours au fond d'un tiroir fermé à clef. Et voici que ce soir, par une chance inespérée, le document a été oublié sur le pupitre du cabinet de travail : monsieur est sorti pour reconduire le rédacteur Langlais sans songer auparavant à mettre en lieu sûr l'œuvre de chevet.

Enfin Ruth saura !

Un instant, elle hésite. Si, par malheur, le papa survenait sur l'entrefaite ! Ce serait une scène lamentable, les reproches seraient amers. Être ainsi à l'affût, c'est presque une bassesse. Une enfant respectueuse ne commettrait pas pareille indélicatesse. C'est une curiosité mal séante... Mais la tentation est trop forte. C'est une chance unique qu'une liseuse de romans ne laisse pas passer. D'ailleurs qui révélera son indiscrétion ? Elle taira ses constatations, elle simulera l'ignorance candide.

« Voyons, qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ce cahier? » murmura-t-elle en dardant sur le bureau la lumière du réflecteur.

D'une main tremblante, elle entr'ouvre le manuscrit; c'est bien l'écriture régulière de son père.

Et le sujet traité?

Sur le milieu de la première page, en gros caractères et bien en vedette, ressort le titre du livre :

ELLE A FAIT SON TEMPS.

« C'est singulier, pense Ruth. De quoi ou de qui s'agit-il? Par hasard, serait-il question d'une malheureuse qui a purgé la sentence d'un magistrat? Ou bien, ne sera-ce pas plutôt une institution qui autrefois a pu rendre des services et qui aujourd'hui se meurt de vétusté? Et alors, ainsi qu'une ferraille mordue par la rouille, cette vieillerie doit être jetée sur les décombres. »

Et les suppositions les plus diverses se succèdent dans l'esprit de l'indiscrète. Cet en-tête l'intrigue profondément : *Elle a fait son temps.*

Qui ou quoi?...

Le moyen de résoudre l'énigme est simple : il n'y a qu'à feuilleter le mystérieux document. Alors apparaîtra cette entité qui croule de décrépitude.

Ruth a tourné la première page.

Le deuxième feuillet porte la dédicace du livre :

A ma fille et à mon gendre,
à qui l'insigne privilège d'une éducation toute moderne
apporta la félicité,
l'auteur fait hommage de cet essai philosophique.

La lecture de ces lignes avait empourpré les joues pâles de la jeune fille. Ses lèvres s'étaient même plissées devant cette locution blasphématoire qu'elle eût voulu raturer : *éducation toute moderne.* On eût dit qu'en dépit de ses misères morales, elle ne partageait pas les idées de son père sur l'excellence des *high-schools* et des universités où tout a une chaire, excepté la religion.

Chose étonnante, ses yeux bleus semblent refléter une haine féroce contre les éducateurs de sa jeunesse.

Ruth, avide d'explications, allait parcourir les alinéas du premier chapitre intitulé : *La faillite des méthodes surannées,* lorsqu'elle crut entendre, à l'étage inférieur, un bruit de pas comme si quelqu'un s'apprêtait à monter par l'escalier.

Rapide comme l'éclair, elle remet le cahier en place et, légère comme un souffle, elle regagne sa chambrette. Sous ses oreillers, elle a caché les romans dérobés à la bibliothèque.

Encore tout émue du danger qu'elle a couru d'être surprise sur le fait même d'un larcin, aggravé d'une indélicatesse, elle s'est jetée sur son lit et elle songe.

Ils reviennent à son imagination ces mots qui étiquettent le manuscrit paternel : *Elle a fait son temps.*

La pauvrette se remémore que souventes fois cette expression est venue sur les lèvres de son père dans ses conversations avec M. Langlais. Tous deux soutenaient que le clergé, les religieux et les nonnes devaient céder la place dans l'enseignement aux professeurs uniquement laïques; tous deux prisaient fort l'habitude de critiquer les méthodes de formation pédagogique. On était, au Canada, prétendaient-ils, trois cents ans en arrière. Les progrès contemporains néces-

sitaient un remaniement général et dans les écoles rurales, et dans les académies, même et surtout dans les séminaires et les universités. Il fallait plus de positif et plus de pratique : à bas les vieilles théories des siècles d'ignorance ! Vive l'école athée de Ferry et de Combes ! En d'autres termes, le système catholique avait fait banqueroute : la science seule pouvait éclairer le monde et diriger l'humanité.

Tel avait été le thème préféré de beaucoup de leurs conversations. Sans paraître épier le colloque des deux amis, de son appartement comme d'un poste d'observation, la jeune fille avait prêté l'oreille à leurs diatribes contre les règlements scolaires actuels. Voilà pourquoi, dans le manuscrit du futur volume de son père, Ruth s'expliquait maintenant que ce titre ambigu : *Elle a fait son temps,* était l'équivalent de cette proposition : *L'éducation chrétienne n'est plus de taille à former les hommes de demain.*

A la pensée que ce livre serait dédié à son fiancé et à elle-même, elle laissa échapper plusieurs soupirs et une larme mouilla sa paupière.

« Non, non, gémit-elle, nous n'avons pas, et nous n'aurons pas la félicité. J'ai beau me repaître de romans qui passionnent, je souffre et je pleure. Kenneth cherche à s'étourdir, il est aussi malheureux. C'est en vain que je fréquente le théâtre et les vues animées, en vain que je raccourcis mes vêtements pour exhiber ma chair aux convoitises de la concupiscence, en vain que je me livre à tous les genres de sport, je suis triste, abattue. Je sens dans mon cœur un vide immense. Ah ! que ne suis-je comme maman, comme ma sœur, comme tant d'autres jeunes filles qui ont un but dans leur vie ! La mienne est stérile : plus je m'étourdis, et plus je ren-

contre de déceptions. Oh ! chère Gratia, toi, ma cadette, qui es si bonne, si tu savais comme je souffre de l'existence désordonnée que je mène ! Ange de modestie et de piété, comme j'envie ton bonheur, tes goûts, tes joies et ta conscience ! Tu dors d'un sommeil calme et reposant, et demain, comme jadis maman, tu reprendras tes courses charitables et la préparation à un hymen sans tache. Tu restes insensible aux mille attentions que te prodigue le docteur Beckett, qui regorge d'or et d'honneurs. Tu attends plutôt de la Providence que de l'engouement passager le compagnon bien-aimé au bras de qui tu chemineras dans la vie. Toi, tu as été montrée. On t'a inculqué des principes chrétiens. Des mains vierges, des cœurs purs, des esprits chastes te préparèrent aux lendemains du couvent. Moi, infortunée, j'ai été livrée sans défense à un enseignement sans âme, tout profane, tout matériel, je devrais dire païen ! »

Elle entendit le frôlement des mains de son père sur le bras de l'escalier. C'était lui, le coupable, lui qui avait été la cause de son éducation faussée et qui se leurrait d'avoir fait œuvre admirable, lui surtout qui, par cet enfer de bibliothèque, l'avait exposée à la tentation de lire ce qu'elle aurait dû à jamais ignorer, lui qui, dans un livre sacrilège, s'évertuerait à saper le seul fondement stable de l'éducation.

« Père aveuglé, soupira de nouveau la malheureuse, je suis la victime de vos aberrations ! »

Elle pleura abondamment.

Si les parents savaient l'angoisse qui parfois étreint le cœur de leurs enfants, comme ils apprécieraient davantage l'apport d'un collège ou d'un couvent qu'irradie la foi catholique !

Au bout de quelques instants, les pleurs de Ruth tarirent. Cette émotion passagère n'avait rien changé à ses goûts ni, hélas ! à ses projets. D'une nature facile à émouvoir, elle avait cédé à un mouvement généreux que provoquaient parfois l'exemple d'une sœur vertueuse ou encore les exhortations d'une sainte maman.

Avec son caractère frou-frou, elle retombait vite sur elle-même pour continuer sa vie de dissipation.

Il est si difficile de corriger, à vingt-trois ans, les écarts d'une formation superficielle et incomplète !

Pendant l'absence de son père, occupé à glaner quelques pages pour le futur volume, Ruth caressait l'espoir d'une randonnée en auto avec son fiancé. Il en avait été question lors de leur dernière rencontre.

La jeune fille s'endormit en songeant à la délectation qu'elle goûterait à la lecture des deux romans défendus qu'elle emporterait pour l'excursion.

Son ami plongerait bientôt lui aussi dans la même mare.

Un acte de scélératesse de la part du complice allait révéler la fragilité d'une vertu qui repose uniquement sur une éducation mondaine.

CHAPITRE II

UN ESPRIT DÉVOYÉ

Il avait bien mal dormi, lui aussi, le fiancé de Ruth. Mais ses cauchemars provenaient moins du tracas des affaires que de la précarité de sa situation. Son étude de notaire ne récoltant pas des honoraires assez élevés pour ses ambitions de pacha, Me Kenneth Langlais essayait d'utiliser des moyens plus expéditifs. Comme certains financiers férus d'audace, il tentait de manœuvrer de telle sorte que, rapidement et avec aise, il pût édifier une grande fortune. *Fais de l'argent honnêtement si tu peux*, dit un faux proverbe, *mais fais-en quand même*. Peu scrupuleux, le jeune homme s'était lancé dans la spéculation. Favorisé dans les débuts, il avait encaissé de jolis profits à la Bourse. Seulement la déveine était venue avec les opérations subséquentes. Une dégringolade d'actions allemandes qu'il avait achetées à une cote exagérée l'acculait à une situation des plus périlleuses. Pour rembourser son courtier, il avait dû utiliser plusieurs milliers de piastres confiés par des clients pour placements de tout repos. Ainsi il convertissait pour son usage personnel des sommes devant être prêtées sur hypothèques. Lancé dans cette voie qui peut aboutir au pénitencier, on s'y arrête

difficilement. Le malchanceux avait essayé de sortir de l'impasse par l'achat de nouvelles valeurs. Il avait risqué et... il avait encore perdu. Cette fois-ci, le déficit avait des proportions alarmantes : l'agioteur pouvait être traîné devant les tribunaux.

Et son avenir? Et son futur mariage?

Rêves dorénavant presque irréalisables par suite de sa folle passion.

Et pourtant ce gâchis aurait été évité si le père de Kenneth avait ouvert les yeux.

Maintes fois, son homme de confiance, le notaire Dubuc, l'intégrité même, avait attiré l'attention du journaliste sur les opérations imprudentes de son fils.

« Croyez-m'en, répétait-il, l'agiotage n'est pas dans le rôle de notre profession. Nous ne devons pas être d'effrénés spéculateurs, mais plutôt des conseillers prudents et discrets. Je doute que le succès couronne les hardiesses de Kenneth.

— Ne vous étonnez pas de ses prouesses financières, avait expliqué le père aveuglé. Mon fils n'est pas de la vieille école, où tout est lenteur et tâtonnement. Avec le flair des affaires qu'a développé une éducation toute moderne, il veut être l'émule de ses confrères les plus entreprenants. Le gaillard, il ira loin, car il a de l'audace.

— Et peut-être aussi de la témérité. On a souvent les défauts de ses qualités. Vous agiriez sagement en tempérant une ardeur qui pourrait compromettre son avenir. J'en ai tant connu de ces jeunes, galvanisés de science pratique, qui ne voulaient point marcher sur les battues des anciens et qui, un beau matin, faisaient perdre à la clientèle trop bonasse le fruit de leurs économies.

— Monsieur, avait protesté le père Langlais, avez-vous envie d'insinuer que Kenneth soit en train de ruiner mes espérances d'une brillante carrière?

— Non, non, je ne dis pas cela; je ne pense pas cela; mais encore une fois, j'ai peur que, dans sa profession, il ait trop de voile et pas assez de gouvernail. Vous voyez qu'avec vous, je suis franc.

— Et moi, je suis certain qu'il aura assez d'habileté pour éviter les écueils et ne pas sombrer. Il a le sens des affaires. Ses études, faites dans une ambiance anglaise, l'ont stylé pour la manipulation des gros capitaux. Il réussira là où d'autre échoueront. Vous voyez que j'ai confiance.

— Tant mieux, s'il se crée des rentes à l'âge où nous, ses confrères de la vieille école, nous devions encore peiner et vivre modestement.

— J'attends ce prodige de son éducation. Il a été armé de pied en cap pour les luttes de la vie.

— Enfin, nous verrons, » avait conclu le légiste en se promettant bien d'observer si l'avenir confirmerait ses appréhensions ou donnerait raison à l'optimisme de M. Langlais.

De cette sorte, le jeune notaire, fort peu gêné par les avis paternels, spéculait de toutes façons. Il jouait à la Bourse et aux cartes avec l'argent des clients.

Très dissimulé, il avait réussi à celer son abominable passion et à son entourage, et à la famille Madore, qui l'avait attiré par la perspective d'un riche mariage avec M^lle^ Ruth.

Tous deux, instruits à l'anglaise et avides de plaisirs mondains, se convenaient parfaitement. C'était comme une paire de pantoufles de même pointure. Entre elles, il n'y avait qu'une différence de pieds.

Leur amitié s'était fortifiée par la lecture des mêmes pièces éducatives. Les livres pervers et licencieux que Ruth empruntait subrepticement à l'enfer du deuxième étage étaient également lus par le jeune notaire; tous deux buvaient à la même source empoisonnée. Et en moins de deux ans de débauches littéraires de cette sorte, les malheureux avaient distillé le poison d'une couple de centaines des pires ouvrages de la bibliothèque. Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Diderot et d'Alembert n'avaient plus de secrets pour eux; Zola, George Sand, Marguerite et *tutti quanti* leur avaient inoculé le venin de leur prose lubrique; Renan, Loisy, Loison et leurs cyniques imitateurs avaient versé dans leurs âmes de vingt ans leurs fielleux sarcasmes d'apostats.

On ne mange pas de champignons vénéneux sans qu'il y ait malaise dans l'organisme.

Il en va de même pour les lectures mauvaises : l'esprit, ainsi contaminé, ne possède plus la même lucidité; la volonté a perdu de son énergie pour résister victorieusement aux tendances criminelles des faux principes que des misérables ont, hélas! exaltés avec toutes les ressources du talent, et parfois même du génie. Tôt ou tard, une idée, prise dans un livre ou dans un journal, demande à se traduire par un acte. Que de fois il dépend uniquement d'une circonstance pour que l'abstrait se concrétise!

Kenneth Langlais, élevé dans une atmosphère où tout convergeait vers l'argent, le plaisir et le confort, et imbu de doctrines prônées par l'école voltairienne, devait fatalement rechercher *per fas et nefas* la volupté et la fortune. On avait pu l'instruire, on ne l'avait pas éduqué. Faut-il alors s'étonner qu'il ait contracté l'habitude du jeu et la manie de la Bourse?

Ruth Madore, bien que fille d'une mère chrétienne, avait été confiée à des institutions créées, non pour des Canadiens-Français ni pour des catholiques, mais pour une race différente et une religion schismatique, institutions, pouvait-on affirmer, capables de développer un physique robuste et de préparer aux fonctions sociales de la *high-life*, mais moins aptes à l'entraînement de la volonté et, de parti pris, reléguant l'enseignement religieux dans le soubassement d'un temple.

Doit-on trouver étrange l'engouement pour les lectures risquées quand on réfléchit sur le fait que, dans les écoles fréquentées par M^lle^ Madore, fleurissait la doctrine si large du libre examen? Et a-t-on raison de s'esclaffer devant ses amours avec Kenneth, autre victime d'un système éducationnel imparfait?

Non, non, tout s'explique; on emporte dans la carrière le bagage d'idées amassées à l'école et dans les livres; on incline de préférence vers l'idéal qui illumina les années de collège ou de couvent.

Chez d'aucuns, le devoir peut subir des éclipses dans les tourmentes de la vie, mais la lumière a de fortes chances de triompher.

Sans doute, à ces constatations de l'expérience, il y a des exceptions: âmes viciées par un atavisme qui gâte une existence pleine de promesses; âmes réfractaires et de glace que le dévouement et la vertu traînaient à la remorque et qu'ils n'ont pu discipliner avec succès pour les lendemains de collège; âmes impuissantes qui, sitôt abandonnées à l'initiative personnelle, ainsi que des épaves, s'en vont à la dérive.

Mais enfin, ces ratés n'infirment pas la loi, à savoir que la jeunesse est l'époque où se trempe le caractère pour toute une vie.

Voilà pourquoi pour le bonheur futur d'un jeune homme ou d'une jeune fille, les parents doivent choisir, de préférence à toutes autres, les maisons d'éducation où la foi, la morale et le patriotisme occupent les places d'honneur dans les diverses chaires, et où les professeurs, consacrés à Dieu par des vœux de religion, sont pour l'élève, et le précepte qui enseigne, et l'exemple qui pratique. Heureux ceux et celles qui ont grandi dans des écoles où tout conspirait pour développer des caractères chrétiens! Malheureux les enfants qui, comme Kenneth et Ruth, ont reçu de mains étrangères une formation contre laquelle s'insurgent à la fois et le sang, et la religion, et l'histoire!

Mais ne nous attardons pas davantage dans ces considérations, il est temps d'observer le jeune notaire Langlais qui, installé au volant de sa Hudson, se hâte vers la villa Mécènes afin d'y prendre M^lle^ Madore.

Le fils du journaliste libre-penseur va prétexter une randonnée à Belœil pour affaires professionnelles; mais, en vérité, son dessein est d'amener Ruth afin que, dans ses embarras d'argent, elle lui vienne en aide.

Quand un noyé se sent couler, il s'accroche à tout ce qu'il attrape.

L'agioteur ruiné a son plan.

A l'instant même où la voiture stoppe devant la porte de M. Madore, celui-ci, sous le portique, s'évertue à chasser les émotions religieuses de la veille en simulant l'attitude d'un homme que réjouit l'aurore d'un beau jour. La température est délicieuse. Et puis, c'est le seul moment de la journée où le quartier recèle un calme relatif avant l'envahissement fiévreux des heures de travail.

« Mais c'est notre gentil Kenneth ! s'exclame le juge en identifiant le jeune homme. Vous êtes matinal comme un pinson. Voilà l'un des multiples avantages d'avoir été formé à bonne école.

— Je suis votre distingué exemple, monsieur le juge. Ruth me racontait que le soleil ne vous surprenait jamais au lit.

— Affaire d'habitude. Il fait si bon respirer l'ozone du matin ! Cela vous fouette le sang pour toute la journée. Et puis, la belle saison est si courte, qu'il ne faut rien perdre de ses charmes. Ces semaines-ci, je me délecte à observer les transformations qui s'opèrent sous nos yeux : la verdure envahissant les terrasses, les arbres dénouant avec timidité leurs feuilles, ici et là, les dents de lion piquant de points d'or les tapis de gazon, et jusqu'aux oiseaux qui nous arrivent pour leur longue villégiature. Ah ! monsieur, je voudrais avoir l'esquise sensibilité d'un Renan.

— Vous n'en êtes pas moins poète, monsieur le juge, vous qui avez butiné sur tant d'immortels chefs-d'œuvre, tandis que moi je demeure insensible devant cette nature en fête parce que je ne suis qu'un froid bureaucrate...

— Et un homme d'entreprises, mon cher Kenneth. Il est inutile de vous rabaisser. Il paraît que vous en brassez des affaires et des affaires ! Je vois avec satisfaction que vous mettez à profit les talents qu'ont su cultiver des professeurs de marque. Cela vaut mieux que la poésie.

— Je ne perds aucune occasion d'étendre ma clientèle. M. Goodluck, notre professeur de droit commercial, nous répétait souvent que l'occasion manquée ne revenait pas, et de plus, qu'étant chauve par derrière,

il fallait l'attraper dès qu'elle montrait le bout du nez.

— Quels hommes pratiques que ces Anglais, déclamait le jurisconsulte dans un mouvement extatique, et comme nous devrions les copier! »

Les deux interlocuteurs étaient parvenus sur le seuil.

« Papa m'apprend que vous vous absentez pour une huitaine, reprit Kenneth en suivant M. Madore vers le salon. Sans doute, vous avez la nostalgie de la rive enchanteresse de Laval-des-Rapides et vous anticipez sur les vacances pour savourer les prémices de l'été.

— Je vais aussi à Saint-Vincent-de-Paul : une enquête personnelle à poursuivre au pénitencier.

— Ah! je comprends; il vous faut la matière d'un chapitre du fameux livre que...

— Je vous mettrai plus tard au courant de ce travail. A l'occasion de cette promenade, je m'accorderai sûrement quelques heures pour errer à la campagne. Si vous saviez, mon ami, comme il est reposant de fuir la grande ville pour vous égarer dans quelque solitude rurale! Surtout au moment où l'été s'annonce! Quelle ivresse de contempler les cieux limpides, le sourire amical des fleurs et les livrées incomparables des oiseaux! Les montagnes, dans les brumes du matin, ont les délicates couleurs de l'améthyste; au milieu des terres grasses, déjà veloutées d'un vert tendre, s'élèvent des cerisiers fleuris, pareils à des bouquets d'épousée; des bois, des monts, de la plaine, s'exhalent des parfums jeunes et enivrants. On respire la gaieté, la jeunesse et la vie. Sous le charme de ces tableaux champêtres, l'homme semble

LA VILLA D'ÉTÉ DE M. MADORE A LAVAL-DES-RAPIDES.

remonter vers ses vingt ans, votre âge, mon cher Kenneth.

— Je voudrais pouvoir me plonger avec vous, monsieur le juge, dans ces délices de la campagne. A vos côtés, comme un disciple auprès d'un maître chéri, je boirais toutes ces magnificences. Mais les devoirs de la profession accaparent tous mes instants. Savez-vous que mon bureau me prend le meilleur de mes journées et une partie notable de mes nuits?

— Je sais que vous êtes un rude travailleur. Si tous les jeunes professionnels apportaient à la besogne le même entrain, il y aurait moins de vivoteurs... Ce serait la course vers les sommets!

— J'essaie d'appliquer les principes pratiques et pourtant si simples de ma formation cléricale. Afin de réussir dans le *struggle for life*, il ne faut pas compter ses pas et ne pas craindre les longues courses. Aujourd'hui vous me voyez encore, comme le Juif errant, sur le chemin...

— Et vous allez?

— A Belœil. Il s'agit d'une transaction considérable et je vais, sur les lieux mêmes, rencontrer les intéressés. Ce soir, l'affaire sera bâclée et j'aurai empoché une grosse commission. Et voilà!

— Je parie que vous brûlez d'emmener Ruth pour lui montrer comment vous excellez à manier les gros portefeuilles?

— Si la chose ne vous était pas désagréable, mademoiselle m'accompagnerait. Ne croyez-vous pas qu'une telle promenade lui apporterait de la distraction et du repos?

— Assurément. De plus, pendant que vous transigerez, elle en profitera pour saluer la maman en visite chez un frère malade, à Belœil même.

— A la bonne heure; d'une seule pierre, nous frapperons deux coups.

— Je vais immédiatement prévenir Ruth. Veuillez m'excuser. Ce ne sera pas long. »

M. Madore se dirigea vers la salle à manger.

Kenneth, lui, enfoncé dans un fauteuil, brûlait une cigarette tout en méditant sur le projet dont la réalisation le sauverait de l'effondrement qui le menaçait. Il jouait son va-tout, mais il avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de gagner la partie. Et alors il consolidait sa position, du moins jusqu'à son mariage. Une fois devenu le gendre de M. le juge Madore, il était à l'abri du naufrage complet. Veinard pour trouver des expédients, il saurait manœuvrer avec succès.

En réalité, cette course vers Belœil n'était qu'un stratagème pour rencontrer seule à seule la jeune châtelaine afin de l'amadouer. Sachant que la dulcinée avait pour dot vingt-cinq mille piastres en bons de la Victoire, il lui proposerait d'échanger ces valeurs pour celles d'une compagnie à actions sociales dont le rendement surpasserait celui des mines de cobalt... En moins d'un an, garantirait-il, le stock ferait fureur à la Bourse à cause des profits fabuleux. Seulement il fallait se hâter, car les souscripteurs pleuvaient.

Afin de causer une surprise aux parents de Ruth, on leur cacherait l'heureuse manipulation ou mieux substitution jusqu'après les noces, alors que le hardi fiancé jetterait dans la corbeille de la mariée, non pas vingt-cinq mille, mais cinquante, mais cent mille piastres, une fortune!

Tel était le plan du petit monsieur.

Avec un sang-froid imperturbable, il exposerait l'au-

baine à son amie qui, après quelques hésitations fort naturelles, finirait par tomber dans le panneau...

Et le tour était joué!

Dans cette combinaison, certes, il y avait le danger que M. Madore ne découvrît l'imposture; mais, traqué par d'autres craintes, le jeune professionnel affrontait ce risque, certain qu'il était d'obtenir au besoin la médiation de Ruth.

. . . . . .

« Vous êtes toujours le prince charmant, fit celle-ci en entrant dans le salon. Puisque papa me permet de vous accompagner, j'accepte avec grand plaisir l'invitation.

— Vous jouirez de la température idéale dont nous sommes favorisés; et puis, vous pourrez embrasser votre maman. Si vous le voulez bien, nous lui offrirons de la ramener avec nous.

— Ne lui dites pas, monsieur Kenneth, que je pars pour Laval-des-Rapides et Saint-Vincent-de-Paul, prévint M. Madore. Elle pourrait hâter son retour par suite de cette nouvelle. Je préfère qu'elle prolonge sa visite si son frère n'est pas encore rétabli.

— Entendu, monsieur le juge. »

Les deux jeunes gens furent bientôt dans la somptueuse machine.

A mesure que l'auto s'éloignait, Ruth, toute transportée de joie, ne cessait d'agiter la main vers son père, qui, debout sous le portique, souriait.

Si, moins illusionné par ses rêves d'éducation sans Dieu, il eût songé, l'admirateur de Renan, au danger que couraient deux enfants ainsi exposés!

Parents imprudents, entichés parfois d'un dada, ils ont des yeux et ne voient point; des oreilles et n'entendent point!

Pendant que le moteur ronflait avec aise sur l'asphalte du chemin, Ruth couvait des yeux les splendeurs du paysage. Comme son père, elle aimait la campagne, les pâquerettes dans le gazon, les petites fleurs timides sous la mousse et le chant joyeux des oiseaux dans la solennité du silence introublé des champs, qui détendait ses nerfs. Il lui semblait déjà voir août jeter son habituelle jonchée de roses sauvages sur les haies et dans les charmilles ; septembre semer ses champs de blé d'or parmi lesquels les coquelicots mettraient comme toujours leur pourpre joyeuse et les pêches savoureuses se coloreraient pudiquement au soleil automnal.

« Ma chérie, dit Kenneth en adoucissant sa voix, vous semblez rêver.

— J'ai la douce illusion d'une randonnée à travers les allées fleuries du Paradis en compagnie d'un ange.

— Merci pour le compliment. Je savais que vous passeriez d'extase en extase devant cette nature canadienne auprès de laquelle pâlissent les splendeurs si vantées du vieux monde. Si nous lui envions son système éducationnel, à son tour, il nous jalouse pour toutes les beautés champêtres qui décorent notre patrie.

— Ne parlez donc pas d'école ultra-moderne, dit avec amertume la jeune fille dont le regard, serein jusque-là, s'était voilé sous l'effet du dégoût. Cette importation révolutionnaire promettait ici bien plus qu'elle n'a donné. Comme moi, vous en savez quelque chose. »

En prononçant ces dernières paroles, l'ancienne élève de *high-school* avait plissé les lèvres avec mépris.

Kenneth comprit tout ce que cette moue cachait de déception et de chagrin. Il s'empressa d'aiguiller la conversation sur un sujet moins irritant.

« Comment aimez-vous cette machine? s'enquit-il, en accélérant l'allure.

— Elle est splendide. Mais, entre nous, il me semble que vous n'auriez pas dû échanger votre coupé Ford pour ce princier Hudson. Ne craignez-vous pas aliéner la confiance de la clientèle par ces dépenses excessives?

— Ah! ah! s'esclaffa le notaire, vous n'y êtes pas du tout. Assurément, ma chère, vous êtes meilleure juge de la poésie rurale que de l'opinion publique.

— Comment cela?

— C'est très simple : le public se laisse impressionner par ce qui paraît. Pour avoir son estime, il faut lui jeter de la poudre aux yeux, lui en imposer, lui enfoncer dans le crâne que vous faites de grosses affaires, que vous réussissez à merveille, que vous êtes achalandé, que la besogne déborde, etc., etc., etc.

— Mais je croyais que...

— La foule jugeait au mérite? Illusion, chimère. Elle estime bien plus par les yeux que par le cerveau. Voilà pourquoi je m'applique à soigner minutieusement mon extérieur. En me voyant dans un automobile de millionnaire, le peuple reste bouche bée et demeure sous l'impression que je fais des affaires d'or, puisque je me paie le luxe d'un pareil équipage. Il en conclut que mes clients doivent être nombreux et confiants dans ma science légale. Et pour achever la comédie, non seulement je vise à l'effet sur la rue, mais même dans mon étude de notaire. Chaque jour de la semaine, je porte un habit différent, bien pressé, souverainement élégant. La clientèle se chuchote que

je suis chic. Dans mon for intérieur, j'ai parfois de fortes envies de rire de cette mise en scène.

— Et ça prend?

— Jugez-en par le volume d'affaires qu'effectue mon bureau : les testaments, les contrats, les ventes d'actions sociales, les polices d'assurances affluent tellement, que j'ai dû, la semaine dernière, retenir les services d'une seconde clavigraphiste. J'étais littéralement écrasé par la besogne.

— Maman réprouve ces tactiques qui consistent à berner les gens. Elle appelle cela du *hum-bug*. Tout récemment, elle racontait à papa la mésaventure arrivée à un jeune notaire. Il venait d'ouvrir un bureau rue Saint-Jacques. En dépit de ses *L.L.L.* et de ses manières affables, la clientèle passait à sa porte sans s'y arrêter. Un mois s'écoule dans ce désert. Un samedi, voilà qu'enfin se présente un monsieur. Le jeune professionnel l'oblige à attendre deux longues heures dans l'appartement voisin, sous prétexte que des affaires urgentes réclament son attention immédiate. Maintes fois, pendant cette attente, le rusé notaire fait semblant de parler au téléphone. Il clame qu'il achève de préparer les pièces pour un contrat dans les deux cent mille piastres ! Tout cela pour impressionner le client. Enfin, le monsieur est admis.

« — Veuillez me pardonner, dit le professionnel, si je vous ai fait attendre. Je suis tellement affairé, que je ne sais où mettre la tête.

« — En effet, vous semblez enterré d'ouvrage.

« — Débordé, monsieur. Mais, au fait, qu'y a-t-il à votre service?

« — Pas grand'chose, je viens réparer votre téléphone qui, depuis une semaine, est hors de service. »

« Jugez de la binette du ratoureur! dit Ruth en terminant l'anecdote.

— Voilà qui était mal attrapé, convint Kenneth en riant à gorge déployée. Moi aussi, j'ai connu plusieurs médecins qui s'ingéniaient à multiplier les promenades sur les grands chemins afin de créer chez les gens l'impression qu'ils étaient toujours en courses aux malades.

— Pour maman, ces trucs sont ridicules. Elle soutient que le professionnel doit s'imposer par sa science et sa probité. Le mérite, soutient-elle, finit par conquérir. Comme exemples, elle aime à citer le docteur Bert, surnommé « le médecin des pauvres » ; le vieux notaire Dubuc, qui ne roule pas carrosse, mais en qui néanmoins tout le monde a confiance, et le jeune Marc Fontaine enfin, qui est l'avocat favori des indigents.

— Ce trio est de la vieille école, fit Kenneth avec un sourire moqueur. Au sujet de ce plaideur, dites donc, un ami m'apprend qu'il a jeté son dévolu sur votre sœur Gratia. Est-ce le cas?

— Il voudrait bien entrer chez nous, où déjà vient le riche docteur Beckett. Maman voit d'un œil assez favorable les attentions du premier pour ma cadette, mais papa endosse la candidature de l'Anglais.

— Mais pourquoi ne veut-il pas du nouveau prétendant?

— Il lui reproche sa formation et ses goûts. Pour tout dire, il le trouve arriéré.

— Ah! voilà le secret : M. le juge préfère notre mentalité à celle de cet avocat qui a été formé par des prêtres, qui ne vise pas tant à commercialiser sa profession qu'à défendre la justice, qui préfère lutter pour

les faibles et les opprimés que de se baisser pour ramasser de l'argent... Tenez, ma chère, je suis certain que ce M. Marc ne lirait pas les volumes que vous avez apportés. Qu'en dites-vous? »

A cette allusion, Ruth, rougissante, sourit tristement.

Elle réalisait que, pour eux aussi, il eût mieux valu n'avoir jamais lu la pornographie d'outre-mer. Pour leurs âmes, à quoi avait abouti ce commerce avec la canaille littéraire? Toutes deux, elles n'avaient rien gagné; elles avaient beaucoup perdu : elle, l'infortunée, y avait laissé sa pudeur et, avec elle, la paix du cœur, la joie de vivre et l'espoir d'être heureuse; lui, son ami, celui que bientôt elle appellerait son époux, avait renié ses pratiques religieuses et n'obéissait plus qu'à un mobile, faire de l'argent, en faire le plus vite possible et par tous les moyens. Quant à sa vie morale intime, qu'était-elle?

« Mon cher Kenneth, reprit-elle lentement et comme si elle faisait un aveu, l'avocat Fontaine serait-il plus éclairé et plus vertueux si, comme nous, il avait parcouru les livres des esprits forts?

— Il serait plus positif et mieux préparé pour comprendre les tendances du siècle, » dogmatisa l'ex-universitaire.

M^lle^ Madore ne répondit pas à cette fadaise d'écervelé.

Sur le trottoir d'un village que traversait l'auto, elle venait d'apercevoir une phalange de jeunes filles, en promenade sous l'œil maternel de quelques religieuses de la Congrégation.

Le regard de ces enfants était comme transparent; leur tenue, impeccable, et leurs toilettes prêchaient la

modestie. On eût dit le défilé de l'innocence, de la distinction et de la gentillesse.

Ruth songea.

Ces jouvencelles, sur le front de qui reluisaient les grâces de l'adolescence, ignoraient sûrement les œuvres de Balzac, de Pierre Loti et d'Anatole France. En étaient-elles pour cela moins charmantes et moins idéalement belles?

Certes, elles lisaient des ouvrages, mais c'étaient les productions d'écrivains où la morale était respectée et la foi honorée. Et pour tout condenser dans une formule : *elles n'ouvraient de romans que ceux qu'une jeune fille peut lire à haute voix en présence de sa mère.*

Mlle Madore ne pouvait se défendre de les admirer.

Ah! si, conséquente avec elle-même, elle avait eu la force de volonté pour les imiter!

Pendant que Ruth se délectait aux charmes de ce tableau, son compagnon guettait l'opportunité de l'amener à lui mettre en mains cette dot de vingt-cinq mille piastres qu'il convoitait.

Coûte que coûte, il lui fallait cette somme à brève échéance, sinon, c'était la banqueroute frauduleuse... et le pénitencier! L'enjeu était considérable, mais le jouteur comptait réussir. Si le succès couronnait son audace, il matait ses créanciers les plus exigeants, surtout ce vieil Harpagon de Jérôme Demers, qui réclamait ses prêts.

Après beaucoup d'hésitation, Kenneth tendit l'hameçon.

« J'aurais voulu, chérie, vous causer de *la Garçonne* de Paul Marguerite que vous m'avez apportée. J'en ai lu neuf chapitres déjà. Entre nous, c'est un

livre de misérable. Et dire que de pareilles saletés trouvent des acheteurs !

— Les dernières pages sont aussi écœurantes que les premières. Vous en aurez des nausées. »

Kenneth crut que c'était le moment favorable de présenter l'appât.

« Je n'aurai point le temps d'achever cette lecture ces jours-ci, fit-il, car j'ai la fortune à ma porte.

— Ah ! le chanceux ! Un placement avantageux ? Une mine d'or dans la région de Rouyn ?

— Mieux que cela, renchérit le notaire. Imaginez-vous qu'une nouvelle industrie s'implante à Mont-Royal. Il s'agit de la fabrication d'un pneu d'une durée indéfinie. Cette invention révolutionne l'auto. Avec ce caoutchouc perfectionné, plus de fuite de gaz ni de dérapement.

— Et vous avez pris des intérêts dans cette nouvelle compagnie ? s'enquit M^lle^ Madore intéressée.

— Après enquête sérieuse sur la solidité de l'entreprise, j'ai acheté toutes les actions que j'ai pu. Pensez donc, mademoiselle, il s'agit du cent ou du deux cents pour un ; une chance exceptionnelle d'amasser une fortune, le moyen de devenir millionnaire ! »

Ruth ouvrait de grands yeux.

« Ah ! continua-t-il, si je pouvais contracter des emprunts pour augmenter encore mes parts sociales, si seulement j'avais vos bons de la Victoire !

— Et qu'en feriez-vous ? clama la jeune fille, enthousiasmée et hypnotisée par ce miroitement de châteaux en Espagne.

— Ce que j'en ferais ? Mais, parbleu ! je doublerais, e décuplerais, je centuplerais votre avoir. En quelques années, vous seriez riche, immensément riche !

— J'en causerai à papa.

— Et pourquoi? N'avez-vous pas confiance en moi, votre ami, votre fiancé, votre futur époux?

— Mais s'il venait à savoir que j'ai investi ma dot sans lui en souffler mot?

— Il ne le saura pas, ou mieux, nous ne le lui apprendrons que le matin des noces, Dans votre corbeille de mariée, je déposerai non pas vingt-cinq, mais cent mille piastres. Nous lui dirons que nous avons fait fructifier ses dons et il applaudira à notre initiative.

— Savez-vous que le geste que vous me proposez n'est pas ordinaire?

— Il est vrai, mais aussi les bénéfices sont prodigieux. Allons, ma mie, si vous m'aimez, n'hésitez plus et permettez-moi d'augmenter notre petite fortune future. A notre retour, vous me confiez ces valeurs qui dorment. Au besoin, je me charge de fournir des explications à M. votre père.

— Vous répondez de tout?

— Sur ma parole d'honneur.

— Eh bien! ces bons, vous les aurez. J'ambitionne de devenir l'épouse d'un richissime financier. Grâce à vos spéculations, vous serez en état de me payer des toilettes qui feront sensation dans les cercles aristocratiques de la métropole. Elles éblouiront mes anciennes compagnes de *high-school* au point de les rendre jalouses, n'est-ce pas?

— Je vous couvrirai de soie et de satin, l'été; je vous ornerai de renard argenté et de phoque d'Alasha, l'hiver; en toutes saisons, vous étincellerez de perles et de diamants. Ma chère, vous serez la reine du chic et de l'élégance! »

Devant ces perspectives qui flattaient sa vanité, la

jeune fille exultait. Éprise du jeune homme, elle ajoutait foi à toutes ses promesses de châteaux en Espagne.

Lui, assuré maintenant d'avoir sous sa griffe la somme convoitée, éprouvait un profond soulagement. Sa figure s'était épanouie, et tout en dirigeant sa machine, il chantait son refrain coutumier :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?

Kenneth achevait les mots de cette romance quand son auto atteignit le parc Jolly. De la voie, on apercevait les chalets du club Select, dont la plupart des membres étaient connus du notaire et de sa fiancée. Sur les vérandas stationnaient les clubistes, prenant haleine après une excitante partie de golf.

Kenneth stoppa devant le club.

En quelques instants, les automobilistes furent entourés par un cercle d'amis. Au premier abord, on eût cru qu'il n'y avait là que le sexe fort; mais Ruth ne tarda guère à reconnaître plusieurs intimes, émancipées de leurs toilettes féminines et de la réserve qui sied si bien à la femme... Tout leur extérieur était *masculinisé*.

Quel tableau! Quelle antithèse plutôt avec la théorie de vierges rencontrées il y a un instant sous la protection de religieuses! Entre les deux groupes, il y avait un abîme.

Les jeunes *misses* avaient les apparences d'un attroupement de gamins qui se mettent à leur aise : au lieu de robes, elles portaient des culottes bouffantes, une chemise avec col et faux-col. Leurs cheveux étaient rognés selon la disgracieuse dernière mode. O super-

latif de la gaminerie ! toutes, elles fumaient des cigarettes comme si cette nouveauté de bas-étage les rehaussait aux yeux de leurs compagnons.

Pendant que Kenneth allait téléphoner pour affaires pressantes, alléguait-il, son amie causait avec d'anciennes compagnes d'école. La conversation était futile au suprême. Il n'était question que de modes récentes où s'affirmait un impudique déshabillé, de danses vives, parfois grotesques, dont le tango africain n'était qu'un euphémisme ; enfin, elles badinaient sur les sports les plus en vogue.

En présence de cette mentalité qui s'affirmait par le costume et la parole, un esprit réfléchi ne s'étonnait point. Ces âmes de jeunes filles rendaient le son de la frivolité et de la mondanité parce qu'elles avaient été formées à une école où se départit l'instruction, non pas l'éducation. Pauvrettes, *elles ne pouvaient donner ce qu'elles n'avaient pas reçu !*

Oui, encore une fois : quelle différence marquée avec le groupe discipliné par les continuatrices de Mère Bourgeois !

Après un petit quart d'heure, maître Langlais reprenait son siège aux côtés de Ruth, et l'auto démarrait vers Belœil.

« Vous me pardonnerez, chérie, de m'être absenté quelque peu, dit hypocritement Kenneth, je tenais à prévenir le courtier de ma détermination d'acheter pour vingt-cinq mille piastres de parts. Il a retenu ce que je désirais. A notre retour, il faudra payer.

— De telle sorte que nous ne pouvons plus reculer ? dit la mademoiselle, dont les inquiétudes revenaient pour l'angoisser.

— Impossible maintenant de me dédire. Si j'avais

attendu à demain pour aviser la maison de courtage, le stock aurait été complètement vendu. Adieu alors nos rêves dorés !

— Vous ne laissez rien au hasard de ce que vous pouvez régler vous-même.

— C'est ainsi qu'un homme prudent agit. M. Goodluck nous cornait les oreilles de ne pas remettre au lendemain ce que nous pouvions régler le jour même.

— Il vous faudra ces bons pour ce soir ?

— Vous m'obligeriez en me les confiant sans tarder. »

Ruth garda un instant le silence. Elle regrettait de s'être engagée dans cette affaire sans en avoir causé avec son père.

« Après tout, songea-t-elle, il ne le saura pas ou plutôt il l'apprendra quand j'aurai encaissé de jolis dividendes. »

Rassurée par ce fragile argument, elle lâcha enfin :

« Vous les aurez.

— J'y compte. Il y va de votre intérêt. »

La conversation ralentit de nouveau par suite de rencontres de machines qui filaient à une allure endiablée.

Tout entier à la manœuvre, le fiancé de Ruth n'aurait pu, sans danger, abandonner libre cours à son imagination. Il aurait risqué sa vie et celle de son amie.

Les automobiles qui venaient en sens contraire roulaient à une vitesse de quarante milles à l'heure. Rien qu'à les frôler, on frissonnait. On eût cru à des courses où il s'agissait d'établir un record, tant était insensée l'allure des véhicules. Un défaut dans le mécanisme aurait ajouté à la liste des accidents de chaque jour.

Une heure plus tard, le notaire et Mlle Madore débarquaient dans le coquet village de Belœil.

Kenneth simulait de se rendre immédiatement chez un quidam qui lui paierait un gros pourcentage pour vente abracadabrante de propriétés.

Mensonges et stratagème !

Ruth, elle, après avoir salué sa maman et la famille de son oncle, allait, accompagnée de sa cousine, vers la rive escarpée du Richelieu, afin de contempler le paysage de ce coin de terre, l'un des plus poétiques de la région.

Comme c'était grandiose !

Juste en face de la Montréalaise, la montagne exhibait sa masse granitique avec ses gorges profondes et ses crevasses nombreuses. Tels un panache, les nuages couronnaient ces cimes boisées et semblaient dérouler leurs laineux flocons au-dessus d'immenses vergers où les pommiers, chargés de fleurs, embaumaient la brise de leurs parfums. Le gazon étendait son tapis de verdure sur tous les alentours du bloc gigantesque.

A ses pieds, la rivière coulait agitée, comme à la veille d'un orage. Saisissant contraste avec le ciel du Mont-Royal, ici le firmament est chagrin.

Une goélette, qui a fui le bassin de Chambly, accourt les voiles gonflées par le vent du sud.

Il est 5 heures du soir.

Depuis le matin, il fait lourd sur ce promontoire, et l'orage masse là-haut ses bataillons cuivrés, attendant la nuit pour commencer la canonnade.

Dans l'embarcation qui suit les houles huileuses d'un mouvement lassé, trois hommes : un mousse à l'avant, roulé comme un chat, regardant les flots ; à la barre, un matelot, vieil homme rôti, lavé par tous les

soleils et toutes les averses; au pied du mât, le capitaine, un porte-voix à la bouche, hélant le gardien du pont.

Cette scène amuse Ruth. Elle voudrait s'attarder devant le panorama. Mais la température se gâte; il va falloir en toute diligence retourner.

Ce soir-là, Mme Madore était dans l'impossibilité de revenir. Elle n'omit point cependant de multiplier ses recommandations.

« Tu ne devrais pas sortir avec ton fiancé sans être accompagnée de Gratia, répète-t-elle. Ces fréquentations sans chaperon sont excessivement dangereuses. Une vraie demoiselle ne doit jamais transgresser cette règle de prudence.

— Il est si gentil, maman! C'est le type de l'homme délicat.

— N'importe, serait-il même un ange! Ruth, tu me causerais une grosse peine si, à l'avenir, tu ne suivais pas le conseil de ta mère qui a l'expérience.

— J'essaierai de ne pas vous désobéir.

— N'entreprends rien sans me mettre au courant de tes faits et gestes.

— Vous savez bien, petite mère, que je ne vous cache aucun de mes projets. Cette fois-ci, papa m'avait permis le voyage.

— Je te le redis, mon enfant, dit Mme Madore en embrassant sa fille et en la pressant sur son cœur de mère: je n'aime pas les sorties de cette sorte. C'est trop t'exposer. Dieu ne peut bénir ces courses. »

Sur ce, les deux jeunes gens étaient repartis pour Montréal. Ils avaient des chances de couvrir le trajet avant l'orage.

Durant le parcours, Ruth ne causa guère.

Le bonjour de sa maman lui donnait à réfléchir. Elle regrettait maintenant d'avoir promis à Kenneth ce prêt de vingt-cinq mille piastres, toute sa dot!

Dans l'impasse, que décider?

Revenir sur sa promesse, c'était, craignait-elle, l'exposer à de graves ennuis de la part du courtier à qui il avait dû téléphoner; consentir cette transaction, c'était affecter vis-à-vis ses parents une indépendance qui frisait la plus grossière ingratitude.

Que faire donc?

Soupçonnant le combat dont le cœur de sa fiancée était le théâtre, Kenneth s'évertuait à dorer l'avenir et à chasser les craintes de la jeune fille.

« Je prends tout, vous entendez, tout sur mes charges. D'ailleurs il n'y a aucun risque. C'est tout simplement un secret en vue d'une agréable surprise. »

A la fin, Ruth décida de ne pas retraiter. Elle lui confierait son argent. Après tout, il était, non moins qu'elle, intéressé au succès du placement.

De telle sorte que, le soir même, le rusé notaire emportait chez lui les vingt-cinq mille piastres en bons de la Victoire payables au porteur.

Qu'allait-il faire de cette somme?

Cette histoire de compagnie à pneus n'étant que fumisterie, il fut d'abord tenté d'échanger ces valeurs pour de l'argent afin de rembourser Jérôme Demers; mais la passion de l'agiotage fut plus puissante que la crainte d'une poursuite judiciaire; l'invétéré spéculateur jouerait à la Bourse afin de remettre ses finances. Cette fois-ci, il serait prudent... et il gagnerait.

Doublement criminel, il risquait le bonheur de sa vie et celui de sa fiancée.

Mais ne devançons pas les événements.

CHAPITRE III

UNE ÉTUDE DE FORÇATS

Pendant que maître Kenneth Langlais empochait la dot de sa future épouse, le tramway emportait le juge Madore vers Saint-Vincent-de-Paul.

Muni d'une lettre de recommandation du ministre de la Justice, il était confiant d'obtenir du préfet la permission de cueillir de la bouche même des prisonniers tous les renseignements qu'il consignerait dans son livre. Grâce à ces aveux, il aurait un arsenal d'arguments pour appuyer sa thèse.

En effet, quelle occasion plus propice de démontrer la faillite des méthodes éducationnelles par l'exemple de ces malheureux, formés à l'école avant d'aboutir au pénitencier !

Les coupables, ce n'étaient pas eux ; c'étaient plutôt les professeurs qui les avaient gavés de chimères et de vieilleries stupides. On n'avait pas assez cultivé chez ces déclassés le sentiment de l'honneur et la robustesse physique.

Durant les années d'études, il n'avait été question que de règlement, que de discipline sévère et tyrannique, enfin que de pratiques religieuses à n'en plus finir. Privés de toute initiative, tenus en laisse de

quelque façon, ignorant la danse et les divertissements mondains, ces âmes d'enfants s'étaient étiolées dans cet esclavage où il est interdit à un jeune homme de courtiser une jeune fille. Rien d'étonnant si ces captifs de collèges et de couvents, ayant pu enfin respirer le grand air de la liberté, s'étaient rués à la poursuite de jouissances et avaient chuté.

Encore une fois, la source du mal provenait d'une éducation rétrograde et moyenâgeuse.

M. le magistrat se faisait fort de le prouver par son enquête.

Si tous les pères de famille avaient eu la sagesse de donner à leurs fils la formation de Kenneth ; à leurs filles, celle de Ruth ! Quelle humanité parfaite fleurirait !

En traversant la rivière des Prairies, l'utopiste ne jeta qu'un œil distrait sur les bosquets d'ormes et d'érables qui lui dissimulaient les villas du beau village ; il avait tant hâte d'accumuler les matériaux de son ouvrage !

Ni la grande rue de Saint-Vincent, avec son mélange de moderne et d'antique, ni la vénérable église où l'on prie si bien, pas même le fameux collège Laval, rien n'attira son attention. Tout son esprit se concentrait sur le choix du questionnaire à employer dans cette espèce d'examen moral.

En quelques instants, il parvint en face de ce purgatoire du crime.

Certes, à l'aspect de cet amas de cachots, toute autre personne aurait été tristement impressionnée, peut-être eût-elle rebroussé chemin sous l'effet de la répulsion.

Une espèce de terreur envahit tout l'être humain

quand on aperçoit ces hautes murailles de granit, pas encore assez hautes, semble-t-il, pour ne pas ressentir la frousse de rencontrer inopinément quelque meurtrier ou quelque bandit, échappé de cette prison.

Sur la façade, d'un style lourd et écrasant, apparaissaient des fenêtres bardées d'acier et filtrant avec parcimonie la lumière du jour; une porte devant laquelle stationnait une sentinelle, arme au bras, s'ouvrait en grinçant lugubrement sur des gonds énormes.

Sur toutes les autres faces, c'étaient des murs babyloniens, dessinant un rectangle.

A chaque arête, comme des chasseurs guettant des fauves, des gardes, munis de carabines, déambulaient à la militaire tout en scrutant le parc et les environs afin de rendre impossible l'évasion des internés. Comment auraient-ils pu s'échapper? Il n'y avait pas même une lucarne à cette palissade formidable qui isolait de l'extérieur et les vastes cours et les différents pavillons du pénitencier.

Habitué du palais de justice où défilent tous les délits, M. Madore regardait avec indifférence ce repaire de criminels, véritable égout de la société.

Sur présentation de sa carte et de sa lettre de recommandation, une première porte lui livre passage; puis une deuxième, aussi ferrée, aussi monumentale que la précédente. Elle introduisait le visiteur dans une salle singulière de physionomie: espèce de parloir où, derrière une grille, les prisonniers avaient la permission, quelques fois, de causer avec des parents. Une troisième porte enfin donnait sur un long corridor aboutissant à une rotonde centrale.

Au milieu de cet espace où silencieusement se croisaient les forçats pour se rendre à leurs corvées, se

dressaient deux troncs de colonnes où, par ordre alphabétique, se détachaient les noms des bagnards. Liste de l'ignominie!... Tableau du déshonneur! .. Taches au blason de certaines familles!... Disgrâces de tous les métiers et de toutes les professions!...

Ici et là, des gardiens, reconnaissables à des livrées spéciales, surveillaient impassibles la foule étrange qui circulait portant des habits empruntés à deux étoffes différentes; bigarrures qui exciteraient l'hilarité du visiteur s'il ne sentait qu'il est dans une atmosphère plus propre à provoquer les larmes que le rire.

En passant devant les officiers, les bagnards esquissent un salut de la main droite et, le front marqué du stigmate de l'homme tombé, jettent sur l'étranger un regard où se devinent bien des choses.

Aucune infirmité n'impressionne aussi péniblement que l'intérieur d'un pénitencier. La Longue-Pointe, l'hôpital des Incurables, les hospices font moins mal au cœur que Saint-Vincent-de-Paul.

Pourquoi?

Parce qu'ici, c'est un sanatorium, non pas pour le corps, mais pour la volonté. N'est-ce pas la misère des misères?

Sans s'émouvoir, M. le juge Madore avait franchi tout le couloir; il avait longé l'interminable rangée de cellules qui ressemblaient aux cages d'un jardin zoologique; il avait même côtoyé les cachots où sont parqués les cas tout à fait spéciaux.

Pour le savant jurisconsulte, certes, ce n'était pas une excursion de plaisir que cette promenade à travers un ramassis d'être tombés; mais il fallait supporter l'horreur de ce pandémonium en vue de la réforme que son livre révélateur opérerait bientôt. Avec l'ap-

plication des idées nouvelles, si le pénitencier ne se vidait point, du moins le nombre des pensionnaires diminuerait sensiblement : ce serait déjà magnifique.

« Comment allez-vous, monsieur le juge? » s'enquit une voix qui partait du milieu de la bibliothèque.

A cette question, M. Madore, parvenu au seuil, releva vivement la tête.

« Mais je me porte à ravir, cher monsieur le préfet, repartit le visiteur en lui serrant la main.

— Nous avons été avisés, commença le préfet Durand, que vous veniez cueillir certaines informations sur les causes qui généralement conduisent au bagne. On m'assure que vous auriez l'intention d'utiliser ces renseignements pour quelque livre.

— Oui, j'exposerai ces constatations dans un ouvrage qui, je l'espère, révolutionnera l'éducation des enfants. Selon toute probabilité, ce sera de nature à abaisser considérablement la criminalité dans le pays.

— D'après ce que j'ai pu comprendre, vous aimeriez à interroger un certain nombre de prisonniers?

— C'est cela.

— Nos règlements ne permettent pas semblable interrogatoire. D'autant plus, monsieur le juge, comme vous le constatez par votre expérience personnelle, il serait parfois difficile d'obtenir la vérité, toute la vérité, rien que la vérité de la bouche des condamnés. Néanmoins, afin de pouvoir vous renseigner, j'ai cru vous être agréable en vous ménageant, dans ce local même, des entretiens avec quatre personnes en état de vous fournir les explications que vous souhaitez : l'aumônier, le pasteur anglican, un garde de vieille expérience et enfin un prisonnier récemment condamné à Montréal répondront à vos questions. Les trois pre-

miers sont dignes de votre confiance ; le quatrième me paraît avoir certaines confidences à vous faire.

— Quoi ? Un forçat qui désire me mettre dans ses secrets ! Voilà qui est cocasse.

— Il prétend vous obliger en révélant certaines choses cachées au sujet de l'un de vos intimes.

— Une conspiration, je suppose ? plaisanta M. Madore.

— Je n'ai pu savoir. Je vous dépêche immédiatement le doyen des gardes. Ne ménagez pas vos questions afin que votre enquête soit complète en vue de *ce livre qui videra nos prisons*. A bientôt ! »

L'attente de l'écrivain ne fut pas longue. A peine avait-il déposé sur une table son cahier de notes et approché une chaise, que l'officier entrait.

Le nouveau venu avait la stature d'un hercule. A ses larges épaules, que surmontait une tête carrée où pas un nerf ne bronchait, on eût pris ce gaillard pour un frère de von Hindenburg, tant on devinait de force physique et morale dans ce géant.

M. le juge lui tendit la main qu'il serra vigoureusement.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes employé au pénitencier ? débuta l'enquêteur.

— Il y aura bientôt vingt-cinq ans. Je n'ai pas l'intention de célébrer ce jubilé de... bagne. Et je vous avouerai que maintes fois j'ai été tenté de quitter le service ; mais je me ravisais à la pensée qu'en occupant ce poste, j'étais utile à la société.

— Et vous connaissez bien les prisonniers ?

— Si je les connais ! On ne vit pas un quart de siècle, monsieur, dans cette retraite sans amasser une foule de renseignements sur ces tristes pensionnaires

du gouvernement. Avec les notes cueillies sur chaque cas, je pourrais garnir un pan de bibliothèque. J'ai toujours les prisonniers sous les yeux ; je les observe dans leurs cellules où ils couchent et où ils mangent ; je les étudie à leur besogne journalière. Croyez-m'en, il n'est guère de traits de leur physionomie morale qui m'aient échappé.

— Vous allez donc parler avec connaissance de cause. A quoi attribuez-vous la perversion de ces misérables? »

L'officier, se rendant compte de l'amplitude du problème, réfléchit un instant.

« Vous me posez là, reprit-il, une question que, bien des fois, les philanthropes m'ont demandée. En général, je crois que la mauvaise éducation est pour beaucoup dans le naufrage des infortunés que nous essayons de rescaper ici.

— Ah ! bravo ! voilà qui est jugé. Vous êtes absolument de mon dire. Afin d'attirer l'attention du public sur la nécessité de réformer nos méthodes scolaires, je dois lancer un livre qui fera toucher du doigt cette plaie moderne, déclama le publiciste au comble de l'enthousiasme.

— Dites bien, monsieur le juge, dans cet ouvrage, que beaucoup de parents n'ont pas assez compris la nécessité de corriger leurs enfants quand ils étaient jeunes. Des prisonniers m'ont avoué qu'ils avaient inauguré leur carrière criminelle par un vol insignifiant ; leur père fermant les yeux sur cette fredaine d'essai, ils avaient contracté ensuite l'habitude du larcin. D'autres m'ont confessé qu'en fréquentant les vues animées où l'immoralité coule à flots continus sur l'écran, ils avaient puisé l'idée première de leurs dé-

bauches exécrables ; d'aucuns se sont acheminés vers le bagne en courant la rue alors qu'ils auraient dû être en classe. Quelle responsabilité pour les parents ! »

Ces constatations d'une évidence obvie ne cadraient pas avec la conviction intime de M. Madore. C'est à l'école confessionnelle surtout qu'il en voulait.

« Ne pensez-vous pas, monsieur, que si la jeunesse avait un peu plus de liberté dans nos académies, si les professeurs leur bourraient moins le crâne avec des histoires religieuses, si enfin nos règlements scolaires tendaient moins à la théorie et plus à la pratique, le nombre des infortunés qui aboutissent au pénitencier diminuerait? »

Devant cette inconcevable question qui sortait de la bouche d'un homme qui siégeait sur le banc des juges, le fonctionnaire regarda son interlocuteur avec étonnement.

« Monsieur, dit-il, je ne comprends pas où vous voulez en venir. Si je saisis bien votre pensée, vous voulez moins de religion à l'école. Cette aberration-là, pardonnez-moi la justesse de l'expression, elle peut être soutenue dans un livre par quelqu'un qui ne vit pas ici, par quelqu'un qui n'a jamais étudié à fond la mentalité du criminel, par quelqu'un qui ne veut pas observer ce qui se passe actuellement dans les pays qui ont banni Dieu de l'école. Est-ce que les prisons ont été rayées du sol de la France depuis le jour néfaste où Jules Ferry rayait le catéchisme du programme scolaire? Est-ce que l'absence du crucifix dans les écoles publiques des États-Unis a développé un sens moral plus élevé chez les écoliers? Est-ce que les élèves des prêtres, des religieux et des nonnes ne peuvent avantageusement soutenir la comparaison comme con-

duite avec n'importe quel groupe d'étudiants formés par des universités neutres?

— Mais enfin, qu'avez-vous noté ici même? interrompit le juge, décontenancé par la logique de ce gardien de prison.

— J'ai remarqué que ce n'était pas la culture religieuse qui conduisait au pénitencier, mais bien le manque ou l'absence de religion. Monsieur, quand un misérable ne croit plus à l'enfer ni au ciel, il cherche son bonheur sur la terre. C'est naturel. S'il n'a pas d'argent pour acheter des plaisirs, il volera et, au besoin, il ne reculera pas devant le meurtre pour s'en procurer. J'ai questionné beaucoup de prisonniers sur ce sujet : tous m'ont dit que, comme les riches, ils avaient le droit de s'amuser.

— Sans doute, mais afin de les moraliser pendant leur jeunesse, si on avait fait appel plus souvent au sentiment de l'honneur, si on s'était appliqué à remplir leur esprit des grandes notions de liberté, d'égalité et de fraternité, ne croyez-vous pas que...

— Des mots, monsieur, rien que des mots qui sonnent le creux. Aucune invention humaine ne peut remplacer la religion. *Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer, oui, l'inventer,* tant elle m'apparaît nécessaire à moi, qui ai vécu avec l'écume de la société. »

M. Madore n'avait guère goûté cette expression de bon sens. Il crut avoir plus de succès sur un autre sujet.

« Avez-vous constaté l'influence de la lecture dans la perversion de certains criminels? demanda-t-il en désignant les rayons de la bibliothèque.

— Oui, monsieur. Chaque année nous amène un contingent de jeunes viciés qui se sont gâtés avec les ignobles importations littéraires d'Europe ou des États-

Unis. Aussi pourquoi garde-t-on dans des bibliothèques privées ou publiques de ces livres infâmes, écrits par des démons? Tenez, pour vous dire la vérité, je me sens incapable de dénombrer toutes les victimes des sales romanciers qui excellaient à peindre l'ordure et la débauche. Anatole France, Zola et d'autres ont été, par leur prose lubrique, des recruteurs de pénitenciers. Dans certains cas, la pensée de violer la loi est venue de la fréquentation assidue de ces livres fleuris de bas-étage qui faussent l'esprit et souillent le cœur.

— Et dans notre pays, quelle est votre impression sur nos journaux comme facteurs de la moralité? »

L'officier haussa les épaules et plissa les lèvres avec dédain.

« Ces feuilles jaunes, stigmatisa-t-il, qui accroissent leur circulation en donnant une publicité exagérée aux récits de crimes, causent à nos populations un tort irréparable. Ah! que n'avons-nous au Canada rien que des *Action catholique*, des *Devoir* et des *Droit!* A bas *la Sensation* et sa maudite engeance! Elle aussi, c'est une pourvoyeuse de pénitenciers. Pourquoi? Parce que tous les détails des méfaits s'impriment dans la mémoire des lecteurs. Que plus tard ceux-ci se retrouvent dans les mêmes circonstances que les criminels dont les délits se sont gravés dans leur mémoire, qui peut garantir qu'ils ne seront pas tentés de les imiter? Le mal, monsieur, plus que le bien, est contagieux. Et parfois étroite est la marge entre la conception d'un acte mauvais et sa réalisation. Mieux que moi, monsieur le juge, vous comprenez ces vérités et vous savez que, de nos jours, la canaille et le banditisme font dépenser plus d'encre aux gazettes sensation-

nelles que la vertu et le dévouement. Où allons-nous, grand Dieu? »

M. Madore conclut qu'il ne gagnerait rien pour sa thèse à écouter les intempestives mercuriales du fonctionnaire. Toutes ses prévisions croulaient. Son principal chapitre ne pouvait s'échafauder, encore moins se charpenter avec les dires de ce témoin. Un instant même, le publiciste fut sur le point de croire que le préfet avait voulu lui jouer un tour en lui adressant ce colosse, enlisé dans les vieilleries de croyances et qui, contre les prétentions absurdes de l'utopiste, en appelait à son expérience.

Déguisant son dépit sous un sourire britannique, l'enquêteur remercia l'employé et lui signifia son congé en manifestant le désir de s'entretenir immédiatement avec l'aumônier de l'institution.

En attendant sa venue, le juge eut le loisir de parcourir les divers rayons de la bibliothèque.

Chose digne d'être notée, les autorités avaient eu soin de n'admettre que les œuvres d'écrivains qui se respectent et qui respectent leurs lecteurs. Bien qu'il se fût agi d'une pinothèque de prison où, semble-t-il, les malfaiteurs littéraires eussent été chez eux *at home*, on avait eu la sagesse d'interdire la porte de ce département au cynique Voltaire, le Lucifer des lettres françaises, à l'hystérique Jean-Jacques Rousseau et à tous les encyclopédistes du XVIII^e^ siècle, vils protagonistes de l'athéisme. Les romanciers de notre époque, si l'on en excepte les plus chrétiens, n'avaient pu également obtenir de place dans cette galerie. Et l'on avait agi sagement. Quel amendement chez les incarcérés eût découlé de la lecture de divagations où la morale et la religion sont traînées à l'égout,

tandis que la sensualité est érigée en déesse! Non, le bibliothécaire avait eu meilleur jugement. Il avait choisi les seuls livres qui sont une école de vertus. Après les avoir feuilletés, on se sent meilleur.

« Je vous demande pardon si je vous ai fait longtemps attendre, dit l'abbé Raymond en entrant. J'étais au chevet d'un prisonnier mourant. »

M. le juge jeta un rapide coup d'œil sur l'ecclésiastique. Il avait devant lui un homme dans la quarantaine. Sa taille ne dépassait guère la moyenne, mais laissait deviner une santé parfaite. Droit comme un troupier, il regardait bien en face son interlocuteur. C'était un quelqu'un qui pouvait dire la vérité. Son regard limpide, sa parole nette et son geste dégagé conféraient à sa personne un air de distinction. Il n'eût pas déparé un chapelinat royal, et néanmoins, tant de talent se dépensait dans l'ombre des cachots! Ses lèvres esquissaient un sourire bienveillant, mais en même temps son visage, miroir de bonté, s'éclairait du feu de deux yeux noirs, où se lisait la force du caractère.

Bel homme. Digne prêtre.

« Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour l'aide que vous m'apportez, commença M. Madore en ouvrant son cahier de notes.

— On m'a appris que vous poursuiviez une étude en vue d'abaisser la criminalité dans notre cher Canada. Si tel est votre but, c'est vraiment un honneur et un plaisir de m'y associer.

— Oui, j'ai l'intention d'entreprendre une campagne d'éducation au moyen de ce livre. Dans cet ouvrage, appelé à un grand avenir, prophétisent mes amis, je consacre le plus important chapitre à l'analyse des causes qui mènent au pénitencier.

— Vous réalisez l'idée, monsieur le juge, que je caresse moi-même depuis longtemps. Laissez-moi vous confier que, sur ce sujet, j'ai déjà collectionné la matière d'un in-folio.

— Serais-je indiscret en vous demandant ce que vous ont révélé vos observations? »

L'abbé branla la tête comme débordé par l'immensité du champ ouvert à l'investigation.

« Ma longue expérience des criminels, débuta-t-il, m'a mis en état d'analyser dans chacun la filière habituelle du crime. La justice a ses dossiers; moi, j'ai mes notes. Elles reposent sur la vérité parce qu'elles sont puisées à la source même des actes humains : la conscience. Ceci étant posé, je vous dirai qu'aucun homme ne naît criminel : il peut le devenir. Comment? Très souvent par une mauvaise éducation. Il est des parents, monsieur, qui devraient être envoyés ici à la place des fils, dont ils n'ont pas châtié les premiers écarts, ou encore parce qu'ils les confiaient, sous un prétexte faux, à de prétendus professeurs qui leur ont départi l'instruction sans se mettre en peine de leur éducation.

— Que voulez-vous insinuer? s'enquit M. Madore, enchanté d'aborder ce terrain.

— J'affirme qu'une école qui développe l'intelligence sans discipliner la volonté est une école incomplète et dangereuse; je soutiens que plusieurs jeunes gens, condamnés à la réclusion, n'auraient pas chuté s'ils avaient eu l'avantage d'être formés par de véritables éducateurs; j'atteste enfin qu'à tous les points de vue, l'enseignement religieux à l'école demeure la plus forte garantie d'un avenir vertueux pour la jeunesse étudiante. »

L'abbé Raymond s'était levé de son siège en martelant chacun des mots de ses assertions. On sentait l'homme convaincu.

« Croyez-vous vraiment, objecta avec froideur le magistrat, qu'il ne serait pas plus pratique d'abandonner le catéchisme au prône paroissial et de le remplacer?

— Par quoi, monsieur? Par les utopies des humanitaires qui, confortablement assis dans leur cabinet de travail, essaient d'endoctriner le peuple? Par quoi encore? Par la coutume des protestants qui ont exilé Dieu de l'école en ne lui concédant que l'heure du *Sunday school?* Ah! ces prétentions de rapetisser la part de la religion, elles peuvent s'afficher chez des théoriciens qui ont tout à souhait, mais pour ceux qui, comme moi, sont en contact perpétuel avec les tombés, elles ne sont que de misérables élucubrations qu'il faut mépriser.

— Et alors vous prétendez?...

— Que dans l'éducation de l'enfant, les notions religieuses doivent occuper la première place. La foi doit être le soleil qui dirigera et fécondera toute la carrière. Non seulement il ne faut pas la bannir de l'école, cette foi, mais il faut l'y introniser comme une reine. Quand contre elle on s'insurge et l'on détruit son autorité, il est besoin d'élargir et de multiplier les maisons de correction. Vous aurez beau vous creuser les méninges pour édicter des lois savantes, quand la religion, base de toute moralité, manque, on se moque du code et de ses prescriptions! »

Étonné, le magistrat montréalais écoutait ce raisonnement. En dépit de sa conviction contraire, il

admirait ce moraliste qui n'y allait pas par quatre chemins.

« Il n'y a donc pas de réforme à espérer en dehors d'une éducation religieuse? dit M. Madore.

— Non, monsieur. L'histoire confirme mon allégation. Vous avez étudié les siècles passés. Eh bien! n'est-ce pas la croix de Jésus-Christ qui a changé la face du monde? N'est-ce pas l'Évangile qui a policé les peuples et purgé l'univers d'une infinité de crimes? Le christianisme a développé des vertus dans l'individu : dans la famille, le respect et l'amour; dans l'État, les notions d'ordre et de paix. Là où l'Église est absente, la civilisation est inconnue.

— Mais enfin, l'humanité a marché depuis dix-neuf siècles...

— Oui, monsieur, elle a marché, mais elle est restée la même : avec des passions qu'il faut mater; avec des ambitions qu'il faut modérer. Les remèdes d'autrefois sont encore la panacée d'aujourd'hui. A l'école comme au pénitencier, la croix et l'Évangile restent les plus puissants moyens de saine formation et de réforme

— Vous en avez fait l'expérience en ces lieux, n'est-ce pas?

— Bien des fois. Votre besogne à vous, monsieur le juge, est d'absoudre ou de condamner; la mienne est celle du bon Samaritain : de laver les plaies morales et d'en hâter la guérison. Quand vous avez fini, je commence. Rôle de miséricorde et de pardon. Il m'est arrivé des malheureux qui, dans leur haine sauvage, maudissaient la société et juraient de se venger. J'allais vers eux comme un père va vers des enfants malades. Je leur parlais avec des sanglots dans

la voix; je pleurais pour leur tirer des larmes de repentir. N'étais-je pas le disciple de Celui qui, par delà les précipices de la montagne, va chercher la brebis égarée et la rapporte sur ses épaules au bercail? Devant le ministre de cette religion que réclame la nature humaine, ces êtres déchus s'apaisaient peu à peu. Le souvenir de leur première communion et des joies pures de leur enfance finissait par briser la glace de leur cœur et les préparait à des résolutions. Si quelques Judas rejettent le prêtre, la masse des prisonniers le voient d'un bon œil. Abandonnés de leurs parents et de leurs amis, il ne leur reste plus qu'un confident : le chapelain, vicaire du Maître qui pardonna le larron coupable.

— Et vous leur êtes sympathique?

— Vous allez en juger, monsieur. Allons ensemble à la chapelle du pénitencier. Comme aumônier, je suis une des rares personnes qui aient la permission de parler aux prisonniers un peu partout. Vous serez à même de constater *de visu* l'influence de la Croix et de l'Évangile sur ces tombés. »

Tous deux sortirent de la bibliothèque et franchirent le spacieux corridor du centre. Les forçats qu'ils croisaient s'inclinaient en souriant devant le prêtre. Dans leur captivité, c'était comme un rayon de soleil traversant la nue.

« Comment cela va-t-il? s'enquit le prêtre en s'adressant à un jeune prisonnier.

— Merci, monsieur le chapelain, je me porte assez bien. Auriez-vous la bonté d'écrire aux miens pour qu'ils envoient une requête à Ottawa afin d'obtenir mon élargissement? Je vous promets de ne pas rechuter.

— Allons, fit le prêtre en le congédiant, bon courage ! La Providence vous aidera, mais gardez fidèlement vos résolutions.

— Je le jure. »

Un autre bagnard approchait.

« Comment est ta santé, mon garçon? dit l'aumônier en l'arrêtant.

— Pas très bonne. Si vous saviez comme je m'ennuie de ma femme et de mes enfants!... Vous n'en avez pas eu de nouvelles, monsieur?

— Pas depuis le mois dernier. Je leur écrirai dès demain.

— Merci, monsieur l'aumônier, » balbutia l'incarcéré en s'éloignant.

Et dix fois, vingt fois, le même dialogue s'établit entre l'homme de Dieu et les hommes du crime.

Enfin, on est arrivé à la chapelle, vaste comme une église paroissiale. C'est non seulement une maison de prière, mais aussi une œuvre de réparation, puisqu'elle a été édifiée par le travail même des criminels.

« S'il se produit de l'amendement chez les reclus, dit l'aumônier à son compagnon, c'est dans le sanctuaire, par excellence, du pardon qu'il s'opère. Voyez le confessionnal : là s'élabore la cure du mal; voyez aussi la Table sainte : là, par l'Eucharistie, se fortifie le repentir. Si dans l'ensemble se glissent des hypocrites, cela n'infirme pas le fait que les convertis sont nombreux, et qu'ils méritent l'encouragement du Sauveur : « Il y a au Ciel plus de joie parmi les anges « de Dieu pour la conversion d'un pécheur que pour « la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. » (Évang. saint Luc, chap. xv-7). Ah ! monsieur, quelles

prisons que celles où il n'y a pas une chapelle où les misérables peuvent embrasser les pieds de Celui qui pardonna à Madeleine et au paralytique! Quelle cruauté aussi serait de fermer les portes d'un pénitencier au ministre de la miséricorde et de la pitié! Sans la religion, ces institutions seraient littéralement des enfers. »

Ému par l'héroïque vertu du saint prêtre, M. Madore ne se sentait plus le désir de continuer l'enquête. Son livre eût menti à l'expérience et à la vertu. D'ailleurs, la vérité catholique commençait à poindre plus clairement que jamais dans son esprit, victime d'anciens préjugés. Les pages du petit catéchisme, les volumes de Monsabré projetaient maintenant sur son âme un faisceau lumineux. A moins de s'endurcir dans une farouche incrédulité, le juge Madore ne pouvait plus ne pas voir.

Il est facile d'ergoter dans son cabinet quand on obéit à des chimères, mais comment résister au bon sens quand, par son évidence, il crève les yeux?

Après un moment de silence, les deux interlocuteurs se rendirent au parloir. Pendant le trajet, l'abbé Raymond en avait profité pour signaler à l'attention du juge une cause qui influe parfois sur la perversion des jeunes gens : l'atavisme vicieux. Ces dégénérés avaient été engendrés à la vie par un père ivrogne, malhonnête et libertin. Était-il étrange qu'ils eussent dévié du droit chemin? La responsabilité de leur chute était en partie imputable à leurs parents. Ces infortunés dévoyés portaient dans leur sang le poison des débauches paternelles. Aussi, pour de telles familles, quel affront quand l'opinion publique associe à la déchéance morale du fils le libertinage passé du père! Hélas! pourquoi aggraver dans le sang

d'un enfant les suites déjà lamentables du péché originel?

« J'aurais aimé, dit l'aumônier en se retirant, que vous eussiez causé avec le pasteur protestant qui dessert les prisonniers de sa croyance. Il est absent aujourd'hui. Peut-être vous aurait-il appris qu'il existe un mouvement parmi le clergé anglican afin de réintroduire à l'école l'enseignement religieux. Les dignitaires de la Réforme s'alarment devant les piètres résultats du bannissement de Dieu des classes et des cours universitaires. Il y a une forte tendance à revenir au bon sens.

— Merci pour tous vos renseignements, monsieur l'abbé, dit le juge en lui serrant la main à deux reprises. Vous m'avez rendu un service précieux et je vous en suis très obligé. »

Quelques minutes après, M. Madore s'asseyait aux côtés du préfet Durand.

En face de ce dernier, un homme, debout et portant la bicolore livrée des forçats, s'apprêtait à faire des déclarations au magistrat montréalais.

« Ce prisonnier a sollicité la faveur de vous parler, dit M. Durand. Comme il affirme qu'il a un secret à vous dévoiler, je n'ai pas refusé la permission. »

Le juge fixa d'un œil sévère le prétendu révélateur.

Sous le feu de ce regard perçant qui, bien des fois, s'était posé sur les malfaiteurs, le prisonnier baissa la tête et la rougeur de la honte envahit son front.

Singulière particularité, ce forçat était un jeune homme dont la figure et les manières dénonçaient l'origine aristocratique. A n'en pas douter, c'était un déchu de la haute classe. Vêtu d'un habit de gala,

il eût magnifiquement réalisé l'extérieur d'un gentilhomme. Et tant de distinction portait la livrée du crime!

« Je vous écoute, monsieur, dit le juge, » en adoucissant sa voix impérieuse.

Le jeune homme releva la tête et débuta ainsi :

« Je m'appelle de Surreau. Ma famille demeure à Montréal et moi-même, il y a un mois à peine, j'habitais la métropole, où j'occupais une position honorable dans la société. Avant mon incarcération, j'étais gérant d'une usine à Maisonneuve. Je le serais encore, monsieur le juge, si je n'avais pas eu le malheur de m'acoquiner avec un certain notaire, malhonnête et viveur. Je fis un jour sa rencontre dans un hôtel. Ce fut le commencement de notre liaison; ce fut aussi celui de mes infortunes. On ne fréquente pas la canaille sans s'encanailler soi-même et avec les loups, dit-on, il faut hurler. Ce professionnel avait une passion dominante : celle du jeu à l'argent. Il m'amena au club où se démolissaient les fortunes et où sombrait l'honnêteté. Je devins son ami préféré ou mieux son compagnon de débauches. Dans l'espace de quelques mois, je dissipai mon salaire, les sommes empruntées à mon père et à mes frères, et je finis par commettre des faux pour plusieurs milliers de piastres, qui finalement me conduisirent au pénitencier, et je...

— Je ne vois pas, jeune homme, en quoi tout cela me concerne, interrompit M. Madore ennuyé.

— Mon histoire vous touche personnellement, rétorqua le prisonnier enhardi. Ce notaire indigne est le fiancé de votre fille Ruth.

— Prenez garde, misérable!... menteur!... D'aussi

basses calomnies n'amélioreront pas votre détention et je ne permettrai point que vous salissiez la réputation de quelqu'un qui m'est cher ! »

Le magistrat s'était levé dans son indignation et voulait mettre fin à l'entrevue.

M. Durand, parfaitement au courant de l'affaire, intervint.

« Permettez à ce prisonnier, interposa-t-il, d'achever son récit. Bien des fois, monsieur le juge, comme vous le savez, la justice extérieure est aidée par les aveux de complices qui, internés ici, divorcent avec la pègre et cherchent à se réhabiliter. »

M. Madore se rassit, encore tout courroucé.

« J'ai cru vous rendre service, reprit le délateur, en vous apprenant que, depuis un an, Kenneth Langlais a risqué et perdu au jeu plus d'un millier de piastres que lui avait prêté votre fille sur des fonds personnels de la Banque Canadienne nationale.

— Mensonge ! Vous vilipendez effrontément un homme consciencieux ! clama le juge hors de lui-même.

— Je dis la vérité et rien que la vérité, répéta le prisonnier. Que gagnerais-je à calomnier ? Voulez-vous des preuves ? Consultez le livret de banque de votre demoiselle ; et devant l'évidence, quand vous aurez vérifié la rafle opérée sur les sommes dont vous faisiez cadeau à votre fille, vous saurez alors si je suis un menteur ou un vengeur ! »

Ces détails précis avaient atterré le père de Ruth. Une telle vilenie était-elle possible de la part d'un ami si bien éduqué ?

« Comment vous êtes-vous procuré les détails de cette affaire ? s'enquit M. Madore, à demi convaincu par l'explication étonnante du délateur.

— Comment j'ai appris tout cela ? C'est très simple : on ne joue pas sans user de liqueurs enivrantes, l'un ne va pas sans l'autre. Quand Kenneth avait goulûment bu pour cuver ses pertes considérables, il me racontait dans l'intimité les trucs auxquels il avait recours pour refaire ses fonds. Maintenant, monsieur le juge, voulez-vous en savoir davantage ? A l'heure où je trahis les bassesses de mon ancien copain, je ne serais pas surpris qu'il ait réussi à mettre la main sur des valeurs de chez vous.

— Quelles valeurs ?

— Je ne sais au juste. En tout cas, j'ai la certitude que cette fortune, il essaie de l'accaparer en empruntant des milliers de piastres de votre fille sous le prétexte de les investir dans une manufacture de pays de Cocagne, une invention de voleur raffiné.

— Mais où Ruth pourrait-elle prendre pareille somme ? lâcha M. Madore, devenu inquiet.

— Je ne saurais dire ; mais ce dont je suis certain, c'est que Kenneth se gaudissait de réussir. Sa razzia sur les épargnes de votre aînée me fait craindre qu'il n'arrive à ses fins sordides. »

Le juge ne tenait plus en place. L'enquêteur désintéressé, dont le livre *à la moderne* devait solutionner le problème éducationnel, s'était évanoui devant le capitaliste dont on convoite les dollars.

« Mais pourquoi, jeune homme, avez-vous tenu à dévoiler ces turpitudes ? demanda M. Madore, désireux de découvrir un point faible dans cette confession.

— Pour me venger, avoua froidement le prisonnier. C'est ce misérable qui m'a traîné à l'antre où se joue l'honneur des familles ; c'est ce Canadien

anglifié et protestantisé qui m'a incité à la fraude et qui m'a volé ; c'est à lui, monsieur, que vous vous préparez à donner la main de votre fille.

— Assez ! assez ! commanda M. Madore.

— Si vous avez encore un doute sur ma véracité, acheva de Surreau, pénétrez, un jeudi ou un samedi soir, au numéro 999 de la rue Carnaval, dans le quartier Amusard. Vous y dénicherez une douzaine de vauriens, attablés devant des liasses de dix et de cinquante piastres. Le chef de la bande, vous le reconnaîtrez facilement : c'est celui qui vous trompe et qui berne votre fille.

— Assez ! assez ! » commanda de nouveau le magistrat au paroxysme de l'indignation.

Le préfet fit signe au forçat de se retirer.

Sur le seuil de la porte, le malheureux murmura à l'adresse du juge ce bonjour suppliant :

« Si je vous ai déclaré la vérité, souvenez-vous de moi ! »

M. Madore ne répondit pas. Son esprit était ailleurs. Il brûlait maintenant du désir de contrôler les assertions du bagnard.

Curieux phénomène, l'association des idées faisait surgir dans sa mémoire plusieurs petits faits qui coloraient de vraisemblance les dires du délateur. Et pourtant, se pouvait-il que Kenneth, formé dans un milieu qu'il estimait le *nec plus ultra* de l'éducation, abusât de la confiance de ses amis ? Et alors, son activité n'était qu'un trompe-l'œil pour duper ses proches.

« S'il vous plaisait de continuer votre enquête sur la mentalité des prisonniers, suggéra le préfet, vous pourriez consulter les différents chefs de départements. Eux aussi sont très renseignés.

— Merci. Il est une autre enquête qui presse : celle que motivent les révélations de de Surreau. S'il est véridique, cet homme, et que tout se confirme, préparez un cachot pour le coupable. »

Sur ce, le juge franchit la trinité de portes que lui faisait ouvrir M. Durand.

Il remercia avec effusion le préfet pour son obligeance, le félicita sur l'ordre parfait du pénitencier et l'assura qu'avant deux semaines, il serait témoin du châtiment du félon, si félon existait.

En longeant le mur occidental, M. Madore aperçut l'aumônier qui rentrait d'une course.

« Pardon, monsieur l'abbé, dit-il, sera-ce trop vous demander que de m'éclairer sur le compte d'un prisonnier qui m'intéresse?

— Comment le nommez-vous?

— De Surreau.

— Je le connais parfaitement. Il appartient à une excellente famille. Pauvre garçon, il me disait que, dans certains foyers, il y avait un mouton noir; chez lui, ce rôle peu enviable était le sien, et il en rougissait.

— Vous croyez à sa sincérité?

— Je n'en doute pas. Il appartient à cette classe de jeunes gens qui ont une heure néfaste dans la vie. De prime abord, ils n'ont pas prévu jusque dans quel abîme telle passion pouvait les précipiter, et quand ils ont chuté, quand ils ont dû réfléchir sur leur dégradation, ils essaient de revenir au devoir. Autant que possible, j'essaie de les aider parce qu'ils le méritent. A ce propos, il serait à souhaiter qu'il y eût sélection parmi les incarcérés : les coupables d'une première offense ne devraient pas cohabiter avec

les récidivistes. Nous aurions plus de chance de guérir les premiers.

— Ce de Surreau nourrit de meilleurs sentiments?

— Je le crois. C'est un forçat exemplaire, si l'on peut dire. Sa peine sera sûrement commuée s'il continue ainsi.

— Agréez mes meilleurs remerciements, dit le juge en s'éloignant.

— Il n'y a pas de quoi, » fit l'abbé en s'inclinant.

M. Madore s'achemina vers la traverse.

Tout le programme de la semaine avait été bouleversé par la navrante histoire.

Dans l'esprit du juge, la question d'éducation à bonifier par des méthodes plus modernes s'était envolée dans la région des utopies, l'enthousiasme d'écrire un livre qui eût fait fureur dans le public était tombé à plat, la sublimité du catéchisme apparaissait dans la pleine lumière et Monsabré prenait sur le magistrat une emprise d'où pouvait découler une conversion.

Cependant les stupéfiantes révélations de de Surreau avaient fini par monopoliser l'activité cérébrale de l'ex-enquêteur. Pour le moment, il ne voyait plus que son argent dilapidé par un jeune homme et par sa fille propre, paire de favoris qu'il avait tant de fois cités comme modèles.

Quelle amère dérision !

« J'en aurai le cœur net, grondait-il, et le chat sortira du sac. S'il me faut jouer au détective pour avoir des preuves irrécusables, je ne reculerai même pas devant cette nécessité. Seulement, je dissimulerai mon ressentiment et j'attendrai pour frapper que le dossier soit complet. Kenneth Langlais, si tu as rempli

le rôle de fourbe et de voleur, tu tomberas sous les coups d'un vengeur! »

Il monta dans un char du Saut et, ruminant sa colère, il regagna Outremont, où personne ne l'attendait si tôt.

La mise au jour des larcins de Kenneth allait amener des complications graves dans l'état de santé de Ruth.

Plus que jamais, Son Honneur le juge Madore serait à même de constater l'insuffisance d'une formation où la piété et la foi sont reléguées au soubassement d'un temple protestant.

Laissons parler les événements.

JOHN CARROLL UNIVERSITY
32372 Library
CLEVELAND, OHIO

CHAPITRE IV

LA MESURE RENVERSE

Le soir de sa randonnée, avons-nous écrit, Kenneth Langlais était au comble de la joie. Il avait enfin en sa possession les fameux coupons de Ruth : de quoi amplement rétablir son crédit si le hasard favorisait ses opérations financières.

La partie n'était pas perdue.

Dès le lendemain, le manipulateur de fonds avait acheté à la Bourse pour vingt mille piastres d'actions d'une compagnie d'huiles qui se préparait à exploiter des puits de pétrole dans l'Extrême-Nord. Évoquant les profits colossaux qu'avaient réalisés Rockfeller et d'autres magnats dans ce genre d'entreprises, le notaire se berçait de l'espoir qu'avant longtemps, lui aussi, centuplerait sa mise dans ce nouveau Klondyke. Pouvait-il craindre l'insuccès quand tous les journaux, grassement stipendiés, annonçaient à cor et à cri le merveilleux avenir de cette compagnie !

Quant aux cinq mille piastres, résidu du magot, elles fructifieraient dans l'agiotage plus rapide des cartes, elles serviraient à graisser le jeu, au numéro 999 de la rue Carnaval, quartier des Amusards.

D'autant plus que la prochaine séance offrait l'occasion d'empocher des gains importants, puisque deux nouveaux joueurs, tout cousus d'or, vrais fils à papa, prenaient part à la mêlée.

Avec son expérience, il était sûr de les rouler et de les... dépouiller.

Cependant, il y avait un nuage à l'horizon, et ce nuage menaçait de crever sur la tête de Kenneth.

Ses soucis ne se résumaient pas à placer des capitaux et à jouer aux cartes, il devait aussi calmer Jérôme Demers, qui essayait de lui causer du désagrément.

Comment temporiser avec un bouledogue de la sorte?

N'y avait-il pas danger que, poussé à bout, il ne lui jetât dans les jambes une revendication en justice? Ce pouvait être l'étincelle qui ferait exploser la bombe. Les rentiers qui lui avaient confié leurs épargnes accourraient à la queue leu leu pour réclamer leurs prêts. Ce serait le vertige et l'effondrement. La Chambre des notaires lui signifiait sa déchéance perpétuelle. Il était coulé!

En définitive, il n'y avait qu'un moyen de dépister l'importun : c'était de le mettre sous l'impression que le notaire affairé était parti en voyage.

Kenneth adopta cette tactique.

Il fut entendu avec ses clavigraphistes qu'invariablement elles répondraient à la vieille barbe de bourgeois : « Parti pour un long voyage, » puis, le sempiternel : « Pas encore de retour, » et enfin, quand elles le verraient exaspéré : « Nous l'attendons d'un jour à l'autre. »

Ennuyé par ces ritournelles, le bonhomme finirait bien par remiser ses intempestives réclamations.

Et de cette sorte, Kenneth gagnait du temps pour faire face à la musique avec les gains faciles des cartes ou encore avec les prêts provenant d'autres dupes.

Après avoir pris ces dispositions de rusé coquin, le professionnel résolut de se stimuler pour la séance du soir par un copieux dîner à l'hôtel *Boulinard*.

Il affectionnait manger là, car outre que les repas étaient à la hauteur de la cuisine canadienne, la table que régulièrement il occupait était servie par une fille qui lui était tombée dans l'œil.

Cette liaison criminelle n'a rien qui étonne : celui qui ravale sa profession est enclin à fouler aux pieds et à traîner dans la boue les affections les plus respectables.

C'était le cas du misérable.

Ce soir-là, rayonnant comme un Juif qui est sur le point de conclure un marché d'or, le dégoûtant personnage entra dans la salle à manger de l'hôtel *Boulinard*.

« Mais tu es tout sourire, Kenneth. Sans doute la journée a été fructueuse, badina cette fille légère du nom de Maggie.

— Mieux que cela, chérie : superbe ! extraordinaire ! dorée, quoi !...

— Ah ! le fin matou, il a encaissé une grosse somme dont nous jouirons ensemble, n'est-ce pas?

— Imagine-toi que je dispose actuellement de la bagatelle de vingt-cinq mille piastres. Nous sommes en état de nous en payer des plaisirs, hein? »

Maggie prétendit profiter de l'aubaine. Câline comme une chatte qui attend sa ration, elle lui murmura d'un ton mielleux :

« Kenneth, si tu voulais, tu me ferais cadeau d'une

cinquantaine de piastres pour que je m'achète une robe de soie. Chez Dupuis, il y en a une qui m'irait à merveille. Tu me rendrais chic à croquer! Tu sais : elle est bleu-marin, cette nuance qui me sied si bien... Dis oui, hein? »

Pour toute réponse, le notaire lui glissa dans la main un billet de cent piastres.

La cendrillon lui eût sauté au cou, n'eût été la présence de clients attablés dans un autre coin du réfectoire.

« Tu es galant pour ta dame au delà de son mérite. Et dire que tu es un aristocrate, et moi, une simple fille du peuple!

— Je t'adore quand même. Entre deux cœurs qui sympathisent, qu'importent les différences de clans? »

L'orchestre attaquait en ce moment *la valse des Hirondelles*.

Bercé par les accords de la musique, Kenneth se lançait à l'attaque de petits plats que lui apportait la jeune domestique.

Après la soupe au blanc vermicelli, Maggie offrait un pigonneau, jauni dans la rôtissière et présentant au convive ses deux délicats tibias, implorant l'honneur d'être immolés; puis, c'était le tour d'un fromage d'Oka tout sillonné de fils de verdure; et enfin un pudding, ruisselant sous une rosée de brandy, parachevait, avec les fruits de Châteauguay, le programme d'une bonne fourchette.

Pendant que Kenneth flattait ses faiblesses de gourmet, tout en galantisant le jupon bleu, un autre convive, professionnel lui aussi, observait du coin de l'œil la paire d'amoureux. Il rougissait pour ce confrère, épris d'une fille de rue.

Qu'avait-elle donc de si attrayant, cette dondaine, pour capter ainsi le cœur d'un homme éduqué?

Trop replète pour sa taille au-dessous de la moyenne, elle apparaissait disgracieuse. Ses yeux gris terne ne s'alliaient que difficilement avec une chevelure-brosse, blonde d'étoupe; son visage mat, aux pommettes badigeonnées de rouge criard, évoquait trop éloquemment le fard et la boîte à poudre; sa robe, échancrée du haut et écourtinée du bas, affichait l'impudence de la courtisane éhontée.

Personnage qui aurait provoqué des hauts-de-cœur chez une personne respectable.

Et ce Canadien, anglifié et protestantisé, faisait des mamours à cette évaporée!

Un groupe d'ouvriers qui, eux aussi, étaient attablés, observaient les bassesses du notaire.

Les remarques cinglantes fusaient sur les lèvres des tâcherons, qui jugent le professionnel avec du gros bon sens. Chacun y allait de son mot :

« En voilà un qui ne se soucie pas de son honneur!

— Une fière éducation!

— Si le juge Madore voyait ce fou!

— Mlle Ruth tomberait en syncope!

— Quelle différence avec le notaire Dubuc!

— Le contraire de l'avocat Marc Fontaine!

— Le jour et la nuit avec notre docteur Bert!

— Il paraît qu'il a honte de parler français!

— Il a désappris le chemin de l'église!

— Un débardeur de quai ou même un cocher de fiacre ont plus de retenue que ce petit monsieur! »

Durant tout le repas, le dévoyé fut la risée et le bouffon de ces hommes du peuple, qui ne ménagent pas leur mépris au professionnel avili.

Sans même soupçonner le dégoût qu'il inspirait à tous les convives, Kenneth se leva de table. Il oublia de réciter les grâces, mais il n'eut garde d'omettre une généreuse libation de scotch.

Après avoir murmuré quelque rendez-vous à Maggie, il sortit pour gagner le numéro 999 de la rue Carnaval.

Dans le repaire du quartier des Amusards, tels que des oiseaux nocturnes, déjà les complices arrivaient par la ruelle enténébrée. Ainsi que des gens qui complotent un mauvais coup, ils baissaient les yeux à la vue d'un passant.

« Tiens, te voilà, Kenneth, dirent-ils en chœur. Tu as l'air rigolo, ce soir. As-tu de l'argent plein les poches?

— Et plein mes bottes, renchérit le fanfaron en exhibant une énorme liasse de billets.

— Nous jouons gros jeu, cette fois-ci, avança l'un des jeunes gens.

— Tant mieux, se targua le notaire. Il faut donner aux nouveaux camarades l'occasion de montrer leur savoir-faire. On me dit qu'ils sont difficiles à prendre aux cartes. Enfin nous verrons bientôt si leur réputation est surfaite.

— Préparez les tables, » commanda une espèce de fainéant qui se taillait des rentes en hébergeant sous son toit ce club de démoralisation.

Aussitôt un grand gaillard qui, jusque-là appuyé sur le cadre de la porte, avait examiné avec satisfaction ce syndicat du vice, composé de commis, de marchands et de quelques autres, se mit à l'œuvre.

Détails à noter : la personne des dernières recrues provoquait beaucoup d'intérêt dans ce cercle de

voleurs ; sûrement les deux fils à papa avaient dû garnir leurs porte-monnaie à même la caisse de la maison. Ils n'avaient jamais eu l'avantage d'expérimenter ce qu'en travail coûte une piastre.

Les anciens clubistes les regardaient, eux, avec des yeux féroces de convoitise.

Quelle scène que cet intérieur de bouge !

Il y avait là assemblés des dégradés dont la vie tout entière roulait, emportée par des souffles cupides. Tombés de Dieu jusque sur la matière, ils étaient descendus encore au-dessous pour s'en faire l'esclave, et prosternaient aux pieds de ce fétiche toute leur dignité humaine. S'il est vrai que l'on descend ou s'élève selon les sentiments dont on remplit son âme et les émotions dont on remplit sa vie, quelle grossièreté, quelle barbarie, disons plus, quelle sauvagerie d'impressions allaient manifester ces vils esclaves du jeu à l'argent !

Les tables sont dressées avec leurs cartes ; un revolver chargé gît sur chacune comme un avertissement contre la fraude ; les rouleaux et les liasses de billets s'empilent. Tout est prêt pour la mêlée.

La partie commence:

Dans un silence effrayant, haché de paroles brèves, les joueurs perdent ou gagnent.

Quelle scène !

Selon les vicissitudes de la lutte, les physionomies s'assombrissent, puis s'éclairent pour s'assombrir de nouveau. O fortune inespérée ! ceux-ci ont risqué presque tout leur avoir et ils ont gagné. La joie s'amasse dans leur cœur comme l'or sous leurs mains. A chaque coup maintenant, comme un flot qui grossit, l'or monte, il monte toujours. Ces audacieux ne se

contiennent plus, ils sont hors d'eux-mêmes : leur joie n'est pas seulement une ivresse, c'est du délire. Par contre, devant eux, les perdants ont vu fuir la gaieté de leur cœur, comme l'or de leurs mains. Les voici rendus à bout de ressources, plus rien, pas même une piastre, pas même cinq sous pour payer le billet du tramway ! L'épouvante leur étreint la gorge : ils voudraient proférer des blasphèmes pour se venger de leur déveine. Ils sont debout : leurs genoux se dérobent ; la sueur coule à leur visage et se glace, comme dans la mort, à leur front pâlissant ; ils cherchent la porte pour aller cacher dans les ténèbres leurs amères déceptions.

Le plus malmené de ceux-ci, ce soir-là, fut Kenneth Langlais.

Aveuglé par ses prouesses passées, il avait joué en imprudent... et il avait perdu, perdu de nouveau, tout perdu ! Après trois heures de jeu, le notaire n'avait plus un sou.

Et il était entré avec cinq mille piastres !

Au moment où il s'est levé de table, les yeux hagards, le visage effaré, la lèvre crispée, le geste convulsif, il jette un regard de haine sur ceux qui ont empoché son argent.

O rage de dogue !

Que signifie cette manœuvre de la part des vainqueurs ?

Les yeux de Kenneth viennent d'apercevoir sur leurs genoux des cartes supplémentaires, grâce auxquelles ces malhonnêtes se garnissaient les mains d'atouts.

Une idée de vengeance obsède son esprit, il veut châtier les truqueurs. Ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, il a saisi l'arme à feu.

Il va tirer !... Piff ! Paff !...

Avant même qu'un clubiste intervienne, les deux détonations ont retenti et deux hommes sont foudroyés.

Pendant qu'on se porte à leur secours, Kenneth essaie de fuir. Déjà il a descendu deux escaliers et il entr'ouvre la porte qui donne sur la rue.

A ce moment, une main d'athlète a saisi le bras du fuyard qui, tremblant, a entendu retentir la formule fatidique :

« Kenneth Langlais, au nom du roi, je vous arrête ! »

A la lueur d'une veilleuse électrique, le meurtrier est poussé dans une voiture de patrouille, tandis que d'autres policiers opèrent l'arrestation des autres joueurs.

L'ambulance, appelée d'urgence, emporte les victimes à l'hôpital Notre-Dame.

Le drame s'est déroulé si vite, qu'il semble à Kenneth qu'il rêve. Mais non : l'illusion n'est plus possible, ces menottes aux mains lui font sentir qu'il est prisonnier.

La plume est impuissante à décrire le désespoir du coupable quand il se vit enfermé dans une cellule de la prison de Bordeaux.

Il comprend, l'infortuné, que dans son cas, il ne sera pas question d'une amende, mais qu'une accusation grave sera formulée contre lui.

Il sera accusé de tentative de meurtre.

O rage !

Derrière les barreaux de fer, il sent déjà tout le déshonneur qui s'attachera à son nom : dégradé dans sa profession, renié par sa famille et repoussé par sa fiancée !

Et comme, tôt ou tard, l'iniquité finit par le

châtiment, l'agioteur pressent que le bras de la justice le frappera pour avoir dilapidé les capitaux de trop crédules bourgeois. Une banqueroute frauduleuse !

Le spectre du juge l'atterre, et il tremble de tous ses membres comme si déjà il était à la barre des accusés.

Pendant les longues heures de la nuit, Kenneth repassait dans son esprit les prodromes de sa perversion.

Comme par magie, son enfance revenait avec ses innocents plaisirs et son cortège de douces illusions ; puis, à l'âge de douze ans, bambin, il avait été envoyé à une école dont les manuels taisaient le nom de Jésus-Christ et de son Église. Dans ce milieu protestant et anglais, il avait oublié ses prières et ses pratiques religieuses, le *high-school* et l'université neutre avaient consommé la ruine de sa mentalité catholique et française.

Songeant à l'éducation tronquée dont il avait été la victime par la faute d'un père maladroit, le malheureux se roulait sur son grabat en exécrant la formation, convenable peut-être et moins périlleuse pour des Anglais hérétiques, mais radicalement insuffisante pour un Canadien-Français :

« O école de malheur ! tu ne m'as pas fortifié contre les tentations de la vie comme tu aurais dû. Né dans une ambiance de foi et de patriotisme, j'aurais mieux tourné si j'avais été confié à des éducateurs de ma religion et de ma nationalité. Ils ne m'eussent pas seulement instruit, ils m'auraient éduqué. O école maudite !... »

A ces expressions de haine, succédaient de hideux

blasphèmes contre la passion qui avait amené sa chute : l'amour de l'argent.

A l'heure où il tombait, il en était réduit à ne voir et à ne comprendre que ces trois choses qui faisaient autour de lui le triangle misérable où s'enfermait toute son existence : le capital, la bourse, le chiffre.

« O idole détestable! vomissait-il, tu es un tyran qui tourmente tes dupes. Que n'ai-je su le bonheur de celui qui est pauvre, mais honnête! je ne serais pas dans ces chaînes!... »

Après des heures d'agitation, le désespéré succombe à la fatigue et sommeille. Mais ce repos est factice, car les plus affreux cauchemars hantent sa couche. Tout à coup, il s'éveille en sursaut et, la mine déconfite, promène un regard sur cette suite de cachots qui semblent des cages à fauves, et, pour la dixième fois, il repasse dans son esprit les événements dramatiques de la soirée.

Et il songe...

Comment expliquer la présence de la police, juste au moment où il échappait à la poursuite des clubistes? Avait-elle été prévenue par un traître de la séance où l'on devait jouer gros jeu? Quel était ce délateur?

Après tout, que lui importait de savoir grâce à qui les détectives avaient si habilement tendu leur filet? Il avait été coffré comme un rat de cave dans une souricière. Restait à affronter une accusation des plus terribles. A quoi lui servait-il de s'arracher les cheveux? Le vin était tiré, il fallait le boire.

Dès le matin, il résolut de mander son père pour arrêter avec lui le choix d'un avocat.

Une heure plus tard, le rédacteur Langlais accourait voir son fils. Il avait appris l'atroce nouvelle par un journal du matin qui ne ménageait pas les détails.

Pauvre homme, il n'en pouvait croire ses yeux tant l'événement l'avait désemparé. Son fils à la geôle!... Son nom de famille déshonoré par celui-là même qui devait l'illustrer!... Comment comprendre pareille chose de la part d'un enfant si bien éduqué?... Mystère!

« Est-il possible que tu aies agi de la sorte? » s'écria M. Langlais quand il fut en présence de son fils, encadré de deux gardiens.

Confus, le déchu baissa la tête en gardant le silence, pendant que les geôliers se retiraient dans le corridor afin de moins gêner l'entretien.

« Tu ne réponds rien? reprit le père. Tu devrais au moins te mettre à genoux et implorer ton pardon pour avoir ainsi abusé de tous les sacrifices consentis pour ton éducation.

— Ah! oui, belle éducation! maugréa le prisonnier.

— Et tu jouais ton avenir et l'honneur des tiens dans un club d'enfer avec la canaille, réunie pour s'enrichir criminellement!

— Papa, j'ai fait ce que vous pratiquiez vous-même quand vous étiez jeune, à ce que vous reprochait maman, j'ai succombé à l'atavisme. Cette passion, j'en ai hérité avec votre sang. »

Le père était pourpre d'indignation. Ses dérèglements d'autrefois lui étaient jetés à la face après vingt ans passés!... La punition la plus sensible lui venait de son propre fils!...

Kenneth, devinant la blessure qu'il avait ouverte, s'efforça de faire oublier ses paroles injurieuses.

« Papa, fit-il doucement, ce n'est ni le temps ni le lieu de me sermonner. Quand le feu achève de consumer une bâtisse, on doit courir au plus pressé. Avant de chercher les causes de mon escapade, avisons aux moyens de me sortir de l'impasse.

— Nous essaierons, dit le rédacteur à demi calmé. Mais enfin, dis-moi donc qu'est-ce qui t'a poussé à déserter ainsi ton devoir? »

Devant l'insistance paternelle, Kenneth n'y tint plus et lâcha ces mots qui giflaient le libre-penseur en pleine face :

« L'école neutre et les mauvais livres de la bibliothèque du juge Madore.

— Comment? Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Papa, vous le comprendrez plus tard. Laissez donc pour le présent les prodromes de ma chute et essayez de me relever. »

Cet aveu brutal des causes de sa perversion avait stupéfié le rédacteur d'une gazette sensationnelle.

L'ironie du sort avait voulu qu'il entendît de la bouche de son enfant l'aveu de l'influence néfaste d'un atavisme vicieux dont il avait été lui-même la source, et qu'il touchât du doigt les effets de la littérature immorale que cyniquement son journal *la Sensation* servait chaque jour à des milliers de lecteurs!...

Son propre fils avait imité les héros encanaillés de romans et de pièces de théâtre de la crapule littéraire!... Sorti d'une école où la formation religieuse est nulle, le professionnel n'avait pu réagir contre les

ferments de désordre déposés dans son âme par de véritables débauches de lectures!...

Quelle leçon foudroyante pour un père!

« Puisque tu le veux, dit M. Langlais, abasourdi par le coup, tournons la page. Qui te trouver comme habile défenseur? Tu vas être accusé de tentative de meurtre.

— Si c'était la seule accusation! s'exclama Kenneth, qui préférait tout avouer à son père.

— Ai-je bien entendu? fit ce dernier. Il y a autre chose?

— Après l'attentat meurtrier, déclina le notaire découragé, ce seront les prêts que je me suis appropriés, puis les obtentions d'argent sous de faux prétextes, les emprunts que je ne pourrai honorer, enfin les dettes spéciales pour plusieurs milliers de piastres.

— Mais, malheureux, gémit le père accablé par ce crescendo de rapines, tu as donc commis tous les crimes? »

Donnant libre cours à sa douleur qu'il avait jusque-là contenue, le père Langlais sanglotait à faire pitié. Le mal était encore plus étendu qu'il avait craint. Demain, le public le désignerait comme le père, non seulement d'un forcené, mais aussi d'un faussaire, d'un failli, d'un voleur... Pour sauver quelques bribes de l'honneur familial, le rédacteur devrait sacrifier jusqu'au dernier centime de ses économies. Le bagne pour le fils, la ruine et la honte pour le père!...

Jamais, autant qu'à cette heure, M. Langlais comprit quelle erreur il avait commise en confiant l'éducation d'un enfant catholique et canadien-français à des institutions neutres, et quelle responsabilité incombait à son ami, le juge Madore, pour sa bibliothèque maudite.

« Tes aveux me brisent le cœur, se plaignit le journaliste. Le notaire Dubuc, je le comprends maintenant, avait parfaitement raison quand il blâmait tes excentricités de Bourse. Que n'ai-je mieux accueilli les sages conseils que son amitié lui dictait pour notre bien !

— Il eût mieux valu suivre le sillage des anciens. Je le reconnais trop tard. Ils ont l'expérience, et moi je n'avais que l'audace. Je répugnais à m'enfermer dans le cadre de ma profession pour édifier lentement, mais honnêtement, une honorable aisance. J'ai voulu bâtir sans sacrifice et mes desseins ont avorté !... »

Un silence que rompait seul le grincement des portes d'acier succéda à ces doléances tardives. En proie à mille pensées sombres, le père et le fils réfléchissaient sur les moyens à prendre pour parer aux menaces de l'avenir.

« Pour ce qui est de tes malversations pécuniaires, dit M. Langlais, je sacrifierai tout mon avoir pour rembourser tes victimes. Ton héritage y passera. Si je me suis fourvoyé en te dotant d'une éducation qui n'aurait pas dû être la tienne à cause de ta foi et de ton sang, ce sera le châtiment de ma méprise.

— Si je puis me libérer, papa, je travaillerai jour et nuit pour refaire vos économies. Je vous jure de mettre autant d'ardeur à vous aider que j'en mis, hélas ! à vous ruiner.

— Si je pouvais compter sur tes promesses ! Avant cette catastrophe, tu promettais mer et monde, et... Mais causons d'autre chose. Quel avocat choisirons-nous pour te défendre ?

— J'avais pensé de requérir les services de maître

Roseberry. C'est un camarade de *high-school* et d'université. Il est excessivement habile pour émouvoir un jury.

— C'est possible, mais je ne veux pas de ce caméléon. Il appert que c'est un Canadien-Français anglifié du nom de Desrosiers. Un lâche qui rougit de sa lignée ne m'inspire plus de confiance. J'en ai assez de cet engouement pour la race supérieure.

— Alors qui prendre?

— Je ne connais pas d'avocat plus brillant que le jeune Fontaine. Son éloquence est le plus bel ornement du barreau. Il a déjà gagné des causes retentissantes.

— Il refusera de me défendre, se hâta d'objecter Kenneth. En différentes occasions, je l'ai nargué de sa formation collégiale d'arriéré. C'est un ancien élève du séminaire de Sherbrooke. Jaloux de l'entendre surnommer « le défenseur des indigents », je me suis abaissé à le calomnier auprès du juge Madore dont il aimait la fille, M^lle^ Gratia. Dans les circonstances lamentables où je suis, il se rirait de mon infortune et...

— Tu le juges mal, ce beau talent, interrompit le père. Puisqu'il pratique sa religion, il doit savoir pardonner. Je le mande immédiatement. »

Une heure après, l'avocat Marc Fontaine rejoignait M. Langlais et Kenneth.

« J'ai appris avec beaucoup de chagrin, salua le légiste, votre triste situation, mon cher notaire. Sans doute, vous avez gravement manqué, mais dans un procès, les jurés tiennent compte des circonstances atténuantes. Quant à vous, cher monsieur Langlais, dans cette épreuve, vous avez toutes les sympathies.

— Il me semble que la croix serait moins pesante, soupira le rédacteur, si vous consentiez à être le défenseur de mon fils...

— Qui vous a causé des désagréments, balbutia le prisonnier.

— Passons l'éponge sur le passé, se hâta d'ajouter le magnanime jeune homme. J'ai grandi à une école où l'on enseignait le pardon des injures. D'ailleurs ne faut-il pas rendre le bien pour le mal et n'est-il pas plus évangélique d'obliger un ennemi que de s'en venger? Mon ami, si vous m'avez lésé, je vous pardonne et j'accepte de vous défendre dans l'espoir de vous sauver. »

En disant ces paroles de chrétien, l'avocat présentait à son client ébahi sa droite, la main d'un gentilhomme.

Kenneth, les larmes aux yeux, la serra avec effusion :

« Ah! murmura-t-il, si j'avais été formé dans un séminaire catholique!

— J'oubliais de vous prévenir, monsieur Fontaine, que, ruiné par les dettes de mon fils, je serai probablement dans l'impossibilité de vous verser des honoraires, dit le journaliste d'un air humilié.

— Cela ne change en rien mes dispositions. Un avocat qui a conscience de sa profession se doit aux pauvres comme aux riches, et même plus aux premiers. C'est moins une question d'argent que de justice. Bannissez toute inquiétude : je serai quand même le défenseur de votre fils.

— Merci, balbutia M. Langlais. Votre grand cœur est à la hauteur de votre beau talent.

— Je ne remplis que mon devoir. Dans ce procès,

je tiens cependant à conduire le plaidoyer comme je l'entendrai.

— Je vous donne toute latitude, accorda le prisonnier; mais, de grâce, sauvez-moi du pénitencier!

— Mettez tout à contribution, renchérit M. Langlais, et sauvez, oui, sauvez mon fils de la détention!

— Pour l'innocenter, promit l'avocat, je n'épargnerai rien. A l'enquête préliminaire, puis dans des conversations privées, je ne désespère pas de rassembler les éléments d'un plaidoyer qui vous gagne la clémence des jurés.

— Merci, merci! » répétèrent les deux Langlais.

Quelques instants plus tard, maître Fontaine et le père de Kenneth sortaient de Bordeaux, tandis que l'infortuné jeune homme regagnait son cachot.

L'expiation commençait.

Dès les jours suivants, la cause entra dans la filière habituelle.

Après l'enquête préliminaire, Kenneth fut condamné par le magistrat Babineau à subir son procès aux prochaines assises de la cour criminelle.

En attendant la date des débats judiciaires qui décideraient de son sort, l'ex-notaire souffrait horriblement de la détention. Les nuits sans sommeil et les jours sans tranquillité avaient vieilli l'incarcéré de nombreuses années. Sans hyperbole, son physique était devenu celui *d'un vieillard de jeune homme!*

Mais il n'était pas le seul à subir les suites de son dévergondage : son amie, Ruth Madore, échouait, elle aussi, à l'aurore d'une carrière mal préparée.

Abattue, elle subissait une crise qu'il est nécessaire de peindre afin d'éclairer davantage certains événements déjà relatés.

CHAPITRE V

AME DÉSEMPARÉE

Le retour inopiné du juge Madore avait pris par surprise, avons-nous écrit, le personnel de la villa Mécènes. Son premier bonjour à Ruth avait été l'ordre formel de lui apporter son livret de banque.

La jeune fille avait pâli, mais s'était exécutée de bonne grâce. Elle avait tenté, tout de même, de détourner les soupçons :

« Papa, badina-t-elle, avez-vous l'intention d'accroître le montant de mes dépôts? »

M. Madore affecta un silence glacial.

Sa physionomie s'était assombrie et, fiévreusement, il tournait les pages du livret : à la date du 13 janvier, la colonne du débit accusait un retrait de mille piastres.

« En faveur de qui, dit-il d'une voix sévère, as-tu émis ce chèque? »

L'interpellée se troubla.

« En faveur de personne. Non, je veux dire... j'ai dépensé largement pour mes toilettes, je me suis promenée, j'ai donné aux pauvres sans compter. De plus, j'ai...

— Assez d'effronterie! interrompit le père, rouge de

colère. Tu as l'audace de mentir à la face de celui qui t'a fait instruire et qui largement te prodiguait son argent!... Eh bien! écoute : je vais t'apprendre ce que tu as machiné sans même en parler à ton père : tu as soutiré ce millier de piastres pour le prêter à cet hypocrite de Kenneth, qui, tel qu'un gibier de potence, joue à l'argent. Et voici que, ces jours derniers, tu oses encore comploter avec ce fourbe pour me dépouiller de valeurs plus importantes. Misérable!... »

M. Madore avait levé la main comme pour la gifler.

O confusion suprême! Qu'opposer à pareil réquisitoire, démasquant la scélératesse?

Un cri fendit l'air, M^lle^ Ruth était tombée en syncope.

Attirée par le son aigu de cette voix défaillante, Gratia était accourue et, du premier coup d'œil, réalisant la situation, elle aspergeait d'eau froide le visage de Ruth, tandis que M. Madore ouvrait la fenêtre.

. . . . . .

Peu à peu, la malade recouvra l'usage de ses sens; mais, à la vue de son père tenant à la main le carnet révélateur, elle jeta de nouveau un cri perçant et s'évanouit.

. . . . . .

Effrayé, le juge crut bon d'appeler par téléphone le médecin de famille, tandis que Gratia rafraîchissait le front et les lèvres de la malade.

En apercevant la pauvre fille, étendue sur le parquet, le docteur Bert diagnostiqua une crise de nerfs d'une exceptionnelle gravité :

« Votre syncopée est en proie à une émotion des plus violentes. Pour sauvegarder sa santé mentale, il faut à tout prix éloigner la cause de ce choc nerveux. Autrement, monsieur le juge, je ne réponds de rien.

— Nous allons vous obéir, dit le père, qui déjà regrettait son rudoiement. Elle est si délicate, la malheureuse enfant, un rien peut la briser ! »

Tandis que le médecin faisait respirer une odeur forte à la malade, Gratia s'ingéniait à la calmer par des mots touchants :

« Prends sur toi, chérie, suggérait la cadette. Il ne faut pas t'attrister ainsi. Tout s'arrangera, tout sera oublié...

— Voyons, ma fille, ajoutait M. Madore, en s'efforçant d'adoucir sa voix, montre-toi plus raisonnable. Si ta maman te voyait dans cet état ! »

Au bout de quelques instants, la syncopée reprit l'usage de ses sens ; mais, ô phénomène étrange ! sa bouche proférait des paroles incohérentes où dominait ce singulier refrain : « Ils m'ont volée et ils m'ont assassinée ! »

« Ne vous désolez point, dit l'homme de l'art à M. Madore. Elle souffre d'une hallucination qui la fait délirer. J'espère que ce sera de courte durée. Il lui faut le repos le plus complet et une garde-malade dont elle se sente aimée. Je vous enverrai une *nurse* de l'hôpital Notre-Dame.

— Nous vous dispensons de cette peine, interposa Gratia. Si papa n'a pas d'objection, j'assisterai moi-même ma chère sœur. Mon cours de garde-malade à l'hôpital général Saint-Vincent-de-Paul de Sherbrooke me qualifie pour être l'infirmière de chez nous.

— Voilà qui est bien parlé, confirma le docteur. J'oubliais que vous étiez une graduée de la fameuse institution. Je n'ai aucune crainte à vous confier ma malade. Quelles mains plus expertes pourraient en prendre soin ? Je compte également sur M^me^ Madore.

Une mère est encore le meilleur médecin. Présentés par elle, les remèdes ont moins d'amertume.

— Je lui envoie un message, dit le juge, et ce soir elle sera aux côtés de Ruth.

— C'est cela, fit le docteur Bert. Soignée par sa sœur et réconfortée par la maman, votre fille se remettra rapidement de cette dépression nerveuse. Je prescrirai un tonique, mais veillez avant tout à ce que rien ne trouble sa tranquillité. Dans son cas, une paix absolue agira mieux que les pastilles et les drogues.

— Merci, nous suivrons à la lettre vos recommandations. »

Une servante et la sœur cadette aidèrent l'hystérique à monter à sa chambre. Toujours sous l'effet du délire, elle répétait la plainte folle : « Ils m'ont volée et ils m'ont assassinée ! »

Parvenue aux derniers degrés de l'escalier, comme elle délirait encore, Gratia eut l'inspiration de lui poser la question :

« Qui t'a volée et assassinée ? »

Et alors, comme si les phobies de la déprimée correspondaient à des êtres réels, la pauvre fille, fixant la porte de la bibliothèque paternelle, avait lancé cette apostrophe accusatrice :

« Les infâmes qui sont là-dedans m'ont volée et assassinée ! »

Le médecin et le juge qui, au bas des marches, avaient entendu ce dialogue, essayaient de s'expliquer la réponse étrange de Ruth.

Ils entrèrent dans le boudoir où, à mi-voix, le docteur tenta d'obtenir des éclaircissements de M. Madore.

« Monsieur le juge, remarqua-t-il, il me semble que votre fille aînée, issue de parents aussi sains que vous

et madame, devrait jouir d'une excellente santé. Pauvre enfant, elle n'est plus qu'un paquet de nerfs électrisés. Quelle différence avec la cadette!

— Elles ne sont pas du même tempérament et elles n'ont pas reçu la même éducation.

— Cela paraît. Je crois qu'il eût été préférable de les envoyer toutes deux au couvent de Sherbrooke.

— C'était le désir de ma femme; mais moi je préférais l'éducation anglaise aux mièvreries de nonnes. »

Le médecin sourit tristement devant cette erreur de jugement chez un homme aussi instruit.

« A la suite de tous les symptômes qui manifestent l'état morbide de Ruth, me permettez-vous, monsieur le juge, de vous dire franchement ce que je pense de son cas?

— Parlez, docteur, je vous accorde toute liberté.

— Dans mon humble opinion, la crise de votre fille est l'aboutissement naturel d'une débauche de lectures immorales. Un incident quelconque a déclenché cette poussée hystérique; mais cela devait fatalement, logiquement, se produire un jour ou l'autre. A vous, je ne voilerai pas la vérité. S'il n'y a pas un changement radical dans la vie de votre enfant, elle aboutira aux loges dans un avenir prochain. Fasse le Ciel que son hallucination présente ne soit pas un commencement de folie incurable! Il est dur de vous parler ainsi, mais pour aucune considération je ne veux vous tromper.

— Mais comment diagnostiquez-vous que Ruth a lu de la canaille de littérature? Et puis, où s'est-elle procuré ces livres néfastes? Vous me remplissez d'étonnement, docteur. »

Le médecin s'apprêtait à répondre, quand la servante frappa à la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda M. Madore.

— Mlle Gratia m'envoie vous dire que la malade s'est endormie.

— Ne la dérangez pas, conseilla le médecin. Ce repos calmera ses nerfs et chassera son obsession.

— Gratia a le secret de rayonner la paix, ajouta le juge. Elle a agi sur son aînée par de douces suggestions.

— Ah! monsieur Madore, dit le docteur, vous avez une perle précieuse dans la personne de cette chère enfant. C'est un ange, c'est une fée.

— Jusqu'ici je n'ai pas eu à m'en plaindre. Elle a bien la manie de la dévotion et de la charité, mais...

— Ne la lui reprochez pas et surtout n'entreprenez pas de l'en corriger : c'est la caractéristique des grandes âmes. D'ailleurs, entre nous, ce travers est moins pernicieux pour la santé que la toquade des lectures risquées. »

Le juge saisit la balle au bond.

« A propos, vous ne m'avez pas expliqué les raisons de votre diagnostic sur l'état de Ruth. Vous avez semblé insinuer l'influence de mauvais livres. »

Devant l'insistance de M. Madore, le docteur hésita un instant.

Il est parfois délicat de communiquer des observations qui heurtent les susceptibilités d'un homme haut placé dans la société. Seul le devoir incite à pareille tâche.

« Je suis certain, affirma le praticien, de ce que je vous signalais tout à l'heure. D'abord les paroles que proférait la malade, je les connais depuis longtemps. Elles ont été empruntées à un livre que je possède et que vous avez, vous-même, dans votre bibliothèque.

Cet ouvrage a pour titre : *Voleurs de vertus et assassins des cœurs*. L'auteur, l'abbé Vincent, y décrit minutieusement les méfaits des écrivains licencieux qui ravissent à leurs lecteurs les plus nobles habitudes et tuent chez eux la foi et la pureté chrétiennes. En le feuilletant, vous noterez comme cette plainte : « Ils m'ont volée et ils m'ont assassinée, » revient souvent sur les lèvres d'une victime des malfaiteurs littéraires. Votre fille a certainement lu ce réquisitoire de l'expérience contre le banditisme lettré. C'est ma première conclusion.

— Mais comment a-t-elle pu lire ce livre, puisque ma bibliothèque est toujours fermée à clef? objecta M. Madore, étonné par l'induction de l'homme de l'art.

— Je vous le dirai dans un instant. Patientez. Ma deuxième constatation, c'est que votre fille a dévoré, pardonnez-moi la sévérité de l'expression, des centaines de productions de la racaille instruite de France.

— Quel bandit de libraire aurait osé vendre à mon enfant de telles obscénités? lança le juge hors de lui-même.

— Votre jeune fille n'a pas même eu à se déplacer. Vous avez dans votre propre maison toute une collection d'œuvres diaboliques; elle n'a eu qu'à tendre la main pour cueillir le fruit défendu. »

M. Madore était rouge.

« Mais personne autre que moi n'avait accès à ces rayons, pas même ma femme!

— M^lle^ Ruth, poussée par une curiosité si naturelle à cet âge des passions, a ignoré vos barrières et vos défenses. Elle est si mielleuse, la voix des sirènes impudiques, quand on a vingt ans! »

M. Madore n'était pas encore convaincu de la désobéissance de sa fille. Il voulait les points sur les *i*.

« Mais quand est-elle entrée dans ma bibliothèque? Comment a-t-elle pu tromper ma vigilance?

— Voici : quand tout le monde de votre maison sommeillait, mademoiselle se levait. Au moyen d'une fausse clef, elle pénétrait dans votre bibliothèque pour s'approvisionner de livres sensuels.

— C'était donc pour cela que chaque matin, échappa M. Madore, elle apparaissait si déprimée?

— Et ces livres, elle les prêtait à son ami Kenneth, celui à qui vous la destinez. (Le juge esquissa une moue.) A son tour, le notaire les offrait à un jeune professionnel de ses voisins, qui est mon ami intime. Vous le connaissez?

— Qui?

— L'avocat Marc Fontaine.

— Ah! lui?.

— Lui-même à qui, la semaine dernière, votre futur gendre, ivre-mort, détaillait les prouesses de Ruth. Dégoûté du sale personnage, mon ami avait repoussé les livres et il avait l'intention de vous avertir personnellement; mais, suspectant que ses visites ne vous agréent pas, il m'avait chargé de ce soin. »

Le juge avait baissé la tête devant ce tissu de preuves inattendues. Comme il regrettait maintenant de ne pas avoir prêté une oreille complaisante aux remarques sages et prudentes de sa femme! Ah! si, mieux avisé, il avait su mettre entre les mains de son enfant ce petit catéchisme dont tous les mots portaient à la vertu et à l'au delà! Si ensuite, puisqu'elle aimait les études, il lui avait conseillé la lecture de Monsa-

bré! Hélas! il l'avait exposée au limon des eaux impures de romans!

Le mal était commis et peut-être était-il irréparable!

« Vos révélations me renversent, docteur, soupira le magistrat. J'aurais dû ouvrir les yeux.

— Ma troisième et dernière constatation, mon cher juge, c'est que, par vos importations de livres malsains, Ruth et Kenneth ont contracté une tare que je crois indélébile.

— Que voulez-vous dire?

— Ceci : tels que des serpents venimeux, les pieuvres de la plume ont inoculé à ces âmes imprudentes un poison que ni les années ni les remèdes moraux ne pourront détruire complètement. Envers et contre tout, il restera chez leurs victimes une tache ineffaçable. Au moyen de remèdes, je puis purger le corps de ses impuretés; mais pour l'esprit, il en va autrement. Quelle panacée est assez efficace pour redresser des idées fausses, bannir les images licencieuses et purifier les sensations quand le mal s'est déversé à pleines pages dans un cerveau à l'âge d'être cultivé? Même avec l'amendement, il en restera quelque chose. »

Accablé par cette argumentation, M. Madore était devenu songeur.

Ses utopies éducationnelles attrapaient une fessée dans sa maison même. Les vieilles méthodes, prônées par sa femme et le bon sens, demeuraient encore les meilleures.

« Allons voir la malade, dit le docteur Bert en devinant l'embarras du juge. Elle est peut-être éveillée. »

Tous deux montèrent.

En effet, elle ne dormait plus, la pauvrette.

Adossée à une pile d'oreillers, elle regardait mélancoliquement la cadette qui s'efforçait, mais vainement, de l'égayer. Et pourtant, quel chagrin ne se fût pas dissipé devant le sourire conquérant de ces lèvres de madone ! Gratia avait revêtu sa livrée de garde-malade, qui, loin d'amoindrir ses grâces, contribuait au contraire à les rehausser. Un bonnet blanc, orné d'une croix rouge, ceignait son front comme d'un diadème et s'alliait à merveille avec l'élégant tablier de même nuance. Sa robe, bleue comme l'azur du ciel, drapait de simplicité sa svelte taille de demoiselle. Elle avait les yeux et les cheveux noirs, mais le velouté de son teint de pêche en faisait ressortir l'éclat et les attraits.

Il était impossible de la regarder sans subir le charme de sa beauté et sans deviner la perfection de sa vertu. C'était vraiment une fleur dont le coloris et le parfum évoquaient le souvenir du lis évangélique ou d'une rose de l'Éden.

« Je ne m'étonne point, pensait le docteur Bert en l'observant, que l'avocat Fontaine et le docteur Beckett se disputent le cœur de cette princesse. Elle ne déparerait pas un trône. Voilà la qualité de jeunes filles que préparent nos couvents de religieuses : une alliance de piété et de distinction. »

Il approcha de la malade.

« Vous êtes mieux, encouragea-t-il, beaucoup mieux. Quelques jours de paresse et vous serez de taille à triompher au tennis de M^lle^ Gratia.

— Elle a toujours le dessus sur moi, plaisanta celle-ci. C'est justice d'ailleurs, puisqu'elle est mon aînée. »

Sans paraître goûter ce ton jovial, Ruth murmura : « Docteur, la tête me fend. Il me semble que je

porte un casque d'acier ou que je suis dans un étau.

— Ce malaise ne saurait durer. Quand votre maman sera arrivée, tout aura disparu.

— Elle vient donc? demanda-t-elle faiblement.

— Mais oui, mais oui, dit le père affectueusement. J'ai cru que sa présence dissiperait ta tristesse. Voilà pourquoi je lui ai téléphoné.

— Chère maman! » soupira la malade en se tournant du côté du mur.

Une grosse larme perlait à sa paupière.

« Pas de chagrin, ma chère enfant, recommanda le médecin. Allons, bon courage et tâchez de rire. Je reviendrai demain vers les 10 heures.

— Et Kenneth qui devait me rendre visite demain soir! échappa Ruth comme si elle avait été seule.

— Je lui apprendrai votre légère indisposition. »

M. Madore fronça les sourcils, mais il ne commit pas l'imprudence de dire tout haut ce qu'il pensait tout bas. Lui aussi avait du nouveau à lui communiquer, mais ce serait pour plus tard.

Une fois le médecin parti, le juge résolut de trancher le doute qu'il avait au sujet des valeurs que le jeune notaire pouvait avoir extorquées à sa fiancée. S'agissait-il, par malheur, des bons de la Victoire dont lui-même avait doté sa fille? Ce serait le comble de la vilenie. Un tel larcin exilerait à jamais, de la villa Mécènes, le filou en prince-Albert.

Après avoir attentivement examiné le contenu du coffre-fort, M. Madore constata que les précieux coupons étaient bel et bien disparus.

« Et dire que ma fille, maugréa-t-il, a été la dupe de ce mécréant! A l'ingratitude, elle a joint la bêtise de confier sa fortune à un soutien de tripot! Ah! misé-

rable, canaille ! vociféra-t-il, lie du notariat ! Tu devras, Kenneth Langlais, restituer jusqu'au dernier sou ! Si tu as l'impudence d'entrer ici, je te chasse moi-même ! »

Ayant pris cette détermination, le juge s'était enfermé dans son cabinet de travail et il réfléchissait.

Toutes les théories qu'il devait vulgariser dans son ouvrage sur les nouvelles méthodes d'éducation recevaient un éclatant démenti de la part de sujets d'élite, cités comme échantillons de cette formation scolaire. Quelle faillite complète !

Kenneth avait été galvanisé de connaissances pratiques. Il excellait dans l'art d'aligner les chiffres et de raccoler les capitaux ; mais pour ses ambitions, la carrière se résumait à se tailler des rentes à bride abattue pour ensuite s'amuser.

Ruth avait appris la grammaire et l'arithmétique, la danse et le tennis ; mais elle avait perdu l'habitude de la prière et le goût de la piété. Son cœur, veuf d'amour divin, s'était livré à la sensualité dans le commerce d'auteurs grivois et matérialistes.

A cette paire d'amis, l'éducation neutre et anglo-saxonne avait été fatale.

Si, de préférence à ce fatras de connaissances, ils avaient appris et pratiqué les enseignements du petit catéchisme, ils n'auraient pas sombré.

Non, non, M. Madore ne prônerait plus un système qui échouait aussi lamentablement. Il abandonnerait à d'autres utopistes ces rêveries destinées à de si pitoyables avortements. Aux protestants qui ne visaient qu'à l'anglicisation du peuple canadien-français, ces méthodes pouvaient ne pas déplaire ; mais pour lui, après ce fiasco, c'était à jamais fini.

Il ouvrit le tiroir qui renfermait son manuscrit de composition et jeta un coup d'œil sur l'essai.

Quel changement d'impressions avec jadis!

Les idées lui paraissaient erronées, les comparaisons forcées, les faits controuvés. Même le style qu'il avait cru naturel coulait à présent guindé et prétentieux. La dédicace surtout l'horripilait à la pensée du fripon qui l'avait volé.

Après avoir examiné cet embryon de livre, il le repoussa avec dégoût au fond du casier, puis tout à coup se ravisant :

« On ne colportera pas, dit-il, que je me suis joint aux démolisseurs de l'école catholique et canadienne-française. Abandonnons cette sale besogne aux francs-maçons et aux libertins. »

Et, saisissant le manuscrit, il le déchira en menus morceaux qu'il lança dans le panier aux rebuts.

La sonnette du portique avertit que quelqu'un attendait.

Rapidement il descendit l'escalier et ouvrit : c'était M^me^ Madore.

« Ruth va-t-elle mieux? s'enquit-elle d'une voix où perçait l'anxiété. Si vous saviez comme j'ai trouvé long le trajet de Belœil à Montréal!

— La crise est passée, mais pendant quelques heures nous avons craint des complications.

— Je monte la voir.

— Allez, mais revenez après, j'ai pour vous une confidence très importante. »

L'arrivée de la maman avait déridé Ruth.

Qui ne se sent plus fort quand il appuie son front fatigué sur le sein maternel!

« Oh! que votre venue me réconforte! balbutia la

malade. Déjà la migraine perd de son emprise et mes nerfs se calment. Je me reproche tout de même d'avoir gaspillé votre promenade.

— J'avais l'intention de revenir aujourd'hui. L'état de ton oncle s'est grandement amélioré depuis deux jours, et le médecin le déclare hors de danger.

— Dieu soit loué! acclama la cadette. Je savais que la petite Thérèse de Lisieux me conserverait mon parrain. J'avais promis à la Rose de Jésus un superbe cadeau si elle m'obtenait sa guérison.

— Et pour moi, sœurette, interrogea Ruth, quelles promesses as-tu faites? »

Gratia rougit légèrement. Devant son père, libre-penseur, elle eût préféré taire sa tactique favorite dans les épreuves.

« Mais tu ne réponds pas? » réclama Ruth qui la fixait avec tendresse.

La jeune vierge, dont l'âme avait été pétrie d'humilité et de modestie, répugnait à dévoiler sa stratégie pieuse.

« J'aurais mieux aimé garder mon secret, déclara-t-elle; mais, puisque tu insistes, je t'avouerai, chérie, que j'ai fait vœu de me rendre en pèlerinage à l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal et de porter une substantielle aumône aux vieillards des Petites Sœurs des Pauvres.

— Eh bien! tu vas être obligée d'acquitter tes promesses, dit Ruth, dont le visage s'éclairait.

— Pas avant que sainte Thérèse ne m'ait obtenu deux autres choses.

— Lesquelles?

— Que tu ne lises plus ni les journaux sensationnels ni les romans à la mode. Il y a aussi une autre condition... Je te la confierai plus tard.

— Peut-être ma conversion? » pensa le juge en baissant les yeux.

Toute la famille souriait devant la candeur de cet ange qui, à l'instar de la sainte carmélite, mettait son bonheur à procurer celui des autres.

L'arrivée du courrier interrompit cette scène familiale.

M. Madore descendit au boudoir pour ouvrir son journal du matin. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir en première page cette rubrique imprimée en caractères majuscules :

EFFROYABLE TENTATIVE D'ASSASSINAT, HIER SOIR

Deux hommes gravement blessés
par le notaire Kenneth Langlais.

Une pendaison peut-être sera le dénouement
de cette tragique affaire.

L'article narrait avec force détails le drame de la rue Carnaval. De plus, il rapportait la rumeur que de grosses sommes d'argent seraient perdues par les clients de l'inculpé. Un nommé Jérôme Demers, l'un des principaux prêteurs, réclamait l'examen des livres du professionnel.

La navrante histoire se terminait par la nouvelle que l'accusé avait retenu les services de l'avocat Marc Fontaine.

Une bombe, lancée d'un zeppelin, aurait moins impressionné le juge que cette nouvelle abracadabrante.

« Et mon millier de piastres? Et surtout mes bons de la Victoire? Ah! l'animal, il est digne de la déten-

tion perpétuelle ! Gemma, héla-t-il à sa femme, descendez donc. »

Mme Madore obéit.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle sur le seuil de l'appartement.

M. Madore lui tendit le journal.

« Lisez vous-même. »

Elle parcourut rapidement l'affreuse nouvelle. Et imperturbable :

« Cela, dit-elle, devait arriver un jour ou l'autre. C'est un taré de l'éducation neutre et des mauvais livres. Il n'a jamais eu de principes. Voilà pourquoi je me suis toujours opposée à son alliance avec Ruth.

— Ce n'est pas tout. Le misérable n'a pas seulement éclaboussé sa clientèle. J'ai des preuves qu'il a d'abord extorqué à notre fille mille piastres sur ses épargnes, puis les bons de la Victoire, sa dot, quoi. L'infâme, il mérite la corde !

— Dans toute cette affaire, remarqua Mme Madore, ce que je déplore, c'est moins la perte d'argent, si perte il y a, que l'effet de la chute de Kenneth sur le moral de notre enfant. Ce scandale peut la tuer. »

Les larmes coulèrent des yeux de la pauvre mère devant cette perspective.

« Je préférerais, ajouta-t-elle, que cette épreuve concernât Gratia plutôt que Ruth. La cadette a grandi à une école où le crucifix avait sa place ; elle a appris à se courber sous une croix et à contempler un Modèle. L'aînée a fréquenté des chaires d'où le catéchisme était banni. Et puis, vous le savez, elle a trop lu, beaucoup trop lu. »

M. Madore ne contredisait pas son épouse. Les événements lui avaient donné raison sur toute la

ligne. En dépit de son irréligion, pouvait-il ne pas convenir qu'en réclamant pour ses filles le pensionnat des religieuses, elle avait vu clair, elle avait vu loin?

Un coup de sonnette fit lever M. Madore, qui alla ouvrir.

La gazette à la main, le docteur Bert entra.

« Vous connaissez la tragédie d'hier soir? N'est-ce pas épouvantable? J'ai cru bon de vous apporter mes sympathies, et en même temps vous avertir de cacher la nouvelle à Mlle Ruth. A tout prix, il faut qu'elle ne soit pas mise au courant du drame. Elle rechuterait, et alors ce serait l'incurable affection mentale, elle n'en guérirait pas.

— Nous vous écouterons, dit le juge.

— Nous invoquerons un prétexte, dit madame, pour lui refuser la lecture de son journal. Dans quelques jours, mon frère, qui est curé à Sherbrooke, l'abbé Joseph Desportes, doit venir à Montréal nous visiter. Il mettra Ruth au courant de la nouvelle situation. Il a pour ces tâches délicates le doigté nécessaire.

— Vous avez raison, confirma le docteur. Nul mieux que le prêtre peut remplir ce ministère difficile auprès des cœurs brisés. De nouveau, je prescris à votre malade le repos le plus absolu. Il faut qu'elle dorme la nuit et une partie du jour. Ne manquez pas de le lui répéter de ma part. Comme je suis appelé d'urgence pour une opération, je reviendrai plus tard. »

Après son départ, il fut entendu qu'on ourdirait la conspiration du silence sur l'événement. L'oncle arrangerait les choses.

Hélas! un oubli fatal devait saboter de fond en comble le sage et prudent procédé.

CHAPITRE VI

L'EXPIATION

Après réflexion, le juge Madore avait décidé de rendre visite à M. Langlais père.

Certes, le rédacteur avait manqué en ne surveillant pas son fils, surtout après les avis du notaire Dubuc; mais enfin, il ne méritait pas une telle punition.

Ses relations avec M. Madore avaient toujours été marquées au coin de la cordialité. En plusieurs occasions, il avait rendu service au père de Ruth et, lors de l'élévation récente de ce dernier au banc des juges, il avait été l'un des amis qui avaient le plus travaillé pour sa nomination. Après tout, il ne convenait pas de l'abandonner dans l'impasse où l'avait jeté un écervelé.

C'est dans le malheur que l'on reconnaît ceux qui nous estiment.

M. Madore tenait à prouver que son amitié était au-dessus d'intérêts de bas-étage. Il irait donc chez M. Langlais. Puis, avec ménagement, il lui exposerait les malversations de Kenneth en ce qui le regardait personnellement. Il saurait alors à quoi s'en tenir et pour le millier de piastres, et pour les bons de la Victoire.

Le surlendemain de l'attentat de la rue Carnaval, le juge Madore frappait à la porte du rédacteur.

Ce fut lui-même qui reçut le visiteur. Ses yeux étaient enflés comme ceux d'une personne qui a beaucoup pleuré.

En apercevant le père de Ruth, il songea tout de suite à la question d'argent.

« N'ayez aucune crainte, monsieur le juge, lui dit-il en guise de bonjour, vous ne perdrez pas un sou de l'argent que Kenneth a emprunté à votre fille. Devrais-je vendre mes meubles, je le ferai pour sauver l'honneur du nom de Langlais.

— Je ne suis pas uniquement venu pour m'éclairer sur vos dispositions et vous renseigner sur la conduite de l'infortuné. Sans doute, je voulais attirer votre attention sur ces emprunts, mais ma démarche est surtout motivée par les sympathies que je vous apporte.

— Merci pour cette marque d'amitié de votre part. Elle m'aidera à mieux traverser cette crise, qui est celle de ma vie. »

Le rédacteur, vivement ému, fit asseoir son hôte dans la chaise Morris de son étude.

Après avoir soigneusement fermé la porte, il dit au juge :

« Cette histoire de mon fils m'a tellement affecté, que j'ai perdu le sommeil. Il y a deux nuits que je n'ai fermé l'œil. Bien des choses me sont passées par le cerveau.

— C'est dommage, plaignit M. Madore, que vous ne puissiez dormir. Cette insomnie prolongée compromettrait votre santé. Il faut espérer que...

— L'issue du procès soit favorable, continua le journaliste. Les avocats me prodiguent l'espoir; mais

quelque chose d'intime me dit que mon fils recevra une dure sentence.

— Pourquoi?

— Parce que, sans cela, je ne serais pas moi-même assez puni. Il faut que j'expie un péché énorme.

— Je ne vous comprends pas, fit le juge étonné.

— Je vais m'expliquer. Il y a vingt ans, un personnage ecclésiastique, homme d'une élévation de vues extraordinaires, m'avait adressé, ainsi qu'à d'autres confrères, un document d'une grande portée. Ce dignitaire plaidait la cause sacrée de la morale dans le journalisme. Cantonné dans des intérêts sordides, j'avais fait la sourde oreille à cet appel si sensé, j'avais même décrié, au club, cette ingérence du clergé dans le domaine de la presse.

— Je me rappelle vaguement cette affaire, dit le juge. J'étais en Europe, à cette époque-là, plaidant devant le Conseil privé.

— *La Sensation* continua de battre monnaie avec ses récits d'aventures scabreuses. Aujourd'hui, je suis puni, sévèrement puni. Et cela, dans la personne de mon propre fils! »

M. Langlais baissa la tête pour cacher les larmes qui coulaient abondamment sur ses paupières rougies.

« Je ne partage pas votre sentiment sur le lien qu'il y aurait entre votre refus d'obtempérer et l'escapade de Kenneth, objecta le juge. Mais enfin quel était donc ce document? L'avez-vous présentement? »

M. Langlais déplia une lettre jaunie par le temps. Elle gisait sur la table de son bureau.

« En fouillant dans un tiroir, la nuit dernière, dit-il, cette vieille pièce m'a tombé sous la main... par hasard ou par punition peut-être.

— Lisez donc ces feuilles, pria M. Madore. Elles me suggéreront peut-être quelques réflexions qui pourraient vous être utiles. »

Et comme s'il eût cru que cette lecture contribuerait à réparer un peu le crime qu'il avait commis en calomniant la doctrine et les intentions de l'auteur, le rédacteur lut :

« Montréal, le 6 février 1904.

« Monsieur le Directeur,

« Depuis quelques semaines, nous avons eu à déplorer plusieurs assassinats. Les grands journaux catholiques de Montréal, fidèles dans une certaine mesure aux engagements qu'ils avaient pris, se sont abstenus de représenter par l'image ces drames sanglants et démoralisateurs. Il n'y a pas longtemps encore, vous le savez, on n'aurait pas hésité à employer ce moyen d'allécher la curiosité malsaine des lecteurs. Il y a donc un amendement, et je suis heureux de le constater en vous écrivant.

« Mais l'amendement n'est que partiel, et, je vous le demande, mérite-t-il des félicitations sans réserve? Si les crimes ne sont plus, comme autrefois, montrés aux yeux avides de la foule par des illustrations grossières, ils n'en sont pas moins décrits avec une complaisance de mauvais goût et un luxe de détails qui décèlent, de la part de certains de vos reporters et de vos correspondants, un manque presque absolu de dignité professionnelle et de charité chrétienne. »

« Cet avertissement, glissa le juge Madore, est rédigé de main de maître. L'expérience de chaque jour

en démontre l'opportunité et la sagesse. Rappelez-vous ce que je vous signalais moi-même sur ce sujet, il y a quelques jours.

— Vous indiquiez que ce genre de jaunisme ne pouvait faire du bien et exposait à beaucoup de mal. Je me souviens. Mais je continue :

« Je vous ai déjà dit que ces sortes de récits constituent un véritable danger social. Ils déposent ou réveillent dans les cœurs et les imaginations des germes de perversion et de contagion. Ce sont des leçons de choses funestes et terribles dans leurs conséquences. Combien de lecteurs y font l'apprentissage du vice et de la débauche ! Les annales judiciaires, les moralistes et les médecins, je vous le rappelais aussi, sont unanimes à reconnaître qu'il se dégage de ces descriptions circonstanciées des meurtres les plus horribles comme un entraînement irrésistible au crime. Le journal qui revient tous les soirs ou tous les matins, avec ses colonnes, pour ainsi dire, pleines de sang, de haine farouche et d'instincts pervers, forme peu à peu, mais fatalement, autour de ses lecteurs, une atmosphère pernicieuse, capable de corrompre à la longue les âmes les mieux trempées. Comment les faibles, et ils sont le grand nombre, pourraient-ils résister à cette influence délétère ?

« Vous avez admis vous-même, dans votre journal, au lendemain des lettres que la sollicitude pastorale m'a fait un devoir de vous adresser, la parfaite exactitude de ces constatations.

« Mais j'espère, avec toute la population honnête de notre population, que vous exercerez à l'avenir un contrôle plus vigilant sur vos collaborateurs, et que

vous mettrez plus de conformité entre vos actes extérieurs comme journalistes et vos convictions publiquement avouées à plusieurs reprises. Autrement vous donneriez à tout le monde le droit de penser que vos déclarations ne sont rien autre chose que de trompeuses apparences. Et de là à vous retirer la confiance qu'on désirerait avoir en la sincérité de vos promesses, il n'y aurait qu'un pas à faire. Soyez persuadé que les pasteurs des âmes, les pères et les mères de famille, gardiens de l'innocence de leurs enfants, n'hésiteront pas indéfiniment, pour franchir ce pas, à déployer le léger effort que leur conscience et le sentiment du devoir leur demanderont. »

« Ma tactique était à bon droit stigmatisée par ces lignes, confessa le rédacteur Langlais. Comme les auteurs de pièces de théâtre et les romanciers, qui escomptent la vogue et le succès grâce aux bas instincts qu'ils flatteront, ainsi j'augmentais la circulation et les dividendes de *la Sensation* en jetant en pâture à la foule toutes les immondices de la ruelle. J'ai joué un rôle de misérable, et la Providence me châtie dans ma propre maison.

— Assurément, il faudra élaguer ces moyens de mauvais aloi. Mais poursuivez donc votre lecture.

« Après tout, en prenant cette détermination de fermer l'entrée des foyers honnêtes aux publications dangereuses, les parents chrétiens ne feraient qu'imiter ce journaliste de notre ville, qui m'avouait, il n'y a pas longtemps, s'être vu souvent lui-même dans l'obligation pénible et humiliante de soustraire à la vue de ses enfants le journal auquel il collabore chaque jour.

« Ce n'est pas que les lois de la prudence et de la morale défendent absolument de donner toute publicité aux crimes qui se commettent. Mais le mal, le danger, l'excès blâmable consistent à leur accorder une importance exagérée, un espace démesuré, une place de faveur, une attention de complaisance, soulignée par des titres et des sous-titres tellement voyants et multipliés, qu'ils sont presque une espèce d'appât aux appétits grossiers et de défi à la décence publique.

« Et parfois, l'oubli des règles les plus élémentaires de la discrétion et de la charité est poussé plus loin encore. Non seulement on se jette sur le drame sanglant ou sur le scandale passionnel, comme sur une pâture enviée, mais on en recherche fiévreusement toutes les circonstances et tous les antécédents, pour les étaler au grand jour par le menu ; on soulève tous les voiles, on fouille jusque dans les recoins les plus secrets du sanctuaire de la famille, prenant en quelque sorte un plaisir sauvage à retourner le fer d'une torture imméritée dans l'âme de la mère, de l'épouse et des enfants du criminel. Et cela comme s'il n'y avait pas injustice grave à ternir publiquement la réputation de pauvres créatures pourtant assez cruellement éprouvées déjà par le malheur qui les atteint. »

« Il a parfaitement raison, cet éminent gardien de la morale, remarqua le rédacteur en ouvrant une parenthèse. Voyez le journal d'hier : l'histoire de Kenneth a été l'occasion de gloser à pleines colonnes sur ma famille. Tout le Canada sait que je suis son père, que je demeure sur telle rue, etc., etc. Mon nom, soupira-t-il, a été attaché au pilori.

— Une loi criminelle, compléta M. Madore, devrait défendre ces débauches de détails, inutiles pour la cause et pernicieux pour la réputation. Si vous n'êtes pas lassé, veuillez donc continuer.

— Peu m'importe la fatigue. En vous lisant ce document magistral, il semble que je répare un peu mon aveuglement passé.

« Sans doute, ces sortes d'enquêtes et d'investigations peuvent être utiles quelquefois aux tribunaux. L'administration judiciaire, dans ce cas, y pourvoira sans léser les droits de personne, sans jeter dans le public des ferments de scandale et de démoralisation. Que les journalistes lui abandonnent ce soin, qui est de son ressort exclusif. Et qu'on ne les entende plus déclarer d'une façon cynique, — le fait s'est déjà malheureusement produit, — qu'ils ont surpris par des ruses inavouables la confession de l'accusé ou celle de ses enfants.

« Autrement tel journal voudra renchérir quand même sur son voisin. Tel reporter, à court de nouvelles à sensation, en inventera de toutes pièces. Ce sera une course honteuse et criminelle aux pires indiscrétions, à la médisance ou même à la calomnie.

« Ai-je besoin d'ajouter que des mœurs semblables ne doivent, pour aucune raison, être tolérées dans le journalisme catholique. L'écrivain n'a pas pour mission de flatter les passions de la foule ou de se laisser conduire par ses instincts de corruption. Il n'a pas pour ambition principale d'encaisser à tout prix de grosses recettes, ou de faire profit de tous les moyens déshonnêtes, pour augmenter le nombre

de ses lecteurs. Non! sa mission est beaucoup plus noble. Il a le devoir sacré d'exercer sur les masses un véritable apostolat. Il lui appartient, à un titre spécial, de travailler avec une énergie constante à la saine éducation morale et sociale des populations. Ses ressources précieuses et efficaces, il doit les mettre au service de la science qui cultive les esprits, des arts qui forment le goût, de la religion qui purifie et ennoblit les cœurs. »

« Voilà qui est très bien, interrompit le juge. J'opine dans le même sens que le grand archevêque qui a écrit ce petit chef-d'œuvre. User de son talent de littérateur pour farder le mal, c'est le prostituer. Seul le bien devrait accaparer les activités de tous. »

M. Langlais fixait le juge avec étonnement.

Ce dernier s'en aperçut.

« Finissez, dit-il, votre lecture. J'aurai, moi aussi, quelque chose à vous confier.

« Ce programme, je le sais bien, vous ne voulez pas le répudier. Vous l'acceptez de tout point, pour vous-même. Mais il faut que vous l'imposiez à tous vos collaborateurs, à vos reporters, à vos correspondants, à ceux qui ont la charge délicate de choisir les reproductions publiées dans votre journal, à ceux qui sont préposés au département de la réclame gratuite ou payante.

« Et puis, ce progamme imposé, veillez sans cesse à ce qu'il soit bien compris et fidèlement mis à exécution. Contrôlez personnellement, ou faites contrôler par des hommes sûrs, la copie de vos subordonnés avant de l'envoyer à la composition.

« Dans ces conditions, vous ne serez plus obligé d'avouer que la direction du journal a été surprise. Cette excuse, au reste, ne saurait être perpétuellement donnée et admise. Elle finirait par accuser un défaut de vigilance blâmable et une négligence volontaire. Ne permettez pas en particulier à vos reporters de croire un seul instant que leur rôle consiste à se tenir à l'affût des crimes, des meurtres, des scandales et des faits divers sensationnels. Au contraire, inspirez-leur un idéal plus utile et plus haut. Inculquez-leur des principes de discrétion, de réserve, de discernement. Mieux formés, ils se montreraient plus prudents et plus charitables, et votre journal y gagnerait en dignité. Tout récemment, par exemple, ils n'auraient pas traité si injustement ce religieux qui a été traîné devant les tribunaux et que les tribunaux ont exonéré de tout blâme. Un accusé n'est pas nécessairement un coupable. On manque en même temps à la justice, à la charité et à l'honneur, si on lui refuse le respect qui est dû à son caractère et à l'honorabilité de sa conduite. Nos ordres religieux ont assez mérité du pays, leurs membres ont mené une vie assez sainte et assez dévouée pour qu'on les entoure, il me semble, d'une sollicitude et d'une sympathie jalouse. Et je ne puis comprendre comment des journalistes n'ont pas vu tout ce qu'il y avait de méchanceté et d'ingratitude à se faire si volontiers l'écho d'une plainte sur laquelle la justice ne s'était pas encore prononcée, et surtout à faire du zèle pour découvrir des circonstances aggravantes plus mal fondées encore que l'acte d'accusation. Je compte sur votre bonne volonté, Monsieur le Directeur, et j'espère que ces fautes ne se commettront plus. »

« Voilà une manière qui me va, applaudit le juge. Pourquoi vouloir jeter du discrédit sur une classe de gens dont le ministère est respectable et bienfaisant? Je raisonne pour mon cas comme pour le leur : ne serait-il pas néfaste pour la société que de chercher à décrier, par exemple, les erreurs privées d'un magistrat? Quel bien pourrait découler de la diffusion au loin d'un tel manquement? Ce serait donner du cœur à la canaille pour mal faire et semer dans le peuple une défiance odieuse.

— Ah! si j'avais moins tenu compte du vil métal! » dit le rédacteur en secouant la tête en signe de regret.

Il acheva sa lecture :

« Les assises criminelles viennent de s'ouvrir dans une localité du diocèse. Il serait difficile peut-être de ne pas renseigner le public sur ce qui va se passer. Mais ce service d'information, n'y a-t-il pas moyen de le faire d'une façon qui n'offense ni la morale, ni l'honneur des familles, ni l'innocence des jeunes gens? Votre journal pénètre partout, il va dans tous les milieux, il tombe sous les regards des enfants.

« Autant de raisons pour que sa tenue soit irréprochable, que son langage soit toujours décent et respectueux.

« Ne dites que ce qui est nécessaire, glissez sur tout le reste.

« Que vos comptes rendus soient brefs et sommaires. Il n'est ni utile ni convenable qu'ils prennent la plus grande et la meilleure place. Le crime et l'homicide n'ont aucun droit à cet excès d'honneur. Pourquoi persister à leur donner le pas sur des évé-

nements d'ordre politique, social ou religieux, beaucoup plus dignes d'attention? Je vous prie donc, Monsieur le Directeur, de bien vouloir, pendant la durée entière de ces assises, exercer une vigilance quotidienne sur les rapports judiciaires que vous publierez. Et d'une manière générale, veuillez donner à tous vos collaborateurs des directions précises et des ordres formels, afin que nous n'ayons plus d'écarts pénibles à déplorer.

« C'est avec l'espoir que vous suivrez fidèlement cette direction que je vous réitère l'assurance de mes bien dévoués sentiments.

« *Signé :* Paul,
« *Archevêque de Montréal.* »

« Comme vous avez pu vous en convaincre, monsieur le juge, dit le journaliste, si je n'ai pas suivi cette direction, — qui est la bonne, — ce n'est pas parce que les avertissements ont manqué. »

Avec un geste de découragement, il jeta le document sur son bureau et regarda son visiteur.

« Il eût cent fois mieux valu tenir compte de ces avis, reprit M. Madore après un instant de silence. Vous, mon cher, vous avez manqué sur la question de journalisme; moi, je déplore aujourd'hui d'avoir hospitalisé chez moi tant de livres mauvais.

— Comme vous me le répétiez pour le jaunisme : rien de bon ne pouvait en découler, et peut-être, beaucoup de mal.

— *Ergo erravimus!* Nous nous sommes trompés! Trompés sur l'école neutre, trompés sur une éducation qui n'est pas faite pour nos enfants, trompés sur le beau littéraire et enfin, disons le mot quoi qu'il

en coûte à notre indifférence : trompés avant tout et par-dessus tout sur la question religieuse. Sans la religion, on bâtit sur le sable. Nos essais ont avorté misérablement : Kenneth est dans un cachot ; Ruth est mûre pour la Longue-Pointe. Vous êtes acculé à la banqueroute ; moi, je sens que j'ai fait une gaffe qui empoisonnera le bonheur de toute ma vie. Oui, nous nous sommes trompés, bêtement trompés. *Ergo erravimus!* »

Un nouveau silence succéda à ces aveux du magistrat. Tous deux songeaient à l'aboutissement lamentable de leurs rêves.

Les coups d'une horloge grand-père sonna 4 heures.

« Vous avez évolué, monsieur le juge, depuis notre dernier entretien. Votre mentalité, pointa le journaliste, n'est plus la même. Votre enquête n'a donc pas eu de succès? Et il me semble que les nerfs de Ruth n'étaient pas aussi affectés que vous avez l'air d'insinuer.

— Mon étude de Saint-Vincent-de-Paul a tourné à ma confusion. Les faits renversent mes utopies. Rien ne remplace l'enseignement religieux pour soutenir un jeune homme dans le droit chemin et rien n'est plus efficace pour l'y remettre, s'il a eu le malheur d'en dévier. Quant à ma fille aînée, elle a l'esprit et le cœur intoxiqués, si je puis m'exprimer ainsi, par les livres pervers de ma bibliothèque. »

Et ici M. Madore raconta en détail sa visite au pénitencier, la confidence qui l'avait mis sur la piste de l'argent disparu, puis son retour précipité dans la métropole, la déconfiture de Ruth et le singulier diagnostic du docteur Bert sur son affection nerveuse.

De son côté, le rédacteur Langlais exposa ses impressions lors de la visite à Bordeaux, les cinglants reproches de son fils pour son éducation manquée et aussi la grandeur d'âme de l'avocat Marc Fontaine, acceptant de défendre Kenneth devant les tribunaux.

Après qu'ils eurent causé assez longuement et que de nouveau M. Langlais eût assuré le juge que la dot de sa fille serait remboursée intégralement, celui-ci se retirait quand le rédacteur le pria d'attendre un instant :

« Il faut que je vous remette la réponse de M. X. Morel à nos demandes d'informations.

— Très bien, » acquiesça le juge.

Il y avait sur le pupitre une pile de lettres non décachetées.

« Cette missive doit être dans ce paquet. Depuis deux jours, je n'ai pas eu le courage de prendre connaissance de la correspondance. Vous me permettez d'ouvrir ces lettres afin de trouver celle qui vous concerne?

— Certainement, » accorda M. Madore.

Dans la première enveloppe qu'il éventra, le journaliste tira une lettre qui, dès le premier abord, lui parut excessivement importante. Il ne put s'empêcher de communiquer à M. Madore sa profonde surprise.

« Singulière coïncidence, dit-il, et que l'on croirait préparée habilement pour un épisode de roman. Imaginez-vous, cher juge, que je reçois, moi comme tous les directeurs de quotidiens français, un solennel avertissement des autorités religieuses diocésaines d'avoir à réformer le journal, toujours au sujet de cette publicité faite aux crimes et aux scandales.

— Lisez-moi cette nouvelle contribution à une sage campagne contre le jaunisme, » pria le jurisconsulte.

Interloqué, le rédacteur de *La Sensation* lut à haute voix :

« Monsieur le Directeur,

« Je pense depuis longtemps à vous écrire au sujet de la publicité malheureuse que donnent certains journaux aux crimes et aux scandales. J'ai hésité cependant. La lettre que le vénéré Monseigneur Bruchési vous a adressée sur le même sujet était si juste et si claire, qu'il me semblait superflu de la reprendre. Mais j'ai reçu dans ces derniers temps et de divers milieux des appels si pressants, que je crois le moment venu de joindre ma voix à la sienne et de vous entretenir brièvement à mon tour de ce grave sujet. Je vois se dessiner dans la meilleure partie de notre population, celle qui réfléchit, et qui voudrait avec raison pour notre peuple un aliment de meilleure qualité et une direction plus saine, un mouvement d'opinion qui me console et que je voudrais encourager.

« Je crois inutile de vous dire dans quelles dispositions je suis au moment où je vous écris. Vous ne saurez douter de ma sympathie. D'autre part, je ne veux pas mettre en doute votre loyauté. Vous avez eu la bonté de me donner, à plusieurs reprises, l'assurance que je puis compter sur votre collaboration dévouée, et je veux me tenir à cette promesse.

« Or c'est un service de premier ordre que je veux vous demander.

« Je ne crois pas qu'il soit bien difficile d'en préciser l'objet. Il ne s'agit pas de demander aux journaux un silence absolu sur les faits déshonorants qui se passent, encore que là même il y a lieu d'user de discrétion. Mais tout le monde entend ce que l'on veut dire. Quand on entoure ces faits déjà regrettables de photographies, de reconstitution de lieux, d'entrevues avec les parents, de détails ridicules ou scabreux, d'histoire de famille jetée en pâture à la malignité publique, l'on pratique un journalisme qui n'est à la hauteur ni de sa mission ni de ses responsabilités, et c'est précisément cet excès qu'il faut supprimer.

« A qui fera-t-on croire que tout ce luxe est nécessaire, qu'il n'est pas au contraire gravement nuisible? Je ne veux pas revenir sur des raisons qui vous ont été souvent exposées et qui gardent toute leur valeur. La moralité publique, la préservation de nos enfants et de nos jeunes gens, le droit sacré que possède tout citoyen d'être à l'abri d'enquêtes hâtives et indiscrètes, la manie d'imitation que déclenchent trop souvent ces étalages du vice, tout cela est digne de la plus attentive considération et de nature à éveiller dans une conscience honnête et droite l'idée du devoir et le sens de la responsabilité. En regard de ces choses sacrées, infiniment respectables et qu'il faut conserver comme la meilleure richesse, que peuvent bien compter les nécessités de la concurrence ou l'exemple du voisin? Le devoir est au-dessus de ces mauvaises raisons et il s'impose à tous, comme une loi nécessaire à laquelle il faut se soumettre.

« J'ai peur que l'on s'abuse quand on dit que le public a les journaux qu'il se fait ou qu'il mérite. N'est-il pas plus juste de dire que les journaux ont le

public qu'ils façonnent? Malgré qu'il puisse penser le contraire, le journaliste n'est pas un écho : il est un guide. Il ne peut se contenter de suivre l'opinion; il doit la diriger. Le devoir d'un chef n'a jamais été de suivre ses troupes, mais de marcher à leur tête.

« Je dois vous avouer, Monsieur le Directeur, que je suis très préoccupé d'un autre aspect de l'abus dont je me plains. Avec une presse de cette tenue et de cette intempérance, quelle figure faisons-nous à l'étranger? Alors qu'un fait divers criminel devrait être relégué dans les pages d'intérieur du journal et sommairement raconté, les titres et les sous-titres, les caractères d'imprimerie lui donnent en première page une telle importance, qu'il devient l'événement du jour. C'est *notre mauvais visage* qui seul apparaît. Et il n'est un homme, aimant sincèrement son pays, qui ne regrette vivement d'en voir ainsi exposer les tares.

« Il y a plus. Il faut craindre qu'un pareil abus ne finisse par diminuer le sens patriotique de notre population. Son attention n'est pas assez concentrée sur ses grands intérêts, elle est trop constamment tournée vers des objets insignifiants ou qui piquent une mauvaise curiosité. L'esprit d'une population se déforme. L'échelle des valeurs se déplace. Les plus graves problèmes risquent de pâlir à ses yeux, devant l'intérêt que provoquent des agissements de scélérats. N'est-il pas à craindre que, l'heure venue de se prononcer sur une question capitale, elle ait perdu la sûreté et la rectitude de jugement?

« Vous ne m'en voudrez pas, Monsieur le Directeur, de vous avoir ouvert mon cœur. Je sens le besoin de sauvegarder, dans la mesure de mes moyens, les droits de la morale. Vos propres convictions vous feront un

agréable devoir de vous associer à cette œuvre essentielle. Nous aurons ainsi travaillé efficacement au bonheur de notre peuple.

« Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« †Georges,
« *Archevêque de Tarona,*
« *Administrateur apostolique.* »

Cet éloquent appel avait remué M. Langlais. A moins d'avoir l'âme noire comme un diable, pouvait-on rester insensible devant cette exhortation, mettant en relief les motifs les plus puissants qui peuvent être invoqués?

« Que comptez-vous faire? s'enquit M. Madore, qui n'avait pas perdu un mot de tout ce que le journaliste avait lu.

— Que feriez-vous vous-même si vous étiez à ma place, monsieur le juge? Si votre fils, perdu par cette publicité scandaleuse, était comme le mien, hélas! au fond d'un cachot?

— Monsieur le rédacteur, je n'hésiterais pas une seconde et je ne marchanderais plus la faveur populaire par des moyens immoraux. Je ferais pour *La Sensation* ce que j'ai l'intention d'exécuter pour les mécréants de ma bibliothèque; les déporter à l'égout et les remplacer par des auteurs respectables.

— C'est précisément ma détermination. Un prêtre vénérable, vieil ami de mon père, est venu hier pour me consoler au sujet de Kenneth.

« — Avec la grâce de Dieu, m'a-t-il répété, on se corrige à n'importe quel âge et de n'importe quel défaut. »

« Eh! bien, monsieur le juge, j'ai manqué dans mon journalisme et dans ma vie privée. Mon fils aurait dû avoir devant les yeux de meilleurs exemples. Je vais réparer. Oh! s'il pouvait être sauvé du pénitencier! Quelle que soit l'issue du procès, je suis déterminé à réparer. Vous, monsieur le juge, je vois que vous avez appris à l'école du catéchisme et de Monsabré. Moi, j'essaierai d'imiter de loin un homme qui, d'incroyant, devint... Louis Veuillot. »

M. Madore allait demander des explications sur ce changement de dispositions, quand la servante annonça la voiture du magistrat.

Après avoir encouragé le journaliste à surmonter l'épreuve, le juge se dirigea vers l'automobile qui devait le ramener à la villa Mécènes.

Durant le parcours, il lut un numéro du *Devoir* dont un article, entre autres, parut fort l'intéresser.

Il était intitulé : *La presse jaune, école de crimes.*

C'était le résumé d'une conférence du juge Monet.

« Voilà encore une pièce à verser au réquisitoire contre le jaunisme, murmura M. Madore tout en lisant :

La presse, a affirmé le conférencier, n'a aucune raison à invoquer pour publier les procédures criminelles. Elles n'ont aucun intérêt public, du moins dans la manière dont elles sont reproduites...

« Le grand devoir de la presse est d'informer, d'instruire, d'éclairer et de convaincre. La publicité, donnée aux cours criminelles, n'a aucun des avantages précités. Êtes-vous plus intelligents et plus éclairés et meilleurs pour avoir lu la liste des prévenus qui comparaissent en cour de police?

D'ailleurs la presse donne souvent des rapports incomplets, trop souvent injustes. En publiant certains jugements élaborés sur des points de justice, elle renseigne ses lec-

teurs et accomplit un bien, mais dans la majorité des cas, on n'utilise ces nouvelles que dans le but de faire de la sensation, on les rapporte mal, et elles ne sont d'aucun profit pour le lecteur. Vous lisez dans une colonne qu'un juge a condamné un prévenu à deux ans de prison pour vol de 5 dollars. Dans une colonne voisine, vous apprenez que le même juge a condamné un homme coupable d'avoir volé 25000 sterling à six mois de prison.

Vous avez le droit de dire : ce juge est un imbécile. Mais le journal ne vous dit pas que le vol de 5 dollars était la dixième offense du prévenu, qui est un bandit et une menace pour la société, et que l'homme qui a volé 25000 sterling est un père de famille, qu'il a restitué tout ce qu'il a pu, que c'est sa première offense.

La conclusion que le lecteur tire de ces comptes rendus aussi écourtés, c'est qu'il y a une justice pour le pauvre et une justice pour le riche. Alors qu'en réalité l'exposition des faits lui démontrerait qu'il en est tout autrement.

Le juge Monet déclare que les journaux ne devraient pas publier les rapports des cours criminelles.

La presse jaune ensuite remplit ses colonnes de faits répugnants et salissants. Durant l'enquête sur la police, une fille en apprenait plus à lire le journal qu'un apache ne pouvait lui en montrer en un an. Mais le pire mal qui retombe sur la gazette sensationelle est la publicité donnée au crime. « Que la presse publie les rapports des tribunaux si elle en a besoin pour vivre, mais qu'elle cesse, pour l'amour de la décence et de l'honneur, la publicité qu'elle donne au crime. »

Je le dis sans hésiter, la presse, relativement aux affaires criminelles, ne joue pas le rôle qu'elle doit jouer. Bien plus, dans nombre de cas, elle est une véritable école pour le crime, et elle commet le crime elle-même.

La presse joue ce rôle ignoble surtout quand il se commet un meurtre. Les journaux s'y plongent de tout cœur et à pleines pages. On dépêche des nouvellistes spéciaux, on demande des entrevues. Les photographies surgissent. Quel bien peut retirer le lecteur à voir la photo de la maison où a eu lieu le meurtre avec une croix sur la porte, ou la photo de la victime, de sa famille et de ses

aïeux, ou les dimensions de la hache qui a servi au crime? Si un reporter oublie de mentionner que le chien de la victime n'a pas aboyé, il est « scoopé » et perdra probablement son emploi.

En plus, la publication des allées et venues de la police entrave les fins de la justice. Si les journaux faisaient la conspiration du silence, les criminels seraient pris plus rapidement et en plus grand nombre.

Récemment eut lieu un vol de sacoche dans une église. Un journal a publié un titre en lettres de deux pouces : *Ingénieuse méthode de voler dans une église.* Quelques jours après, cinq voleurs étaient arrêtés pour attentats semblables. La seule chose que le journal avait oublié, c'était d'ajouter : *Avis aux intéressés.*

Le juge Monet conclut que la presse qui remplit ses colonnes de nouvelles à sensation porte ses lecteurs au mal plutôt qu'elle les renseigne. Elle devient un appât aux appétits morbides, développe et nourrit les goûts dépravés et, la plupart du temps, est injuste et inexacte.

« Le conférencier termine par une citation d'auteur et conclut avec lui : « Avec de telles méthodes, on gâte un siècle. »

« Il faudra que je découpe cet article pour le passer à mon ami Langlais, » se dit M. Madore en débarquant devant sa demeure, où rien d'étrange ne s'était produit.

L'état de Ruth s'améliorait sensiblement et l'espérance commençait à luire au ciel de la villa Mécènes, quand un tout petit détail négligé vint de nouveau en bouleverser la sérénité.

CHAPITRE VII

LA NATURE OUTRAGÉE SE VENGE

Quinze jours durant, la famille Madore avait réussi à céler la tragique aventure de Kenneth. On avait expliqué à Ruth l'absence de son fiancé par suite d'un voyage qu'il avait dû entreprendre pour affaires pressantes. Afin de mieux colorer le mensonge officieux, le docteur Bert avait même adressé à la malade une carte-postale, reproduisant la cathédrale de Bordeaux, France, avec timbres oblitérés de la République et signature forgée du notaire.

Le rusé praticien n'avait eu qu'à déposer l'apocryphe message dans la boîte aux lettres de la villa Mécènes. Les parents avaient consenti à l'innocent stratagème dans l'espoir de gagner du temps en vue de mieux préparer la malade au choc de l'horrible nouvelle.

A la fin, la jeune fille conçut des doutes sur le prétendu voyage outre-mer. Plusieurs fois, elle avait demandé des journaux, surtout celui qui s'était tristement spécialisé dans la chronique criminelle.

Invariablement, on lui avait répondu :

« Le médecin a strictement défendu toute lecture. »

Cette sempiternelle contradiction agaçait la convalescente.

Dans son imagination, elle soupçonnait son père d'avoir opéré une pression sur son fiancé pour la remise immédiate et du millier de piastres et des bons de la Victoire. Une altercation avait dû s'en suivre et une mise à la porte.

On essayait de la berner avec cette excursion transatlantique.

A son insu, le journaliste Langlais était venu apporter au juge un chèque de vingt-six mille piastres, sur lequel M. Madore avait tout de suite remis un millier de piastres.

« Je sacrifierai, avait dit le père de Kenneth, jusqu'à ma montre pour sauvegarder l'honneur de ma famille.

— Versez-moi la valeur des coupons, avait généreusement accordé le magistrat, et je vous tiens quitte de la balance. Vous avez tant à payer que je me reprocherais d'avoir été trop exigeant à votre égard. »

Ce règlement avait été accepté.

« Maintenant, avait imploré le journaliste, je vous prie d'user de clémence dans le futur procès.

— Si la cause vient devant moi, objecta celui-ci, j'ai l'intention de me récuser.

— De grâce, implora de nouveau le malheureux père, ne le faites pas ! »

Il s'était jeté aux genoux de son ami et conseiller.

Imperturbable, le juge avait répondu :

« Malgré ma répulsion, j'accepterais de présider à ce procès; mais, en conscience, je vous le déclare : n'attendez ni partialité ni protection. Ce ne serait pas Edwin Madore, votre intime, qui monterait sur le banc, ce serait le représentant de la justice. Si votre fils était coupable, la loi suivrait son cours.

— Même s'il en était ainsi, je vous prierais d'entendre la cause.

— Attendons les événements. »

Cette scène n'avait pas échappé à la servante de la maison, qui, bavarde, en avait soufflé un mot à la malade.

« Mais comment expliquez-vous que M. Langlais entre ici et ne monte pas me saluer? se plaignit celle-ci à sa mère.

— Il s'est informé de ton état et a causé de Kenneth.

— Mais pourquoi ne m'a-t-il pas parlé lui-même?

— Il a craint de te fatiguer. Il connaît ça les malades.

— Toujours la même excuse, » dit la jeune fille en pleurant.

A la vue de ses larmes, M^me^ Madore résolut d'en finir avec les cachotteries.

« Je téléphone à l'abbé, dit-elle à son mari. Il est temps que Ruth soit mise au courant de la situation. Mon frère saura adoucir le calice d'amertume.

— Je suis de ton avis, corrobora le juge. Mieux qu'un chancelier d'université neutre, mieux encore qu'un principal de *high-school* protestant, le prêtre est l'homme de la circonstance. »

Aussitôt M^me^ Madore se mit en communication avec Sherbrooke.

L'abbé Joseph Desportes promit d'être à Montréal le lendemain.

« Votre oncle, le curé, nous prévient qu'il dînera demain avec nous, annonça la maman à ses filles. Est-ce de votre goût?

— Quel plaisir! s'exclama Gratia.

— Quelle joie! renchérit Ruth.

— Il vous causera sans doute de littérature, dit la mère qui s'efforçait d'être gaie.

— Il ne manquera point de conseiller encore à papa de jeter au feu les trois-quarts de sa bibliothèque et ses collections de journaux sensationnels, fit l'aînée en badinant.

— Il est si délicat, dit la cadette, que si papa n'y fait pas allusion, il taira ce sujet.

— Il en a une fameuse bibliothèque, remarqua madame.

— La fleur des meilleurs écrivains français, affirma Gratia, avec la crème des auteurs canadiens.

— De quoi banqueter un siècle, s'extasia Ruth.

— Sans craindre ni le dégoût ni le poison des mécréants de la plume, souligna Mme Madore, dont l'instruction était très soignée (c'était une ancienne élève du Mont-Notre-Dame de Sherbrooke).

— Je vais préparer la chambre de votre oncle pendant que Gratia lui apprêtera quelques-uns des petits plats dont il est friand. Quant à toi, Ruth, dors un bon somme afin d'être forte demain. »

Pendant que la maman, le cœur gros, vaquait aux préparatifs, la malade avait mangé un repas substantiel, suivi d'une sieste dont elle ne s'était éveillée qu'à 10 heures du soir.

En ce moment, elle se sentait reposée et gaillarde. Sûrement son oncle de Sherbrooke la trouverait rétablie.

Assise dans son lit, Ruth songeait au passé. Bien des fois, à cette heure-ci, elle s'était levée pour emprunter d'une manière clandestine à la bibliothèque des ouvrages qui se classifiaient dans ces *trois-quarts dignes des flammes du foyer.*

A ce commerce, qu'avait-elle gagné en réalité? Rien. Plutôt elle avait perdu.

Ces reptiles d'écrivains lui avaient volé ses plus chères illusions de jeunesse en profanant la pureté de son cœur; même, ils achevaient de ruiner sa foi de chrétienne. Sa force morale avait été éclopée par leurs sophismes fleuris; sa santé physique périclitait sous l'énervement provoqué par le sensualisme distillé à chaque page.

Oui, de cet acoquinement, la pauvrette était sortie amoindrie. Son avenir était peut-être brisé.

Hélas! pourquoi avait-elle fréquenté ce repaire de libertins lettrés dont la bave souillait la fleur de sa jeunesse?

Déjà une heure s'était écoulée dans ce mélancolique examen de conscience, quand les yeux de Ruth aperçurent dans un coin du chiffonnier entr'ouvert les derniers livres qu'elle avait soutirés de la bibliothèque paternelle.

« Il ne faut pas que mon oncle voie ces volumes, sinon gare à la douche de lecture spirituelle qui m'attend! murmura-t-elle en se levant sur la pointe du pied. Entrons encore une fois dans l'antre, ce sera la dernière. »

Elle prit les livres et, marchant avec précaution, elle se dirigea vers l'appartement à *l'index* et y pénétra. Rien n'était changé à l'aspect de la pièce.

L'intérieur gardait toujours ses mêmes bustes de plâtre, sa galerie de portraits et ses rayons de bouquins.

Seulement, sur la table du centre, un colis, portant la marque du libraire Noctifer d'Outremont, manifestait que de nouveaux livres avaient été achetés par M. Madore.

Chiche détail, l'emballage avait été fait avec les feuilles d'un journal.

Obéissant à une curiosité fort naturelle, Ruth défit le paquet et, avant d'en examiner le contenu, elle promena un regard distrait sur la gazette, dont la date remontait à trois semaines.

« Qu'y a-t-il en première page? » balbutia-t-elle en dépliant la feuille.

Elle n'avait pas achevé la lecture des titres et des sous-titres, qu'elle s'affaissa dans un fauteuil. Les sanglots la suffoquaient pendant qu'une sueur froide lui baignait le front.

Elle pensa avoir mal lu et elle recommença.

Non, elle ne s'était pas trompée. Ce n'était pas à Bordeaux de France que son fiancé séjournait, mais à la prison de la métropole canadienne!

Ce journal narrait l'attentat de la rue Carnaval, l'arrestation de Kenneth, son emprisonnement à Bordeaux, la rumeur d'une banqueroute frauduleuse, l'émoi dans les cercles aristocratiques, etc., etc.

Phénomène étrange, mais bien explicable, l'impression fut si terrible chez cette déprimée, réalisant tout à coup l'horreur de sa situation, qu'elle se leva pour gagner la porte, mais trébucha.

Tout tournait autour d'elle. Elle se redressa pour retomber. Après de multiples efforts, elle réussit à se traîner près d'un banc où elle se laissa choir.

La tête lui faisait mal à éclater. De ses mains, elle l'étreignait avec désespoir pendant que le frisson secouait tous ses membres.

Ses yeux étaient hagards comme ceux d'une folle et, de sa bouche écumante, sortait encore la triste complainte : « Ils m'ont volée et assassinée! »

Furieuse à la pensée que tant de malheurs dérivaient et de la fausse éducation et des mauvaises lectures de Kenneth, la jeune fille, en ébullition, promenait sa rage insensée sur tous les objets de la bibliothèque maudite.

Une idée de vengeance féroce obsédait son cerveau : celle d'anéantir toutes ces représentations d'écrivains immoraux, représentations que, dans son délire, elle imaginait être des personnages vivants.

Electrisée par une frénésie qui décuplait ses forces, Ruth avait saisi un vieux sabre de 37, trophée de la famille. Semblable à une amazone en furie, elle frappait à droite et à gauche.

Le buste de Voltaire, généralissime des cyniques adultères de la plume, culbutait sur le parquet, la bouche difforme comme celle d'un blasphémateur. Celui de Renan, l'un de ses héritiers, recevait une profonde balafre qui marquait ce front d'apostat du stigmate du mépris. Celui de Proudhon, le révolutionnaire, gisait la tête défoncée comme si le bourreau d'occasion eût anéanti ce cerveau d'où étaient sorties tant d'insanités. L'hystérique Jean-Jacques Rousseau perdait un œil, de telle sorte qu'il eût pu rejoindre à l'hospice les enfants illégitimes qu'il y avait abandonnés. Le puant Zola attrapait une blessure sur la poitrine, comme si l'agresseur avait tenté de lui arracher son cœur de pornographe. L'académique Anatole France encaissait une bordée sur le nez et, mutilé de la sorte, grimaçait un sourire de misérable.

Après l'assaut des plâtres, ce fut l'attaque des peintures, une charge à la baïonnette.

Des toiles splendides où l'artiste avait groupé les encyclopédistes libertins du XVIII^e^ siècle : d'Alembert, Diderot et consors, étaient lacérées par le glaive

et tombaient en lambeaux. Puis les portraits de romanciers qui avaient fait fi de la morale et qui, écrivant, n'avaient visé qu'à la célébrité, chutaient dans un désordre tel qu'ils semblaient rejoindre dans l'abjection les victimes de leur prose dégradante ; puis les binettes des profanateurs du théâtre, guillotinés par l'arme vengeresse de Ruth, achevaient ce massacre des prostitués du génie français.

Épuisée par cette exécution générale, la pauvre fille s'était affaissée dans un fauteuil et, de nouveau, portait la main à sa tête avec une expression d'indicible souffrance. Et comme pour se soulager elle promenait sur la scène du carnage un regard satisfait.

« Ils m'ont volée et ils m'ont assassinée, délirait-elle ; mais je me suis vengée ! »

Après avoir repris haleine, elle se leva.

Un nouvel accès de haine la soulevait contre cette académie d'enfer. Cette fois-ci, c'était contre la bibliothèque elle-même qu'elle en avait.

Elle s'empara des œuvres de ceux dont elle avait mutilé les plâtres ; elle en arrachait les pages pour les répandre pêle-mêle sur les débris de ses premiers exploits, ou encore elle en accumulait un monceau dans la cheminée et y mettait le feu. Et tandis que la flamme consumait les diaboliques productions, elle maculait d'encre les gros volumes qu'elle était impuissante à lancer dans le brasier.

Cette manœuvre dura aussi longtemps que durèrent les forces de l'hallucinée. Quand elle succomba à l'épuisement, elle avait saccagé la majeure partie de la bibliothèque paternelle.

En proie à un sommeil de plomb, elle finit par joncher le champ de bataille jusqu'au matin.

Quand, à 9 heures de l'avant-midi, Gratia, selon son habitude, frappa à la porte de sa sœur, aucune voix ne lui rendit son bonjour. Inquiète et pressentant quelque malheur, elle fut avertir ses parents.

« C'est inexplicable, dit-elle, l'électrolier de sa chambre n'est pas éteint. J'ai eu beau appeler dans le corridor, pas de réponse. »

On chercha la disparue dans tous les appartements. Vainement.

Était-elle sortie de la maison pour courir en ville? Mystère.

On ne savait que penser, quand Gratia nota une clef à la serrure de la bibliothèque.

« Papa, s'enquit-elle, avez-vous oublié de fermer?

— Mais non. Qu'est-ce que cela signifie? Il y a cinq jours que je ne suis pas entré dans la bibliothèque et la clef est dans mon gilet. »

En prononçant ces mots, M. Madore ouvrait la porte.

Une exclamation de surprise et de colère s'échappa de sa bouche devant le spectacle offert par la bibliothèque. Au milieu de bustes renversés et avariés, sur des chiffons de toiles méconnaissables, parmi des monceaux de pages maculées et de reliures défaites, gisait Ruth.

Dominant son irritation, le juge enjamba par-dessus les décombres. Suivi de sa femme et de Gratia, il s'approcha de la malade.

Le cri de son père avait éveillé l'hystérique qui, les yeux dans le vide et la chevelure en désordre, regardait follement autour d'elle.

« Que signifient pareilles excentricités, malheureuse? » demanda son père en la relevant.

Elle marmota quelques phrases inintelligibles comme une personne qui rêve.

« Voici l'explication de la catastrophe, indiqua Gratia en ramassant la gazette fatale.

— Un oubli impardonnable de ma part, gémit M. Madore. Le médecin m'avait pourtant prévenu.

— Pourquoi donc, mon enfant, as-tu causé ces dégâts? interrogea avec larmes M^me^ Madore.

— Ils m'ont volée et ils m'ont assassinée, gémit l'infortunée; mais je me suis vengée!

— Qui?... Qui donc?... répéta le juge.

— Vos livres maudits et vos quotidiens infâmes ont consommé ma perte et celle de Kenneth; mais je me suis vengée sur leurs cadavres et sur leurs blasphèmes.

— Tu es folle! échappa le père dont l'indignation débordait.

— Vous seul en êtes responsable, vous!... vous!... vociférait la pauvrette.

— Tu aimais un fourbe et un gibier de potence!

— Une victime, comme moi, de votre chère éducation neutre et anglo-saxonne! »

M. Madore levait la main pour souffleter sa fille, quand la mère s'interposa.

« Je vous en prie, Edwin, supplia-t-elle, allez-vous aggraver ce scandale? Vous me faites mourir!

— Papa! papa! sanglotait Gratia, le docteur Bert nous a dit qu'une nouvelle crise serait mortelle. »

Sous l'effet de cette double intercession, la colère du père fléchit.

« Téléphone au médecin de venir immédiatement, commanda-t-il à sa jeune fille. Nous reconduirons Ruth à sa chambre. »

Appuyée au bras de son père et enlacée au cou de sa mère, la malade regagna ses appartements avec son refrain à la bouche : « Ils m'ont volée et assassinée, je me suis vengée ! »

Elle prit le lit.

Comme toute sa personne était changée, l'infortunée ! Déjà, son visage oval portait des marques de déchéance. Ses yeux bleus, qu'animait un esprit primesautier, paraissaient ternes ; ses joues d'un rose tendre et ses lèvres minces et fines s'étaient fanées, tandis que son opulente chevelure retombait en désordre de sa tête, inclinée par la souffrance.

Non, ce n'était plus Ruth Madore, l'élégante et la favorite des grands salons. Si le prisonnier de Bordeaux avait pu l'apercevoir à travers les barreaux de sa geôle, il ne l'eût pas reconnue.

« Elle est rechutée ? dit le docteur en entrant dans la chambre.

— Encore une alerte épouvantable, soupira le juge.

— Ils m'ont volée et assassinée, gémit la patiente ; mais je me suis vengée ! »

Sur un signe de M. Madore, le médecin le suivit au boudoir. Toute l'aventure nocturne fut racontée.

« Elle est finie, votre fille, et à moins d'un miracle, elle n'en reviendra pas, déclara le praticien.

— Voulez-vous dire qu'elle va mourir sous peu ?

— Je veux dire qu'elle est atteinte d'une incurable manie. Craignez dorénavant qu'elle n'attente à ses jours. »

Le père avait entendu cette sentence d'un air profondément découragé.

« N'y aurait-il pas possibilité, dit-il, de la ramener à son état normal par les bons soins et la distraction ?

— Je voudrais l'espérer ; mais, hélas ! je ne le crois pas. Je vous conseille de l'envoyer dans un sanatorium. Là, elle sera soignée scientifiquement et peut-être qu'à la longue...

— Il y a donc encore une lueur d'espoir ?

— Non pas de la guérir radicalement, mais d'améliorer son état morbide.

— Je n'épargnerai ni argent ni sacrifices pour rétablir ma fille. »

Le médecin eût pu ajouter :

« Vous y êtes obligé, car c'est vous-même qui avez été la cause de son éducation tronquée et l'occasion de ses lectures déprimantes. »

Sans dire quoi que ce soit qui fût de nature à aggraver le chagrin du juge, le docteur Bert était retourné voir la patiente.

Ruth avait tellement dépensé de force dans son équipée, qu'elle bougeait à peine dans son lit.

« Je vous laisse quelques pastilles pour le cœur, dit le médecin à M^me^ Madore. Ne la contredisez que le moins possible et tâchez d'éviter le bruit près de sa chambre. Je reviendrai dans la soirée. »

Quelques instants après son départ, un coupé Ford stoppait devant la villa Mécènes et deux personnes débarquaient de l'auto : l'abbé Joseph Desportes et Marc Fontaine.

Ils sonnèrent au timbre du portail. M^lle^ Gratia ouvrit.

« Mon oncle de Sherbrooke et M. Marc ! s'exclama la nièce joyeuse.

— Le fils d'un ami des cantons de l'Est que, par une chance providentielle, j'ai rencontré à la gare Windsor. »

La jeune fille, légèrement intimidée, s'inclina avec grâce devant celui qui déjà avait essayé de la courtiser.

« Votre distingué compagnon n'est pas un inconnu, mon oncle. Plusieurs fois il nous a honorés de ses visites.

— C'est avec beaucoup de plaisir que je reviens aujourd'hui, dit modestement le jeune homme.

— Entrez donc, invita Gratia. Papa aime à redire que les amis de mon oncle sont nos amis. »

Ils franchirent le seuil.

« Attendez un instant ici, monsieur Marc, dit le prêtre. Je sais que Ruth a hâte de me parler. Je monte tout de suite la saluer ainsi que sa maman.

— Prenez un siège, monsieur Fontaine, dit la jeune fille. Je regrette que papa soit sorti. Il eût été enchanté de vous recevoir.

— L'enchantement eût été réciproque, compléta le jeune professionnel, ravi de ce délicieux tête-à-tête.

— Mon oncle va trouver ma sœur bien changée. Elle est très malade.

— C'est dommage. Je vous assure que vous aurez les sympathies de tous ceux qui connaissent votre excellente famille. »

Ces doléances, formulées d'une voix chaude, remuèrent jusqu'aux dernières fibres du cœur de Gratia.

Elle sentit que ce gentilhomme était bon et elle posa sur lui un regard qui disait sa gratitude.

De son côté, il vit que, dans sa livrée de garde-malade, elle était belle à ravir et il ouvrit, toute grande, son âme à la caressante image.

Sans proférer d'autres paroles, tous deux avaient compris le mystérieux langage de l'amour.

L'extase ne dura qu'une minute, mais elle avait suffi à nouer deux cœurs pour l'avenir.

L'abbé Desportes revenait dans le corridor avec madame.

« Elle est souffrante, la chère nièce, dit le prêtre en précédant l'hôtesse dans le salon où l'avocat Fontaine attendait.

— C'est dommage, plaignit le professionnel en se levant. Madame, je vous prie d'agréer mes sympathies. J'espère que la Providence la remettra sur pied en quelques jours.

— Le médecin ne s'est pas prononcé sur son cas. Il doit revenir ce soir même.

— L'affaire Langlais a troublé la pauvre enfant, déplora le prêtre. En apprenant le drame par les journaux, je me suis sur-le-champ demandé si cette épreuve n'affecterait pas Ruth au point de la déprimer.

— Le pire n'est peut-être pas encore arrivé, remarqua Gratia. Quel coup si Kenneth était condamné au pénitencier!

— Il a une cause excessivement difficile à défendre, confia Marc.

— Toute la population de Montréal semble se passionner pour ce procès, remarqua l'abbé.

— C'est l'effet de cette campagne idiote, menée par les journaux à sensation, dit l'avocat. Le jaunisme étale les crudités les plus repoussantes : c'est l'orgie néronienne pour abrutir le peuple. Avec de tels procédés, que sera la génération de demain? Nous dégénérons.

— Il faudrait énergiquement réagir contre la mauvaise presse, dit l'abbé, n'encourager que les journaux qui poussent de l'avant l'action catholique, le droit de Dieu et le devoir du chrétien. »

Après quelques instants de conversation, maître Fontaine se leva de nouveau et, après avoir renouvelé ses doléances à Mme Madore, il se prépara à retraiter.

« Il faudra revenir quand M. Madore sera à la maison, dit la mère de Gratia. Le juge désire vous rencontrer.

— Vos sympathies nous réconfortent dans l'épreuve, ajouta Gratia en souriant. En dépit de vos occupations, tâchez de ne pas mettre en oubli l'invitation de papa et de maman. »

Le jeune homme s'inclina avec reconnaissance.

« Ce sera, dit-il, un plaisir et un honneur de revenir. »

Il pressa la main de l'abbé, salua les dames et sortit.

Pendant que l'oncle et la maman remontaient l'escalier du premier, Gratia avait discrètement écarté les rideaux de la fenêtre et, blottie dans l'ombre, elle observait quelqu'un qui partait.

Qui épiait-elle ainsi?

Encore sous le charme de l'ivresse qu'elle avait goûtée en présence de celui qu'elle entrevoyait dans ses rêves d'adolescente, la chère enfant le contemplait à la dérobée. Elle souffrait de le voir s'éloigner et elle cherchait à retenir son image aimée.

Oh! qu'il paraissait noble et beau le jeune homme que la Providence avait guidé sur son chemin, à l'heure de la souffrance?

Toute sa personne manifestait le professionnel distingué. Un corps aux larges épaules, couronné d'une tête superbe, attestait chez Marc la force physique et la santé. Sa chevelure était blonde; ses yeux, encadrés de cils dorés, paraissaient d'un bleu tendre et confé-

raient à sa physionomie l'expression d'une très grande douceur. Son teint frais, d'un rose accentué, s'alliait avec l'incarnat de lèvres ombragées par un soupçon de moustache.

Tout son visage s'éclairait d'un large sourire, indice de l'homme bon enfant.

Au moral, avait-on affirmé à Gratia, ce prince charmant n'était déparé par aucune tare. Jeune, il avait été élève modèle; étudiant, il n'avait connu que le chemin de l'université et celui de l'église; avocat, il justifiait par sa probité et son travail une réputation grandissante.

Mlle Madore savourait le bonheur de le contempler à son insu. Elle n'ignorait pas qu'en cela elle commettait un péché mignon de curiosité; mais quand on a vingt ans, qu'on est belle, on succombe parfois à pareille tentation.

Elle observait toujours.

Impression mystérieuse, à mesure que, dans son esprit, se précisaient les traits de l'apparition sur le point de s'évanouir, la jeune fille sentait le sang lui affluer à la figure et son cœur battre à éclater. En même temps, une voix intérieure, tel un écho du Paradis, résonnait comme une harmonie divine :

« Oui, chantait-elle, c'est lui ton époux prédestiné. Celui-là qui te rendra heureuse. »

Bercée par cette musique, Gratia s'abandonnait au ravissement de la vision.

Lui, le prince conquérant, regagnait à regret sa voiture.

Que n'eût-il donné pour prolonger ce colloque intime où les heures semblaient des secondes? Peut-être que, fasciné par ce regard d'ange et enhardi par

GRATIA

11 — L'Ineffaçable Souillure.

de douces paroles, il eût laissé s'envoler l'aveu, déjà rendu à ses lèvres brûlantes :

« Chérie, je vous aime. Je veux être votre esclave. Soyez la dame de ma vie. »

Sorti de cet Éden qu'était pour lui la villa Mécènes, Marc paraissait ébloui. Ses yeux n'apercevaient plus ni les maisons de la rue ni les véhicules de la chaussée. Une image s'était profondément gravée dans son âme et son cœur portait une blessure d'un charme infini. La demeure Madore ne l'avait hospitalisé que quelques instants ; mais ces moments avaient suffi pour y lire, en caractères de feu, sa propre destinée. Cette jeune fille radieuse comme un chérubin, qui avait nom Gratia, ce serait la compagne de son existence et l'épouse de ses rêves.

Marc Fontaine croyait à la Providence et à ses desseins.

Au moment où la machine démarrait, le jeune homme qui, jusque-là, avait dominé le désir de se retourner pour voir à la fenêtre, ne serait-ce que l'ombre de la madone chérie, jeta un rapide coup d'œil vers le salon.

O fortune inespérée ! Il crut remarquer une petite main blanche qui saluait amoureusement et une tête de fée dont la bouche rose souriait.

Ivre de bonheur, Marc souleva par deux fois sa coiffure en signe de gratitude.

C'était fait. Une innocente idylle évoluerait en même temps que le triste roman de Kenneth et de Ruth.

Une fois parvenu devant son bureau, l'heureux prétendant se dit :

« Je ne dois pas retourner dans la famille Madore avant la fin du procès. L'amour de Gratia m'empêche-

rait de consacrer toutes mes énergies à sauver l'ancien ami de la malade. Le devoir avant tout. »

Pendant que l'avocat Fontaine se remettait à la préparation de la fameuse cause, M. le juge Madore rentrait chez lui avec le docteur Beckett.

Ce fut Gratia qui ouvrit à son père et au praticien.

La vue de ce dernier fit rougir quelque peu la jeune fille.

« Notre distingué ami, dit le juge, a daigné condescendre à ma demande de voir Ruth.

— Vous êtes bien aimable, docteur, de vous déranger pour nous, dit Gratia en prenant le chapeau du spécialiste.

— C'est toujours avec plaisir, déclama ce dernier, que je viens à la villa Mécènes. C'est ici que j'aime à causer quand je puis m'échapper de la clientèle. Votre conversation m'est un régal.

— Vous nous flattez, dit M. Madore. Mais nous pouvons en dire autant de vous. Chacune de vos visites nous fait jouir et nous avons toujours hâte que vous reveniez. N'est-ce pas, Gratia? »

La jeune fille s'efforçait de sourire pour ne pas laisser paraître un sentiment contraire.

« Le docteur, dit-elle, est si bien renseigné! Il a fait le tour du monde.

— N'empêche pas que je n'ai pas encore découvert de home plus agréable que la villa Mécènes, ni d'hôtes plus charmants que M. et M^me^ Madore, ni enfin de miss plus captivante que... (Le médecin fit un clin-d'œil à M. Madore).

— Il doit y avoir pourtant dans quelque oasis d'Ontario mieux qu'une Canadienne-Française d'Ou-

tremont, » répliqua Gratia, qui devinait dans ces louanges le jeu du courtisan.

Le juge était amusé par ses remarques.

« Si vous voulez me suivre, dit-il, je vous conduis à la chambre de notre malade.

— Volontiers, » répondit le docteur Beckett en confiant son pardessus et sa canne à Gratia.

En apercevant l'homme de l'art, Ruth, habituée pourtant à ses visites, se tourna la figure vers le mur comme si sa présence l'importunait.

« Votre état s'améliore, mademoiselle, encouragea le docteur.

— Ils m'ont volée et assassinée; mais je me suis vengée, murmura la pauvre fille.

— Toujours la même ritournelle, dit avec peine M. Madore.

— Inutile de la fatiguer, conclut le médecin, qui s'était levé. Je suis de la même opinion que votre docteur de famille : du repos et de la distraction sont les seules ressources dans un cas semblable.

— Que penseriez-vous d'un voyage dans les cantons de l'Est? demanda l'abbé Desportes, qui, entrant, avait entendu les dernières paroles du médecin.

— Excellent, monsieur l'abbé. D'autant plus qu'il vaut mieux pour elle être éloignée de Montréal pendant les semaines qui vont suivre.

— Demain, décida le juge, elle partira avec sa mère pour une longue vacance. »

M. Madore et le spécialiste descendirent au boudoir.

« Le cas de M^lle^ Ruth est grave, avertit ce dernier. Ce sera long, très long.

— En reviendra-t-elle au moins? s'enquit le juge sur un ton qui trahissait l'anxiété.

— L'avenir seul nous le dira. Nous ne pouvons raisonner au sujet d'une affection nerveuse comme d'une typhoïde. Il y a tant de variantes ! Ah ! si votre fille n'avait pas tant lu, si elle n'avait pas ruiné ses nerfs et si elle avait le moral de la cadette, je vous garantirais sa guérison. »

Si elle avait été au couvent, si elle avait gardé ses pratiques de piété et si elle avait été moins anglifiée, fut tenté d'ajouter le juge.

« Si cette histoire de Kenneth, son ancien ami, peut finir une bonne fois ! Pensez donc quel coup elle ressentira si le dénouement est tragique !

— Hâtez-vous de l'envoyer dans quelque solitude éloignée de Montréal. Il faut lui changer les idées. »

Le médecin s'était approché des patères pour y reprendre son manteau.

« J'aimerais, dit-il, à recevoir des nouvelles de la malade.

— Vous êtes bien bon. J'irai moi-même ou j'enverrai Gratia vous en porter.

— A l'occasion, je viendrai en personne si la chose vous agrée.

— Ce serait vraiment trop d'amabilité. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance.

— Le père de Gratia mérite cela et même davantage.

— Merci. La villa Mécènes vous est ouverte en tout temps. »

Pendant qu'avec sa démarche martiale le docteur Beckett descendait les marches du portique, Gratia s'apprêtait à ouvrir la fenêtre de la salle à dîner.

Elle ne pouvait pas ne pas apercevoir le professionnel anglais. En dépit de sa célébrité et de sa fortune, comme ce personnage ne lui disait plus rien

après le passage de Marc! Et pourtant, il primait dans les salons anglais de la métropole.

Doué d'un physique d'athlète, il incarnait le type universitaire anglo-saxon. De loin comme de près, on l'eût sans embarras identifié pour un fils d'Albion : cheveux blonds, yeux bleus, épiderme rose vif, il avait les caractéristiques de la race.

Sa physionomie révélait un esprit réfléchi. Une volonté de fer lui avait permis de maîtriser de grosses difficultés. Quand il s'était proposé un but, il devait y tendre avec la ténacité du bouledogue.

« Vous pouvez amadouer papa par l'éclat de votre réputation, rêva la jeune fille, qui observait, mais vous ne me capterez point avec vos titres flamboyants. Je ne serai pas le papillon qui brûle ses ailes à la flamme d'un foyer de lumière. Papa, continua-t-elle après que le chic docteur eut disparu, aurait aussi bien fait de requérir les services d'un spécialiste canadien-français. Comme si les nôtres ne valaient pas les leurs! Toujours cet engouement pour les Anglais. »

La jeune fille s'arrêta tout à coup au milieu de ces réflexions.

« Je suis folle, se reprocha-t-elle, d'entretenir de pareilles pensées pendant que ma sœur bien-aimée gît sur un lit de souffrance. Lors du passage de Marc, mon cœur m'a joué un tour. Tant que durera l'épreuve de Ruth, ne sera-ce pas déplacé de ma part de songer à l'amour? »

Elle quitta la fenêtre et vint reprendre son poste d'ange gardien aux côtés de la malade.

Le reste de la journée fut employé par les parents de Ruth aux préparatifs du voyage dans les cantons de l'Est.

Seulement, le soir et la majeure partie de la nuit, l'abbé Desportes eut un long entretien avec le juge, M. Langlais et le docteur Beckett, qui, pour rencontrer Gratia, avait imaginé le prétexte d'apporter un tonique merveilleux pour les nerfs de Ruth.

Il ne sera pas sans intérêt de consacrer quelques pages à la relation de cette veillée mémorable. Elles illustreront la seule doctrine du bon sens sur un sujet de brûlante actualité. Elles éclaireront aussi un tournant décisif dans la vie de deux égarés.

CHAPITRE VIII

UN DIVORCE SACRILÈGE

Ce n'était pas un homme ordinaire que cet abbé Desportes.

Il incarnait à un haut degré la distinction, le savoir et la piété.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, il impressionnait avec ses yeux noirs d'un éclat extraordinaire, ornant un visage aux lignes régulières et que terminait une barbe coupée en pointe. Son extérieur toujours soigné reluisait de propreté et de bon goût.

Sa soutane n'était pas violette, mais néanmoins toute sa personne esquissait avec bonheur le portrait du dignitaire ecclésiastique. Il en avait la science et la majesté.

Ses conversations, sans être recherchées, étaient invariablement marquées au coin de l'élévation et d'une parfaite correction. On jouissait à l'entendre causer. Ses sermons révélaient un orateur de premier ordre. Il groupait des auditoires toujours attentifs et charmés par les flots de son éloquence sacrée.

Peu de curés ont le don de prêcher à leurs ouailles cinquante fois par année sans lasser un tantinet par le son de la même voix et par le même genre d'exposi-

tion : l'abbé Desportes, lui, ne toucha jamais cet écueil de la prédication, parce qu'il excellait à varier et le thème et le débit de son homélie.

Sans exagération, ses sermons du dimanche formaient un cycle de banquets spirituels aussi savoureux qu'abondants.

D'où lui venait cette suite ininterrompue de succès oratoires? Du fait qu'il s'était magnifiquement préparé par de fortes études à Joliette et à Rigaud, où il avait occupé avec talent la chaire de rhétorique.

Cette passion d'apprendre était d'ailleurs, avec la prière, la passion de sa vie. Dans ce but, il utilisait ses journées et ses veilles. Tout ce que le ministère lui laissait de loisirs était consacré à l'étude.

Aussi son érudition était phénoménale : il avait tout lu. Aucun sujet de conversation ne le prenait au dépourvu.

Ainsi, ce soir, alors que le juge Madore, le rédacteur et le docteur Beckett, réunis au boudoir de la villa Mécènes, discutent amicalement avec le curé sherbrookien, ils peuvent constater que, par exemple, sur la question d'éducation neutre, ce penseur discourt avec beaucoup de justesse.

« L'éducation, avait affiché le médecin anglais, est tenue de respecter la religion; mais pourquoi cette dernière trônerait-elle même alors que son domaine naturel est le temple ou bien la sacristie comme chez vous? Nos *high-schools* sont neutres; ils ne visent pas à former des néophytes religieux, car ce serait usurper sur le *Sunday-school*.

— Vous vous méprenez, rétorqua l'abbé, et avec vous, tous les partisans du laïcisme à outrance.

— Comment cela? » dit le praticien, piqué au vif

par ce qu'il comprenait être la condamnation du système scolaire en vogue partout où le protestantisme et la franc-maçonnerie avaient aboli l'étude confessionnelle.

M. Madore prêta une oreille encore plus attentive à la polémique amorcée par l'Anglais.

Le journaliste de *La Sensation* baissa la tête de confusion au souvenir des reproches amers de Kenneth sur la formation dont, par la faute paternelle, il avait été la victime. Ah ! si le père du prisonnier avait eu moins de respect humain, il eût crié à l'abbé :

« Vous défendez la cause de la vérité et de l'ordre. Tapez dur sur les protagonistes de l'école qui n'a pas éduqué mon fils et qui, je le sais maintenant par expérience personnelle, est en train de démoraliser et de paganiser la France et les États-Unis !

— Comment cela ? demandez-vous, docteur, reprit le prêtre. Écoutez bien : vous allez toucher du doigt l'erreur sacrilège de l'école neutre. Qu'est-ce que l'éducation sans Dieu ? C'est une entreprise qui est à la fois le renversement de la religion, de la société, de la famille et de la raison elle-même. De la religion d'abord. Est-il nécessaire de le prouver ? L'éducation sans Dieu, n'est-ce pas le divorce de la créature avec son Créateur ? Et ce divorce, n'est-ce pas le blasphème, n'est-ce pas l'irréligion, n'est-ce pas l'athéisme en permanence ? Chasser Dieu de l'éducation, n'est-ce pas répudier du même coup et l'éternité des récompenses et l'éternité des châtiments ? N'est-ce pas renier, dans un pays, Jésus-Christ et son Évangile, l'Église et son enseignement et ses sacrements ? N'est-ce pas faire de la religion un temple vide, un corps sans tête, un édi-

fice sans fondement; disons mieux, n'est-ce pas l'anéantir, sinon dans le présent, du moins dans un avenir prochain? Souvenez-vous de la Révolution française, n'oubliez point, non plus, le bolchevisme de Russie. Dieu, Jésus-Christ, tout était répudié. Le langage catholique a résumé d'un mot la misère de ces tristes temps : *les églises étaient fermées*. Fasse le ciel que l'éducation sans Dieu n'amène pas pour la religion les mêmes désastres; pour les peuples, les mêmes calamités!

— Mais, monsieur l'abbé, glissa le docteur, l'éducation sans Dieu n'est point contre Dieu, c'est la neutralité.

— Mon cher ami, vous voulez plaisanter sur un tel sujet. Mais comment cette neutralité n'est-elle pas une injure suprême pour la majesté divine? N'est-elle pas, en pratique du moins, la négation même de Dieu? La neutralité, ne vous y trompez pas, c'est le serviteur qui ne voit plus son maître, qui néglige ses ordres et qui finit par l'oublier. La neutralité, c'est l'enfant qui ne connaît plus son père, qui ne s'occupe plus de son père, qui ne nomme plus son père, qui n'aime plus son père et qui finit par ne plus croire à son père.

— Mais à la maison et à l'église, dit le juge, l'enfant entendra parler de Dieu.

— Je le sais : de temps à autre les parents au foyer domestique, le prêtre en chaire, parleront de Dieu à l'enfant; mais que pourront sur son âme ces voix sacrées, quand les journées presque entières se passeront sans que les maîtres lui rappellent la pensée de Dieu? Que pourront-elles sur l'enfant, quand il lui faudra passer ces années, précieuses entre toutes, où

la vérité se grave plus aisément dans les esprits, où le devoir s'impose plus facilement aux volontés, où l'amour dilate plus naturellement les cœurs, sans entendre prononcer le nom même de Dieu? Et plus tard, quand viendra l'âge des passions, quand l'impatience du joug appellera la révolte, que fera le jeune homme? Quel enseignement suivra-t-il? Celui des parents et du prêtre, ou bien celui de ses autres maîtres? Sans principe et sans conviction, ayant besoin que Dieu n'existe pas, il ira du côté du plaisir et, comme tant d'autres, il dira dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* Quoi qu'on prétende, mes amis, la neutralité, c'est l'indifférence, c'est le dédain de Dieu, son mépris, c'est la ruine de la religion. »

Le rédacteur Langlais applaudissait intérieurement à ce réquisitoire formidable. Hélas! lui, aussi bien que le juge, avait fait la triste expérience de ces utopies voltairiennes, Il savait à quoi s'en tenir.

« Mais, réclama le docteur Beckett, prêcher Dieu à l'enfance et lui enseigner la religion, n'est-ce pas porter atteinte à la liberté de conscience?

— A la liberté de quelle conscience? repartit l'abbé qui s'échauffait. De la conscience des athées et des impies? Mais cette conscience, s'il la faut admettre, n'est après tout, grâce à Dieu, que celle de la minorité en France, aux États-Unis et au Canada. Et par respect pour cette minorité, vous étoufferiez la liberté des consciences croyantes et catholiques! Par respect pour les impies, les matérialistes et les athées, vous mettriez la main sur la conscience des maîtres chrétiens, qui ne pourraient plus parler du Dieu qu'ils adorent! Vous imposeriez aux parents la terrible obligation de soumettre leurs enfants à un enseignement

qui ne tiendrait nul compte de leur foi. La liberté de conscience, dites-vous? Mais la conscience de nos enfants est une conscience chrétienne. Est-ce donc la respecter que de tarir pour elle les sources qui l'alimentent? Non, non, ne chassez pas de l'éducation le Dieu qui en est la lumière; ne chassez pas de l'école le Christ qui l'a ouverte; ne chassez pas de l'école l'Église qui, depuis tant de siècles, y instruit et y nourrit les âmes. Car prenez garde : là où Dieu n'est plus, là où le Christ n'est plus, là où l'Église n'est plus, bientôt il n'y a que ruines, ruines non pas seulement religieuses, mais ruines sociales aussi.

— Ah! semblait souhaiter le journaliste pensif, si ma vie était à refaire, comme je suivrais d'autres sentiers! Heureux les parents qui enrichissent leurs enfants du trésor d'une formation chrétienne! C'est la seule qui ait des promesses de vie éternelle.

— L'observateur qui veut être sincère, pensait le père de Ruth, doit admettre les conclusions de l'abbé. Si aujourd'hui j'avais à recommencer l'instruction de Ruth, je chercherais un pensionnat dont l'enseigne est une croix et où le plus bel appartement est pour Jésus-Christ.

— Vous me permettrez d'insérer dans ma thèse, poursuivit le prêtre, le témoignage d'un auteur contemporain :

« — Le grand travail, dit-il, de la régénération des peuples par les éléments matériels de la science, dégagée de toute idée morale et religieuse, doit un jour produire ses résultats. Quels seront-ils? Question grave que tout le monde s'adresse et à laquelle personne n'ose répondre. Des derniers rangs de la société,

des profondeurs de ses abjections et de ses misères, va sortir une nation nouvelle, envieuse, ambitieuse, sans prochain et sans Dieu ; une nation enflée de cette demi-science à vide, plus dangereuse que l'ignorance de la barbarie. Ce n'est pas tout encore : au-dessus de ce chaos populaire apparaît une jeunesse turbulente, sans principes, une jeunesse, pleine de présomption, mêlant tout, haïssant le despotisme et regrettant l'épée, réhabilitant Robespierre, prenant la guillotine pour emblème, Marat pour modèle, l'émeute pour principe, la Terreur pour une forme de gouvernement ; plongée enfin dans la théorie de l'assassinat jusqu'au point de ne plus distinguer la vertu, et se croyant propre à gouverner le monde parce qu'elle ne reculerait pas devant aucune des extrémités du crime. »

« Ces lignes, mes amis, ne sont-elles pas comme une vision prophétique, vision terrible et sanglante, mais vision trop fidèle, hélas ! qui chaque jour s'accomplit sous nos yeux ?

— Je ne saurais nier qu'il n'y ait beaucoup de vérité dans ce tableau, admit le juge.

— L'auteur a brossé une toile, confirma le rédacteur, qui, malheureusement pour la société, est trop réaliste.

— C'est un penseur averti que cet écrivain, ne put s'empêcher d'avouer le docteur.

— Aujourd'hui, continua l'abbé Desportes, vous pouvez voir à l'œuvre sur plusieurs points de l'Europe la science dégagée de toute idée religieuse ; et quels en sont les fruits ? demandez-le à la Russie. Elle pourra vous montrer ces bolchevistes qui prennent à la lettre l'émeute pour principe, la Terreur comme

une forme du gouvernement, qui pour arriver à leur but se sont fait une loi de l'assassinat lui-même. Or, savez-vous quelle éducation ils ont reçue? L'éducation sans Dieu. C'est grâce à cette éducation qu'ils ne reculent devant aucune des extrémités du crime, et qu'ils arrachent à un savant du jour cette question pleine d'indignation et d'angoisses : Lorsqu'après dix années seulement, une éducation fondée sur la prétendue morale scientifique a produit de pareils monstres, quels résultats nous donnerait-elle quand elle aurait passé sur trois ou quatre générations? Demandez-le à l'Allemagne. Elle vous montrera le régicide Hœdel, répondant à ses juges qui invoquaient la morale et le droit : *La morale et le droit, c'est une doctrine de curé.* Il parlait juste : la morale et le droit n'ont d'autre fondement solide que la notion claire de Dieu, cette notion que le prêtre prêche et qui seule peut opposer une digue infranchissable à la fureur des passions antisociales.

— Il faut de la religion chez un peuple, dit le docteur. Si je ne partage pas vos sentiments sur quelques points, cela ne veut pas dire qu'en général, je ne concorde avec vous sur la nécessité de la foi.

— Voulez-vous maintenant le témoignage d'un témoin remarquable? Écoutez Portalis au lendemain de la tourmente révolutionnaire en France :

« — Il est temps, s'écriait-il, que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, sans morale et sans religion. Les professeurs ont enseigné dans le désert, parce qu'on a proclamé imprudemment qu'il ne fallait jamais parler de religion dans les écoles; les enfants sont sans idée

de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste : de là des mœurs farouches et barbares, et bientôt un peuple féroce... Toute la France appelle la religion au secours de la morale et de la société. »

— Cette citation est superbe, applaudit le juge, qui commençait à brûler ce que jusque-là il avait adoré, et qui adorait ce qu'il avait brûlé.

— Elle paraîtra bientôt dans mon journal bonifié, » ajouta M. Langlais.

L'abbé Desportes crut le moment favorable de frapper le coup décisif :

« C'est, dit-il, après de si terribles leçons qu'on veut nous ramener à l'éducation sans Dieu ! Aurons-nous donc toujours des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre? Est-ce que l'insouciance et la légèreté nous rendraient à ce point indifférents aux menaces de l'avenir? Quand donc finirons-nous par comprendre que l'honnêteté, la vertu, la modestie, l'esprit de sacrifice et de dévouement sont les seules colonnes sur lesquelles s'appuient fermement les sociétés, tandis que des vices contraires proviennent les injustices, les désordres, les révolutions, les guerres, la barbarie, tous les maux qui peuvent désoler un peuple infidèle? Et quand comprendrons-nous aussi que la religion seule peut produire les vertus qui sauvent les peuples, tandis que l'athéisme engendre les vices qui les mènent à la mort? Non, non, n'arrachons pas Dieu du fondement, sinon l'édifice tout entier croulera.

— Mais vous deviez nous démontrer qu'avec l'éducation sans Dieu la famille elle-même souffrait, dit le docteur, étonné de la faconde du savant ecclésiastique.

— Je me proposais de conclure ma démonstration, dit en souriant l'habile dialecticien. Puisque je ne vous fatigue pas au point de vous endormir, j'ai des envies de continuer.

— Vous nous intéressez, dirent en chœur les trois messieurs. C'est un sujet qui a fait couler tant d'encre!

— Et de larmes! » se hâta de compléter l'abbé, sans oser envisager le pauvre M. Langlais.

Il y eut un instant de silence et le prêtre sherbrookien reprit :

« La famille vit de respect, d'obéissance, d'amour, de vertu, d'honneur. Mais le respect, pouvez-vous y compter longtemps de la part de votre enfant, si on ne lui apprend, dès le jeune âge, à vénérer en vous l'image vivante de Dieu? Et l'obéissance, l'enfant vous en paiera-t-il longtemps le tribut, si dès les plus tendres années on ne lui a montré Dieu déposant dans vos mains le sceptre de sa propre autorité? L'amour, l'enfant vous en prodiguera-t-il longtemps le précieux trésor, si on ne l'a instruit à garder son cœur dans l'innocence, si Dieu ne lui apparaît comme l'irrécusable témoin, comme l'inévitable juge de toute souillure? Parfois l'heure ne tarde guère où le respect de l'autorité s'affaiblit, où les penchants mauvais se développent, où les caprices impérieux prennent le dessus, où la piété filiale devient un fardeau, où votre tendresse subit de cruelles blessures, où vos larmes coulent abondantes et amères. Eh bien! si l'éducation de vos fils et de vos filles avait été solidement, profondément religieuse; s'ils avaient porté dans leur conscience la pensée du Dieu qui voit tout, qui sait tout, qui attend les bons et les méchants

au tribunal de l'éternité; s'ils avaient fréquenté le confessionnal où l'on s'accuse, où l'on se repent, où l'on reçoit le pardon, d'où l'on se relève généreux et fort, armé de saintes résolutions, et surtout s'ils étaient habitués à venir boire au calice divin la pureté, la force et l'amour, ah! ces fils et ces filles aujourd'hui feraient couler des larmes, mais quelles larmes! Des larmes de joie et non d'amertume, des larmes d'espérance et non de désespoir, des larmes de bonheur, du bonheur qu'on goûte dans les familles où Dieu règne en père, où il se complaît à faire aimer les douceurs de sa loi. O pères! (La voix de l'abbé était devenue suppliante. On eût dit qu'il haranguait des parents aveuglés par le mirage de l'école neutre.) Non, ne souffrez pas qu'on chasse Dieu de l'éducation de vos enfants; le chasser, c'est détruire les vertus qui réjouissent le foyer, c'est saper la paix et la félicité de la famille, c'est ouvrir une source de larmes qui peut-être ne se fermera jamais, c'est déchaîner la tempête, faire régner la mort. »

Au moment où l'abbé Desportes achevait de résumer le troisième argument de sa thèse, on frappait à la porte.

C'était M^lle^ Gratia qui, un cabaret dans une main et un plateau dans l'autre, apportait des rafraîchissements aux veilleurs.

« Tu as bien pensé, ma fille, dit le juge, car nous commencions à sentir la faim et la soif.

— C'est vraiment trop de bonté, remercia l'abbé en acceptant un sorbet avec une tranche de gâteau aux fruits.

— Ces douceurs sont des inventions de mademoiselle, louangea le rédacteur.

— Votre gâteau est délicieux, exalta le docteur Beckett : il fond dans la bouche comme une crème à la glace.

— Voilà un échantillon de ce que nos filles apprennent dans les couvents catholiques, remarqua le curé sherbrookien. On ne vise pas seulement à leur enseigner le catéchisme, l'arithmétique et les lettres; elles sont familiarisées aussi avec la cuisine, le tricot et la couture. Moi, je n'admirerais pas une demoiselle qui sait toucher le piano, mais qui ignore comment préparer un potage ou peler des pommes de terre. Le foyer domestique est le royaume de la femme, et rien de ce qui en constitue l'administration ne devrait lui être étranger.

— Au Mont Notre-Dame, dit Gratia, nous avons l'école ménagère qui prépare les élèves à la tenue d'une maison.

— Voilà qui est très bien, félicita le praticien. Si c'est là que vous avez pris la recette de votre gâteau, je vous en fais mes compliments. »

La jeune fille accueillit cette flatterie avec une légère pointe de malice :

« C'est une recette absolument canadienne-française, badina-t-elle.

— Tant mieux, repartit le docteur, j'aime tout ce qui est du Québec, même... les jolies filles ! »

Gratia saisit l'allusion et se contenta de sourire.

Elle déposa le cabaret et le plateau sur le guéridon, puis sortit.

Après ce goûter, la conversation, qui s'était ralentie, reprit de plus belle.

« Comme dessert, dit le docteur Beckett, il y a encore, monsieur l'abbé, votre dernier argument, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas l'intention de vous ennuyer avec de nouveaux alinéas. Si vous le voulez bien, remisons pour plus tard ces considérations. Elles conviennent mieux à la chaire qu'au salon.

— Mais non, insista le médecin. Ayant rarement l'occasion de vous rencontrer, je préfère vider la question ce soir. D'autant plus qu'un salon ne se prête pas seulement au roman et aux banalités de tous les jours. Il fait bon s'y régaler de choses sérieuses. »

Le juge joignit ses instances à celles du médecin. A la fin, l'abbé se décida.

« J'ai affirmé, dit-il, que l'éducation sans Dieu s'attaque à la raison elle-même. Et je le prouve. Ceux-là qui préconisent un tel système croient obéir aux inspirations de la raison, à la loi du progrès, alors que, sans s'en douter peut-être, ils les foulent aux pieds. Qu'est-ce que Dieu? Que nous le voulions ou non, il est le Père des lumières; c'est Lui qui donne à notre intelligence sa flamme, à notre esprit son œil et sa vigueur. Eh bien! n'est-ce pas déraison et folie que de prétendre alimenter la flamme en l'isolant de son foyer, entretenir la force en la séparant de son principe? Qu'est-ce que Dieu encore? C'est le fondement de toute la création. C'est sa parole continuée qui en assure la stabilité, l'ordre, la beauté, la parfaite harmonie. N'est-ce pas déraison et folie de trouver que l'influence de la puissance créatrice est de trop pour conserver et développer son œuvre? Qu'est-ce que l'homme? L'homme, quoi qu'on en dise, est un être essentiellement religieux, dont le premier besoin est de connaître le Dieu qui a donné l'existence. Il a faim, il a soif de cette connaissance. N'est-ce pas déraison et folie, disons plus, n'est-ce

pas un attentat exécrable que de le priver de sa nourriture essentielle, que de le confiner dans sa vie d'un jour, que de lui dire : Tu es fait pour vivre de Dieu, tu ne vivras que de la terre; tu réclames l'infini, rabats de tes prétentions, nous t'interdisons de prendre si haut ton vol; ton front voudrait regarder le ciel, nous t'apprendrons à te contenter de moins. Lire, écrire, calculer, savoir par cœur les cinq parties du monde, un peu de physique, de chimie, d'histoire, de morale civique, c'est assez pour toi! Voilà ce qui s'appelle le progrès, ce qui se donne comme un effort de la raison. De la raison! Mais d'où viennent donc ces sciences que l'on veut aujourd'hui matérialiser? Qu'est-ce que l'histoire, sinon l'action même de Dieu dans la suite des âges? Qu'est-ce que la géographie, sinon la description de l'un de ses ouvrages? Et les lois qui président à la nature entière, qui donc les a posées? Et la morale, même civique, que serait-elle sans Dieu, sinon un essai de contruction en l'air? Et vous prétendez séparer ces sciences de Celui que l'Écriture appelle leur Seigneur et leur Maître! C'est vouloir que le fleuve coule séparé de sa source, que la montre marche sans ressort, que la maison bâtie sur le sable résiste aux torrents et à la tempête. Et vous croyez être des hommes de raison! Non, vous êtes des hommes de chimère, votre entreprise avortera. »

A ce moment, l'abbé s'était levé :

« Ah! protagonistes de l'école neutre, vous voulez effacer Dieu! Eh bien! pour réussir, montez vous-mêmes jusqu'aux cieux et imposez silence aux astres qui racontent sa gloire; faites taire ces chantres immortels qui, comme le dit saint Jean Chrysostome, célèbrent la majesté de leur auteur. Un certain Viviani

a voulu éteindre et décrocher les étoiles du firmament. Il est allé mourir aux loges. Protagonistes gonflés d'orgueil, redescendez sur la terre, et là aussi étouffez cette voix imposante de toutes les nations sauvages ou civilisées qui proclament l'existence de Dieu. Déchirez toutes les pages de l'histoire qui font apparaître sa main tantôt paternelle et tantôt vengeresse. Pénétrez dans les profondeurs intimes de l'âme, et là aussi obligez au silence la voix que Tertullien appelait le témoignage de la foi chrétienne; brisez dans nos âmes l'image resplendissante de Dieu. Mais, non, vos efforts seront vains. Les voix du firmament, les voix de l'histoire, les voix de la conscience parleront plus haut et plus fort que votre haine et vos fureurs. Dieu demeurera sur son trône, il gardera sa place dans le monde et les consciences; vous ne le renverserez pas. Ce divorce sacrilège qu'est l'école sans Dieu est marqué au coin de la déraison.

— Votre démonstration est solidement charpentée, déclara le rédacteur Langlais. Avez-vous déjà discuté ce sujet?

— En deux ou trois occasions différentes, répondit l'abbé. Je me rappelle avoir discouru sur ce thème lors de la bénédiction d'une école normale. J'avais donné le sermon. C'est ce qui explique que l'exposé évoque plutôt l'idée de la chaire que celle de la conversation privée. Que voulez-vous? Il est difficile de se défaire des habitudes.

— Vous nous avez intéressés, complimenta le docteur Beckett. Je regrette d'avoir à m'effacer immédiatement pour affaires pressantes, car j'aurais eu encore quelques objections à vous soumettre. Ce sera pour une autre fois.

— Comme il vous plaira, » acquiesça le curé.

Une fois que le médecin fut sorti, le prêtre s'absenta, lui aussi, pour réciter son bréviaire.

Quand les deux amis furent seuls. ils échangèrent leurs impressions.

« Savez-vous que j'ai honte de paraître ici ce soir, pendant que mon fils est derrière les barreaux d'une prison? confia le rédacteur.

— Le fait de vous cabaner n'améliorerait pas la situation. Puis, cette rencontre avec mon beau-frère est de nature à vous encourager.

— Quel puits de science que cet ecclésiastique!

— Il nous a administré une râclée des mieux conditionnées. Le docteur a dû avaler difficilement la pilule!

— Ne dites pas la pilule, mais le cachet! L'avez-vous observé? Parfois il en grimaçait. Heureusement que Gratia, toute rayonnante, lui a versé une limonade canadienne. Elle lui servirait du vinaigre qu'il le boirait!

— Il aime la jeune fille, il en raffole.

— Je m'en suis douté. Ces Anglais ont beau avoir le sang-froid, ils ne peuvent rester insensibles devant une telle beauté vertueuse.

— Au sujet de notre changement de dispositions, dit le juge à son ami, n'en soufflez mot à l'abbé. Je veux savoir auparavant ce qu'il pense de l'escapade de Ruth.

— J'aurais cependant voulu...

— Patientez une heure. »

Les deux amis montèrent ensuite au troisième, où ils eurent un autre entretien avec le prêtre sherbrookien. Ce qu'il leur exposa ne transpira que plusieurs semaines après.

Le lendemain de ce colloque, l'abbé Desportes, M^me^ Madore et la malade prenaient *l'Halifax* pour Sherbrooke.

M. Madore ainsi que Gratia demeuraient, eux, à Montréal, où, un mois plus tard, se déroulerait le procès de Kenneth.

Un important chapitre s'ajoutait ainsi aux annales de la villa Mécènes.

CHAPITRE IX

DEUX CARRIÈRES CACHÉES

Enfin, le prisonnier de Bordeaux allait connaître son sort, l'autorité l'ayant assigné pour les assises d'octobre.

Les jours qui précédèrent cette date furent marqués par un intérêt excessif pour cette cause.

Le président du tribunal fut le juge Duhaut, et non M. Madore. Dans les circonstances, celui-ci aurait été obligé de se récuser.

L'interrogatoire des témoins remplit plusieurs séances auxquelles assistait une foule débordante. Les témoignages finis, ce furent les plaidoiries.

La Couronne était représentée par un avocat retors et dont la réputation d'éloquence défiait toute appréciation. Son réquisitoire, débité d'une voix de stentor, tonnait comme la foudre vengeresse du crime.

En termes sévères, il flétrissait la conduite de l'indigne professionnel qui, non content de dilapider les sommes confiées par une clientèle de travailleurs et de petits rentiers, avait osé attenter à la vie de ses semblables.

En l'occurrence, clamait-il, un exemple était nécessaire pour convaincre le peuple que ni l'argent ni la

protection ne peuvent soustraire à la justice l'homme de profession coupable de malversations et de crime. Cet exemple, les jurés le devaient à la société dans la présente cause.

Dans le menu peuple, on avait assez dit qu'il y avait dans le monde deux sortes de justice : celle des riches et celle des pauvres. Pour une bagatelle, ceux-ci attrapaient des années de pénitencier, tandis que ceux-là, les poches pleines de l'argent d'autrui, se tiraient souvent indemnes de toute incarcération.

Après avoir disséqué la preuve, le substitut du procureur général avait terminé par une émouvante péroraison. Il avait flétri les tenanciers de bouges où se joue l'honneur des foyers; il avait conclu qu'une réforme s'imposait si on voulait préserver la jeunesse de cette manie criminelle.

Enfin, s'adressant aux jurés, maître Cambron les avait adjurés de punir le misérable qui avait eu les avantages de l'instruction et qui s'en était servi pour marcher dans le chemin du crime.

Ce plaidoyer avait produit un effet considérable sur le jury. Non seulement il avait écouté ces tirades enflammées, il les avait bues.

Le verdict de culpabilité était écrit sur le visage de tous ses membres.

De même, les accents de la Couronne avaient tellement impressionné les assistants, que l'issue du procès ne laissait plus de doute.

Ce fut dans des circonstances aussi défavorables que maître Marc Fontaine se leva pour présenter la défense de l'inculpé.

Un silence solennel régnait dans l'immense salle.

Tous les yeux étaient braqués sur le jeune avocat. Il débuta modestement.

Avec délicatesse, il complimenta son expérimenté et brillant confrère. Il entra ensuite en matière.

A mesure qu'il procédait, l'auditoire, subjugué par sa voix chaude et prenante, suivait la marche de son argumentation serrée.

Le défenseur ne niait point qu'il y avait eu des imprudences dans la manipulation des fonds confiés, mais il faisait aussi ressortir que cet agiotage aurait pu rapporter de gros bénéfices aux clients; que, par ailleurs, personne ne perdait un sou, puisque le père de Kenneth Langlais rembourserait intégralement le montant des prêts.

Quant à l'accusation de tentative de meurtre, elle ne tenait pas debout, parce que les vrais coupables, c'étaient les deux infâmes qui, par la fraude, avaient cherché à voler les autres joueurs. Sans doute, ils avaient été blessés; mais leurs blessures, déjà guéries, étaient plutôt les conséquences de leur malhonnêteté que de la vengeance, non préméditée, du pauvre garçon.

Le défenseur ne prétendait pas exonérer son client de tout blâme pour avoir administré une aussi dangereuse râclée; mais le jury devait tenir compte des circonstances dans lesquelles l'accident, — car c'en était un en réalité, — s'était produit.

Après avoir visé à infirmer la preuve de culpabilité, maître Fontaine avait déployé dans toute leur ampleur ses ressources d'orateur. Il manœuvrait en artiste pour émouvoir les jurés.

Quel touchant tableau ne brossait-il pas devant cette foule haletante!

Autre Berryer, il peignait cette carrière de jeune

professionnel qui, hélas! avait eu une heure malheureuse, déjà suffisamment expiée par trois mois de réclusion; ses parents en proie à un noir chagrin, parents que la condamnation de leur fils conduirait au tombeau, etc., etc.

Enfin, dans un effort suprême, il soutenait que les responsabilités dans cette affaire retombaient, avant tout, sur les écrivains immoraux dont les livres pervers et les gazettes sensationnelles avaient peuplé l'imagination de l'infortuné, comme de tant de jeunes gens, de crimes, de vols et de libertinage.

« Kenneth Langlais, disait-il, n'est pas un criminel, mais une victime : la victime des monstres lettrés qui font miroiter aux yeux de la jeunesse les appâts de la sensualité. Les voilà ceux que vous devriez condamner aux travaux forcés et au pilori. Au nom de la charité chrétienne, messieurs les jurés, pitié pour celui qu'ils ont égaré! »

Par cette supplication, jetée avec toute la magie de l'éloquence, Marc Fontaine avait terminé.

L'effet de son plaidoyer sur l'assistance avait été aussi empoignant que la charge de la Couronne. Plusieurs jurés avaient pleuré.

Cependant, tout ce déploiement oratoire n'avait pas détruit la preuve : un notaire avait transgressé le code criminel et civil, justice devait s'ensuivre.

Après une demi-heure de délibération, les jurés déclaraient l'accusé coupable, avec recommandation à la clémence de la cour.

En entendant le verdict, Kenneth Langlais se sentit défaillir. Les gardes durent le soutenir.

L'honorable juge Duhaut annonça qu'il sentencierait le prévenu dans quelques jours.

Pendant que l'ex-notaire était reconduit à Bordeaux, deux personnes de l'auditoire sortaient du palais de justice pour regagner la villa Mécènes : c'étaient M. Madore et sa fille Gratia, qui, de la chambre du juge, avaient écouté les plaidoieries.

« J'ai rarement entendu d'avocat, avouait ce dernier, pour m'impressionner autant que maître Fontaine. Il est incomparable.

— Avez-vous noté, papa, comme il excelle à captiver l'attention ? Nous aurions pu entendre voltiger une mouche, ajoutait Gratia, flattée du compliment comme si tout ce qui touchait à Marc avait une relation avec elle-même. Toutefois, je suis chagrine, pour ce brave M. Langlais, que le pauvre Kenneth n'ait pas été acquitté.

— La cause que défendait Marc était mauvaise. La Couronne avait tissé une trame de preuves tellement solides, qu'il était impossible de la détruire. Le défenseur a gagné un gros point en obtenant la clémence de la cour.

— Pouvons-nous espérer que Kenneth s'en tire avec une sentence légère ?

— J'ai bien peur que non. Quelle triste affaire pour sa famille et la nôtre ! Ah ! si j'avais su, ou mieux : si tous deux nous avions su !

— Quoi, papa ? » se hâta de demander Gratia, anxieuse d'apprendre si son père nourrissait les mêmes sentiments d'indifférence que par le passé.

M. Madore baissa la tête comme s'il en coûtait beaucoup à son orgueil d'avouer la faillite de ses théories éducationnelles. Cependant, il faut le dire à sa louange, il était d'une trempe de caractère assez noble pour ne pas reculer devant l'aveu d'une erreur personnelle quand il la découvrait.

« Écoute, Gratia, reprit-il lentement, je voudrais que ta mère fût à la maison ce soir. En toute franchise, je lui dirais : Madame, je le confesse, je me suis trompé sur plusieurs points capitaux. L'expérience a démontré la fausseté de mes théories. Sur toute la ligne, vous aviez raison. Si plus tôt j'avais découvert l'admirable appoint de l'éducation chrétienne dans la vie des jeunes gens, si j'avais compris le danger d'une bibliothèque païenne, si enfin j'avais laissé à la religion la place à laquelle elle a droit, en particulier, au foyer et dans l'âme des enfants, nous n'aurions pas à déplorer les ruines accumulées depuis quelques mois. Ruth serait ce que tu es, Gratia ; Kenneth Langlais ne serait pas l'antithèse de Marc Fontaine.

— En bonne vérité, petit père, je ne vous reconnais plus. Vous ne parlez pas comme autrefois. Maman croirait ouïr le notaire Dubuc ou le docteur Bert, qui, vous vous en souvenez, étaient les seuls de vos intimes à oser défendre ce que vous attaquiez ou à s'insurger contre l'habitude de critiquer les méthodes éducationnelles des protestants. Nous n'avions rien à copier, soutenaient-ils chez des gens qui nous sont étrangers par le sang et la religion.

— Ils ont raison. J'ai assez le sentiment de l'honneur pour confesser que je me trompais. M. Langlais est, lui aussi, converti à d'autres idées.

— M. Langlais, père ! s'exclama Gratia. Quelle bonne nouvelle ! Le cher homme, il a tant pleuré !

— Il déplore son erreur touchant l'éducation de Kenneth.

— Mais enfin, quand l'a-t-il déclaré ? A qui s'en est-il ouvert, le bon monsieur ?

— Entrons à la maison. Je te raconterai plus au

long son revirement et le mien. Nous sommes tous deux au tournant de notre vie. »

Ils franchirent le seuil de la villa, dont les contours disparaissaient sous les ombres du soir. Aucune lumière n'éclairait les appartements du rez-de-chaussée. On eût cru la maison déserte ou encore attristée par un deuil.

« Quand la maman est absente, murmura le juge, le logis semble abandonné.

— Elle nous reviendra bientôt avec Ruth guérie.

— Je sacrifierais volontiers mon traitement pour acheter sa guérison, comme le père de Kenneth a hypothéqué ses biens pour essayer de racheter Kenneth.

— Ma sœur finira par recouvrer la santé, encouragea Gratia. J'ai une recette infaillible. »

M. Madore sourit tristement.

« La puissance d'intercession de ta petite Thérèse ne peut réparer l'irréparable. Enfin, si je dois être châtié pour le passé, j'accepte ce que j'ai mérité,

— Mon oncle a déjà obtenu de la chère sainte une pluie de roses, ou, si vous aimez mieux : des grâces multiples pour sa paroisse.

— Tiens, à propos de l'abbé Desportes, je te confierai qu'il n'a pas été étranger au changement que tu constates à ma mentalité.

— Asseyez-vous à table, papa, vous souperez tout en me narrant la part de mon oncle dans l'heureux événement. J'ai tant hâte de savoir ce qui s'est passé ! »

Et pendant que M. Madore s'attablait, Gratia, à l'encontre de certaines demoiselles, ne croyait pas se déshonorer en aidant la domestique à cuisiner les plats du repas et à les apporter ensuite au réfectoire.

Quand le menu fut apprêté, la jeune fille occupa sa place habituelle à côté du fauteuil de la maman absente et, tout en mangeant, M. Madore devisait sur l'incident qui l'avait définitivement aiguillé sur la bonne voie.

« Lors de la visite de l'abbé, dit-il, nous avons eu, M. Langlais et moi, deux conférences avec ton oncle. A la première assistait le docteur Beckett, ton ami (Gratia fit la moue). Sachant que ce monsieur était le trésorier de la *Ligue de l'Enseignement neutre*, que nous aussi nous en étions membres, le frère de ta mère poussa la conversation sur le terrain de l'éducation. Pendant une heure, il fit une charge à fond de train sur l'éducation sans Dieu. Si l'expression n'est pas trop barbare : il pulvérisa, pour ainsi dire, toutes les objections de l'indifférentisme. Après cet arrosage de mitraille, ton docteur ne fut pas lent à détaler sous un prétexte quelconque. Une demi-heure plus tard, j'étais avec M. Langlais à causer dans la bibliothèque que Ruth venait de saccager. L'ecclésiastique, voulant se rendre compte des dégâts, était entré. En nous apercevant, il voulut rebrousser chemin.

« — Restez, lui dis-je, car nous avons besoin d'un conseil dans l'impasse où nous sommes. »

« Ton oncle enjamba par-dessus les bustes brisés et les peintures ruinées ; il s'assit en face de nous.

« — Dans cette succession d'infortunes, commença-t-il, vous avez mes sympathies. Seulement cette catastrophe n'a rien qui m'étonne. Ne vous avais-je pas averti, vous en particulier, monsieur le juge, du danger auquel vous exposiez vos enfants en gardant sous votre toit les scélérats qui ont vilipendé l'Église et la religion? Que penseriez-vous d'une mère de famille

qui garnirait les tablettes d'un garde-manger de fioles remplies de liquides brillamment colorés et dont la saveur, de prime abord, serait délicieuse, mais qui seraient des poisons? N'y aurait-il pas une tentation des plus fortes chez les enfants d'absorber ces liqueurs nocives? Elles caressent tant l'œil! Vous admettrez que ces drogues n'ont leur place que dans une apothicairerie, et encore y sont-elles étiquettées. Eh bien, c'est la comparaison qui convient aux mauvais livres et aux journaux pervers : ils semblent attrayants par leur style fleuri, mais ils recèlent la mort. En les feuilletant, on croirait goûter des joies pures; mais l'intoxication ne tarde guère à produire ses effets mortels. Il ne devrait y avoir place pour eux nulle part. C'est un devoir de les anéantir. N'allez pas croire que je condamne l'acte vengeur de Ruth. Pour la santé morale du genre humain, il eût mieux valu que ces misérables empoisonneurs ne fussent pas nés. Je ne m'apitoie point sur la destruction de leurs statues et de leurs portraits, parce que ces assassins ont avili, par leur prose lubrique, des millions d'âmes, créées pour le beau et le vrai. Ils ont été et ils sont, hélas! pour la France et pour ailleurs des démons. Au lieu d'habiter le Panthéon ou les rayons des bibliothèques, ils devraient, au pilori, être étranglés par la main du bourreau.

« — J'admets que je n'aurais jamais dû, dis-je, hospitaliser les condamnés de l'Index; mais nos deux jeunes gens avaient reçu une éducation si pratique! »

« Cette prétention avait révolté ton oncle. Tu le connais : franc comme l'épée du roi, il n'est pas lent à descendre dans l'arène quand il s'agit de sabrer une opinion erronée.

« — Messieurs, dit-il, je vous parlerai à cœur ouvert, comme je l'ai fait, il y a un instant, en présence du docteur Beckett. Vous appelez éducation pratique une formation païenne. Elle peut convenir à des gens qui s'acharnent à chasser Dieu de la vie d'un peuple, gens tout entiers à la poursuite d'intérêts matériels, mais elle ne convient pas à la race canadienne-française.

« — Mais enfin, objectai-je pour la forme, nous savons parfaitement quelle sorte d'instruction est départie par votre clergé, vos religieux et vos nonnes : ces éducateurs ne sont pas au point.

« — Comment pouvez-vous énoncer un tel jugement? se hâta-t-il de me répondre. Avez-vous les éléments requis pour asseoir une opinion éclairée?

« — Je le crois.

« — J'en doute fort. Vous et M. Langlais, vous n'êtes jamais entrés ni dans un séminaire ni dans une académie de Frères, pas même dans un couvent. Vous avez suivi des cours privés chez des préparateurs au baccalauréat. Comment pouvez-vous comparer les deux systèmes?

« — Je concède, avouai-je un peu confus, que par parti pris je n'ai pas visité ces maisons religieuses. Il eût été plus raisonnable de ma part de l'avoir fait avant de dogmatiser en matière d'éducation.

« — Et moi, confessa M. Langlais, avant de décrier nos écoles dans *La Sensation*, il eût été plus loyal de tenir compte des résultats acquis.

« — Vos aveux me permettent d'espérer qu'à la première occasion, vous comblerez cette lacune. Oui, visitez quelques institutions éducationnelles de notre Québec, par exemple, celles de Sherbrooke. Vous le

constaterez une fois de plus : notre province n'a rien à envier aux pays plus riches et plus peuplés ; sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle éclipse les autres parties du Canada. »

« En articulant ces dernières paroles, l'abbé Desportes avait ramassé la sacrilège *Vie de Jésus*, écrite par Ernest Renan. Un instant, il la feuilleta et, d'un geste de mépris, comme celui qui repousse du pied un tas d'ordures, il lança le volume du sophiste du côté où gisait la statue difforme.

« — C'est avec de pareils éteignoirs que l'on prétend éteindre les astres du firmament, » fit-il avec sarcasme.

« Puis, après une pause :

« — Je sais, messieurs, que sans partager la haine de ce renégat pour l'Église, vous affectez son indifférence. C'est dommage. Car, après la lamentable issue de l'éducation de Kenneth et de Ruth, n'êtes-vous pas obligés de vous frapper la poitrine en confessant que, si au lieu d'être des neutres en matière de foi, vous aviez été des chrétiens convaincus, Kenneth ne serait pas entre les quatre murs d'une prison et Ruth serait autre chose qu'un cerveau brûlé? Comment cela? Parce que le bon exemple aurait été suivi par ces jeunes gens qui, à l'âge des passions, avaient plus besoin de l'Évangile que de toute la collection de vos livres et de vos journaux malsains.

« — Mon beau-frère, interposai-je, nous avions nos raisons. Nous... »

« Il ne me donna pas le temps d'achever. Fort de toute l'énergie de son âme d'apôtre et devinant qu'une crise sévissait dans nos esprits endoloris par l'épreuve, il s'était redressé dans toute la majesté de son sacer-

doce. Gratia, je te l'avoue : il ne m'était jamais apparu si grand. Plus éloquent que le célèbre disciple de Thémis qui, hier, représentait la Couronne. Plus beau même que ton Marc Fontaine.

« — Vous dites que vous aviez vos raisons. Soit ; je vous le concède : il n'y a ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ni résurrection, ni éternité. Jésus-Christ est un imposteur ; les apôtres sont des fourbes. L'Église est l'invention de gens qui exploitent le peuple. Et pourtant, en dépit des négations qui, selon vous, sortent de la bouche des géants de la pensée humaine, l'ignorant le plus encrassé ne peut ouvrir les yeux sur les merveilles de l'univers sans s'écrier : Pour toute œuvre, il faut un ouvrier.

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'hologer.

« Donc, il est un Créateur à ces myriades d'êtres. Blasphémez tant que vous voudrez avec votre myopie de science : impies, voltairiens, matérialistes, évolutionnistes, vous êtes des imposteurs. Moi, je crois. »

« Cet argument ramassé nous avait surpris. D'une voix encore plus cinglante, il continua :

« — Sur la terre, il n'est pas un homme qui ne cherche le bonheur. C'est un besoin naturel. Vous avez beau mendier, ce pain de la béatitude, aux honneurs, à la richesse et à l'assouvissement des passions. En dépit des quelques miettes et des quelques gouttes qui trompent votre faim et votre soif, malgré vos *in-folio* qui essaient de me leurrer en substituant à la réalité le mirage des choses créées, mon cœur n'a pas trouvé la félicité ici-bas. Sans un objet qui

lui réponde, cette inclination serait une absurdité. Donc, il existe une autre vie où je serai heureux. Vantez, tant qu'il vous plaira, le terre-à-terre et la volupté. Composez avec art les livres pour chanter les faux plaisirs du siècle, vous ne m'empêcherez pas de lever les yeux là-haut, vers la patrie du Bonheur. »

« Cet argument, comment aurions-nous eu l'audace d'en contester la logique alors que nos cœurs saignaient sous le glaive de l'épreuve?

« — Et l'argument de justice, acheva-t-il, qu'en pensez-vous, vous, monsieur Madore, qui êtes juge? Tous les crimes et toutes les injustices sont-ils châtiés par vos arrêts? Est-ce que nos geôles et nos pénitenciers emprisonnent l'universalité des malfaiteurs et des meurtriers? Combien de misérables, vêtus de soie et honorés par l'opinion égarée, n'échappent-ils pas à vos tribunaux! Il en reste autant d'impunis que de condamnés. Et néanmoins, vous, qui vous targuez de vivre comme si le Jugement particulier et le Jugement général n'étaient que des mythes, est-ce qu'il n'y a pas chez vous un instinct qui réclame pour tous la même justice et les mêmes sanctions de récompense ou de châtiment? Puisque ce Tribunal suprême ne s'élève pas en ce monde, ma nature a raison de l'exiger, par delà la tombe, du grand Justicier. »

« Après ce triple alinéa, l'abbé Desportes, se tournant vers une Histoire universelle qui étalait ses volumes sur trois rayons de la bibliothèque, nous apostropha ainsi :

« — Lisez cet ouvrage. Vous y apprendrez ce qu'était le monde avant l'apparition de Jésus-Christ :

dégradation dans l'individu, tyrannie dans la famille et barbarie dans la société. A partir de l'ère chrétienne, l'univers se transforme et, nonobstant les persécutions, l'Église a poursuivi l'œuvre de son Fondateur. Ce qu'il y a de plus élevé chez les peuples leur vient du christianisme. Plus ils observent ses principes, plus ils montent; moins ils les respectent et moins ils progressent. Devant l'œuvre accomplie, avez-vous le droit de méconnaître l'Auteur? Ah! vous devriez tomber à genoux devant l'Évangile et avec votre Jean-Jacques Rousseau redire : « Oui, si la « vie et la mort de Socrate furent celles d'un sage, « la vie et la mort de Jésus-Christ sont celles d'un « Dieu! »

— Mais cette lecture spirituelle, glissa Gratia, devait vous ennuyer?

— Elle ne nous causait aucun déplaisir. Loin de là! Il nous tenait suspendus à des lèvres qui modulaient le sublime :

« — Non, mille fois non, vibraient-elles, la vertu ne peut sortir du vice, ni l'héroïque sainteté de la fourberie. Quand je songe à ces myriades de prêtres, de missionnaires, de martyrs, de vierges et de chrétiens fidèles, quand je médite sur la vérité qu'ils ont disséminée, sur les sacrifices consentis et sur les exemples donnés, puis-je tirer une autre conclusion que celle du Psalmiste : *A Domino factum est istud.* Ceci est l'œuvre du Seigneur et c'est admirable à nos yeux (Ps. CXVII, vers. 23). Oui, admirable, ce spectacle qui dure depuis vingt siècles et même depuis les origines du monde : l'homme juste, le front incliné sur le pavé des sanctuaires, adore la Divinité qui lui parle par les voix de la nature, de la tradi-

tion et des Écritures. En vain ceux qui ont des yeux pour ne pas voir ont essayé de troubler ce concert : leurs blasphèmes ont rejoint ceux de Lucifer. En vain aussi la prose et la poésie ont-elles été prostituées dans des livres ignobles, écrits *pour écraser l'Infâme,* la vieille Bible et l'Évangile sont encore le code de l'honneur et de la vertu. O sainte religion, tu es comme nos âmes : indestructible, immortelle. Bien à plaindre les égarés qui feignent de te méconnaître ! »

« Ton oncle avait articulé cette péroraison avec une intonation où je sentais l'immense chagrin que lui causait notre indifférence. Je t'avouerai que M. Langlais et moi nous étions fort émus par cette mercuriale inattendue.

— J'aurais craint que vous ayez été enclin à quelque ressentiment, émit Gratia, qui ne perdait pas un mot de ces confidences.

— Non, je n'étais pas irrité contre lui. Tu sais, je suis un peu comme les Anglais : ils méprisent ceux qui courbent l'échine devant leur arrogance et estiment ceux qui ne mettent pas de gants blancs pour leur dire leurs vérités.

— Alors qu'avez-vous répliqué à mon oncle?

« — Monsieur l'abbé, lui ai-je demandé, qu'attendez-vous de nous?

« — Messieurs, prononça-t-il, vous avez, tous deux, de graves imprudences à réparer. Au nom de vos enfants, avariés par votre faute, je vous en supplie, revenez à la pratique de vos devoirs de chrétiens. Si la religion a été bonne pour Charlemagne et Napoléon, Pasteur et Bernard, Foch et de Mun, elle ne l'est pas moins pour vous. Jusqu'à aujourd'hui,

vous avez lu de la littérature anticatholique. Achevez de la détruire dans votre bibliothèque. A sa place, intronisez les chefs-d'œuvre de la foi et du génie. Brunetière a été converti par l'étude de Bossuet; vous-même, lisez Monsabré. Quant à monsieur Langlais, je lui conseille Veuillot. Faites cela, Dieu fera le reste. »

— Et vous avez promis?

— Nous avons promis.

— Je comprends maintenant pourquoi les *Conférences de Notre-Dame* ornent votre bureau de travail.

— Outre les volumes envoyés par ton oncle, l'avocat Fontaine m'en a prêté quelques-uns. »

La jeune fille ne se possédait plus de joie.

Si son ami de prédilection avait vu le feu de ses yeux noirs! Leur éclat n'avait jamais été plus rayonnant.

« Si vous me le permettez, papa, implora-t-elle, dès ce soir j'écris à maman pour lui faire partager mon bonheur.

— Je te le défends.

— Et ces lectures de Monsabré vous ont-elles intéressé?

— Elles ont été toute une révélation.

— Alors... Oh! papa, murmura avec larmes la chère enfant, donnez à maman qui a tant pleuré, à mon oncle qui a prié, à moi-même qui vous aime, la consolation de la même foi et du même culte. Nous refuserez-vous plus longtemps cette faveur dans ces jours de tristesse et d'abattement? Dieu m'est témoin que, pour mériter cette faveur, j'ai offert le sacrifice de ma vie. Hier encore, je l'adjurais de me substituer comme victime à la place de Ruth sur l'autel de l'expiation. Papa, je vous en conjure : dites que vous croyez, que vous êtes converti à la foi de nos ancêtres... »

Gratia s'était jetée à genoux aux pieds de son père et implorait une réponse favorable.

Réalisant la peine causée à sa famille par des années d'incrédulité, le juge ne pouvait se défendre d'une vive émotion. Ses yeux nageaient dans l'eau.

« Relève-toi, ma fille. Dans quelques jours, tu seras témoin d'un acte qui manifestera au grand jour ma résolution de réparer le passé.

— Merci, cher papa, pour cette promesse. Elle me redonne l'espoir que j'obtiendrai la guérison de Ruth. »

Le juge branla la tête en soupirant :

« Les médecins désespèrent. De sa mauvaise éducation, il en restera toujours quelque chose.

— S'il n'y avait pas la vilaine aventure de Kenneth !

— Lui aussi est un taré. Même le pénitencier ne le purgera point d'habitudes invétérées. »

Comme le repas était terminé, M. Madore se retira dans ses appartements, pendant que Gratia s'acheminait vers l'église paroissiale pour les exercices du Rosaire.

Elle recourait à une croisade d'*Ave Maria* pour ramener le calme au firmament encore gros de nuages.

De nouvelles consolations s'annonçaient à la villa Mécènes pour la jeune fille.

Bien que le docteur Beckett s'acharnât à capter l'amour de la jeune fille, une rebuffade de Gratia allait indiquer à l'évidence de quel côté penchait son cœur.

CHAPITRE X

L'AUTODAFÉ

Des lettres de Mme Madore apportaient, de temps en temps, des nouvelles de la malade. Malgré les soins, son état restait précaire. Les distractions la fatiguaient apparemment; d'autre part, le séjour aux mêmes endroits avait l'inconvénient de la laisser à des rêveries langoureuses. Elle avait souvent à la bouche le refrain : « Ils m'ont volée et assassinée, mais je me suis vengée. »

Dans l'espoir que la paix d'un hospice et le dévouement des religieuses lui apportassent du soulagement, Ruth avait été conduite chez les Sœurs Grises.

Si les soins des admirables filles de Mère d'Youville échouaient, il ne restait plus que le sanatorium.

Ces perspectives si peu gaies inquiétaient le juge, qui ne pouvait se résoudre à accepter le diagnostic du docteur Bert, le spécialiste Beckett ayant finalement émis l'opinion que la malade guérirait.

Des deux professionnels, qui aurait raison?

Le médecin anglais était maintes fois revenu à la villa Mécènes. On eût dit que quelqu'un l'y attirait.

Touché de l'intérêt qu'il semblait témoigner pour

la situation de Ruth, M. Madore était content de l'accueillir, tandis que Gratia, objet de ses rêves, manœuvrait de façon à éviter sa présence.

En deux occasions, elle avait dû prétexter des courses en ville afin de ne pas le rencontrer.

Avec ce flair si sensible de la femme, si affiné en amours, Gratia avait saisi que la sollicitude du jeune médecin ne s'étendait pas seulement à sa sœur, mais qu'elle visait aussi à amorcer avec elle-même une fréquentation matrimoniale.

Le docteur, parfaitement au courant des sympathies de plus en plus prononcées de la jeune fille pour Marc, ne désespérait pas, quand même, de réussir à supplanter son rival.

La gratitude de M. Madore était un fort atout dans son jeu. Son engouement pour les personnes et les choses anglaises ajoutait encore à ses chances de succès.

Cependant, s'il avait eu une chance de parler seul à seule avec la dame de ses ambitions! Faire miroiter à ses yeux les nombreux avantages de la fortune, de la renommée; l'éblouir par la splendeur d'un mariage qui eût rendu jalouses les *misses* de Westmount, enfin la gagner en lui jurant qu'elle serait, non pas l'inférieure, mais l'égale en tout et partout.

Tant d'autres demoiselles succomberaient à l'appât!

Hélas! la rencontre désirée ne venait point.

Il eut l'idée de lui écrire une longue lettre pour étaler ses alléchantes propositions. Mais comme le style, si parfait soit-il, n'a pas la magie de la parole, il décida d'attendre encore l'occasion pour lui causer de vive voix.

Une circonstance inespérée lui procura enfin l'entretien rêvé.

Un soir que le juge était allé à Verdun, visiter un ami malade, le docteur s'était présenté à la villa Mécènes.

Mademoiselle l'avait reçu assez froidement, le priant de revenir parce que son père était absent.

« Ce n'est pas à monsieur le juge que j'ai à parler, mais à vous-même.

— Bien que j'aie pour règle de ne pas recevoir en l'absence de mes parents, je ferai une exception en votre faveur. Vous avez été si bon pour nous, que maman ne me grondera pas d'avoir, pour une fois, ignoré sa recommandation. »

Un peu gêné par cette réception, le docteur avait tout de même pris le fauteuil que lui offrait Gratia.

« Voici, mademoiselle, le mobile de ma venue, ce soir. Vous me pardonnerez si je n'use pas de précautions oratoires pour vous l'apprendre. Ces procédés ne sont pas dans notre tempérament. Je suis venu pour vous déclarer que je vous aime... encore plus que Marc Fontaine...

— Monsieur! interjecta la jeune fille.

— Je vous comprends, mademoiselle : vous m'objectez qu'il est intempestif de parler d'amour quand on traverse une crise de souffrances morales, quand une sœur est gravement atteinte et que son ancien ami est en prison. Mais pourquoi m'interdiriez-vous à moi-même ce que vous agréez d'un certain avocassier?

— Monsieur! répéta la demoiselle, dont les joues étaient pourpres. Je ne vous permettrai point de dénigrer un brave jeune homme qui est digne de mon amitié.

— Il a, je l'avoue, de brillantes qualités; mais

enfin, à moins que je m'illusionne, je puis vous offrir davantage.

— Je sais que vous êtes riche.

— Immensément riche. Les biens que m'a légués mon père vous permettraient de vivre dans une opulente oisiveté. Avec mes rentes, nous aurons un château et des domestiques, et nous jouirons.

— La richesse n'apporte pas le bonheur, monsieur, et je connais des millionnaires qui envient l'existence calme des gens modestes.

— Soit. Mais en vous offrant mon amitié, je vous associe à l'honneur d'une grande réputation. Ma science en médecine m'a valu une clientèle innombrable et, si je voulais, j'occuperais l'une des chaires principales de l'université d'Oxburg.

— Monsieur, si vous brillez en médecine, j'en connais un qui jette du lustre sur le barreau et qui a la gloire de passer pour le défenseur attitré des pauvres et des malheureux.

— Mais enfin, pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Je mets à vos pieds et ma fortune, et mon renom, et mon cœur.

— Inutile d'insister, monsieur. Je ne suis pas à l'enchère et je ne veux de vous pour aucune considération. »

Gratia s'était levée pour signifier son congé à l'enragé courtisan. Afin de désarmer son opiniâtreté, elle avait pris un visage sévère.

Le docteur Beckett semblait profondément déçu. Il se préparait à sortir.

« Mademoiselle Madore, dit-il, d'un air contristé, pourquoi ne voulez-vous donc pas de moi? »

La réponse tomba foudroyante :

« Parce que vous êtes Anglais, monsieur, et que je suis Canadienne-Française; parce que vous êtes protestant, et que je suis catholique.

— Pourtant ces différences ne sont qu'accidentelles. Avec du tact et le respect mutuel, nous pourrions nous entendre en toute harmonie.

— Non, monsieur. Nourrir pareille chimère, ce serait essayer de faire mentir l'histoire du passé et les faits contemporains. Pour sympathiser, il me faudrait abandonner ma langue maternelle, l'idiome du génie, pour adopter un langage contre lequel proteste tout le sang que j'ai dans les veines. Je devrais en plus réduire mon catholicisme à de rares pratiques religieuses pour ne pas offusquer votre protestantisme de famine.

— Vous grossissez les difficultés, mademoiselle, car enfin vous avez connu des alliances de cette sorte qui furent heureuses en ménage.

— J'ai observé quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent que ces unions mal assorties ont été funestes. Cela n'a rien qui doit étonner. Quand on songe à ces Anglais d'Ontario qui refusent aux petits Canadiens-Français l'étude dans leur langue maternelle, quand on se rappelle les fanatiques des provinces de l'Ouest qui fermaient les écoles françaises, comment voulez-vous, monsieur, qu'en ménage, je puisse espérer garder intacts les droits de ma nationalité? Réduite à trahir ma race et ma foi, j'aurais honte de paraître dans la société de mes concitoyennes et je rougirais devant les saintes femmes de maîtresses qui m'inculquèrent le culte de mon Dieu et la fidélité à mon Québec. Non, je serai franche avec vous. Je vous le répète : je ne veux pas de vous parce que je ne veux pas immoler ce qui m'est le plus sacré au monde. Voilà! »

Le docteur Beckett, abasourdi par cette bordée tirée à bout-portant, posait encore une fois son regard enflammé sur cette beauté qu'il eût voulu conquérir et qui, plus fortunée que la Canadienne de 1760, n'avait pas eu à baisser pavillon devant l'Anglais. »

Loin de la haïr, il l'admirait intérieurement et réalisait qu'une telle conquête méritait des efforts encore plus héroïques.

« Au revoir, mademoiselle, mais non pas adieu. Je ne vous tiendrai pas rancune de ce refus. Si je ne puis être le mari de Gratia, je resterai au moins l'ami de son père. Je reviendrai.

— Comme il plaira à papa, monsieur. »

Il s'inclina et sortit.

A n'en pas douter, il essaierait encore d'assiéger Gratia. Le tempérament anglais est si tenace! Après cet échec, l'amoureux obstiné se servirait du juge pour emporter la place. Quand même les chances de succès étaient maigres, l'objectif justifiait l'essai par sa valeur.

Quant à la courageuse et patriotique enfant, elle résolut de cacher l'incident à son père, mais d'en raconter par lettre les péripéties à sa maman. La chère dame applaudirait au geste de la cadette. Si Ruth avait péché par trop d'engouement pour les personnes et les institutions britanniques, Gratia réparait la brèche par son attachement à sa nationalité et à sa religion.

Celle qui s'honore ainsi finit par être récompensée. Ce fut le cas de Gratia. Le lendemain soir, la Providence la comblait de joie. Voici. M. Madore exécutait son plan de désinfection. Il avait réuni chez lui le notaire Dubuc, le docteur Bert, l'avocat Fontaine et deux Français très instruits : MM. Lafitte et Duval. De plus, les femmes des deux premiers professionnels

accompagnaient leurs maris, ce qui avait fort réjoui Gratia.

Ce soir-là donc, M. Madore, contre ses habitudes, paraissait songeur, comme un juge qui se prépare à condamner une troupe de bandits.

Les invités, et en particulier Marc, se mirant dans les beaux yeux de Gratia, eurent beau plaisanter afin de dérider Son Honneur, leur hôte brûlait du désir d'accomplir la besogne qu'il avait à cœur.

Au lieu de veiller dans le salon, selon l'habitude, les amis avaient été priés de monter à la bibliothèque pour être témoins, avait averti M. Madore, de l'exécution générale.

Dans la vaste pièce, tout était resté en désordre après l'équipée de Ruth.

Seulement, autour de la cheminée, le parquet avait été débarrassé. Des fauteuils étaient disposés en cercle.

« Quelles sont les intentions du juge? » se demandaient les visiteurs.

Quand tous se furent assis, le père de Gratia s'expliqua :

« Mes amis, dit-il, je vous ai réunis pour accomplir un acte de justice qu'en conscience je dois accomplir. Tout homme se trompe au cours de sa carrière. Moi, j'ai commis l'erreur de garder sous mon toit de père de famille et d'homme public les profanateurs des lettres et du journalisme. J'ai manqué.

— Mais alors, diagnostiqua le docteur Bert, vous purgerez ces rayons des livres qui les déshonorent?

— Et vous condamnerez au supplice du feu, continua Marc Fontaine, les auteurs coupables de libelle contre Dieu, les écrivains qui insultent à la vérité et

aux bonnes mœurs, les romanciers enfin qui se sont repus de sang et de boue?

— Quel opportun autodafé, encouragea Mme Dubuc, dont l'estime pour l'hôte croissait devant sa fière attitude, exempte de respect humain.

— Vous aurez l'approbation des gens bien pensants, ajouta M. Duval, en détruisant ces romans pernicieux qui, selon le mot de Jules Vallès, mon compatriote, « font pleurer les mères et travailler les juges. »

— Dans ce choix, réclama M. Lafitte, il faut de la largeur d'esprit et non pas de l'étroitesse. Je ne prétends pas m'improviser, dans ces assises, l'avocat du diable, mais je ne pourrais tolérer qu'on bavât sur les gloires de la France. »

Confirmé dans sa résolution par ce concert d'approbations, M. Madore se mit à la besogne.

Sur ses ordres, deux domestiques emportaient les bustes défigurés pour les jeter au dépotoir, avec la ferraille et les immondices.

« Expulsez tout d'abord Voltaire, commanda le juge. Victor Hugo a bien dit de lui quand il écrit :

Singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé !

— L'ambassadeur était digne du souverain, plaisanta Mme Bert au milieu de l'hilarité générale.

— Il me semble, objecta M. Lafitte, que vous êtes sévère. N'oubliez pas que, dans ma patrie, le patriarche de Ferney a ses statues, et son cœur est au Panthéon ! J'aurai cru...

— C'est un misérable, repartit le notaire Dubuc.

Ce coryphée des libres-penseurs mettait ses délices à ridiculiser les dogmes chrétiens.

« — Le fond de Voltaire, remarque M. Lanson, c'est l'irréligion. Elle procède de sa nature avide de jouir, et que toutes les défenses de jouir révoltent... L'ennemi pour lui, c'est la morale de l'Évangile... Ne pouvant mieux, il convertit la sensualité en indécence de langage... Il ne devint pas, il n'a jamais été véritablement homme de science, en dépit de ses essais et de ses travaux. Il était ennemi de la religion... »

— Et des quelques arpents de neige de notre Canada, » glissa Gratia souriante.

Quand la face cynique du faux philosophe eut été jetée dans la charrette et que ses œuvres flambèrent dans la cheminée, il y eut comme un soulagement dans la physionomie des invités. Il leur semblait que l'assassin et le corrupteur de tant d'âmes françaises venait d'expier sur un gibet ses infamies de toutes sortes.

« Après Voltaire, sortez le dégoûtant Zola, » ordonna l'exécuteur des hautes manœuvres.

Au moment où les bourreaux d'occasion traînaient l'ignoble plâtre vers la ruelle et pendant que ses œuvres pétillaient dans l'âtre, les veilleurs s'étaient éloignés de la flamme, comme si elle eût dégagé des odeurs nauséabondes.

« Nous n'aurons pas à lui composer un éloge funèbre, dit M. Duval, car les critiques ne lui ont pas ménagé leur mépris.

« — Zola a créé la rhétorique de l'égout et l'esthétique de la sentine (Henri Houssaye). A l'encontre de

ce personnage des contes de fées qui changeait en or tout ce qu'il touchait, M. Zola change en boue tout ce qu'il manie (Jules Claretie). On imaginerait difficilement une telle préoccupation de l'odieux dans le choix du sujet, de l'ignoble et du repoussant dans la peinture des caractères, du matérialisme et de la brutalité dans le style (Brunetière). Son œuvre est mauvaise, et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés. Personne avant lui n'avait élevé un si haut tas d'immondices. Jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité (A. France). »

A la suite du littérateur ordurier, Diderot, d'Alembert, Renan, Georges Sand, Jean-Jacques Rousseau, Victor Marguerite, furent jetés à la voirie pendant que leurs productions alimentaient le foyer.

Seul de tous les invités, M. Lafitte avait la démangeaison de protester. Il n'avait osé en appeler de ces arrêts proscripteurs. Mais il rongeait son frein avec indignation.

Afin de ne pas fatiguer ses amis par l'interminable procès de tous les littérateurs indignes, M. Madore suspendit pour quelques instants le bras de la justice.

Le sursis devait être de courte durée.

Le juge fit apporter un goûter que distribua Gratia, radieuse comme une héroïne de roman.

« Ce sucre à la crème est l'œuvre de ma fille, déclara M. Madore, en pressant les invités de se servir généreusement.

— Il est exquis, ce chef-d'œuvre de l'art culinaire, louangea le docteur Bert. Mes compliments, mademoiselle.

— Il faut qu'elle t'indique sa recette, murmura le notaire à l'oreille de sa femme.

— Il fond dans la bouche, votre délicieux bonbon, constata Marc en acceptant du cordon bleu un second morceau.

— Savez-vous qu'elle est bonne à marier, votre demoiselle? complimenta M. Duval. Elle régalera son mari. »

Sous cette avalanche d'éloges, Gratia restait cantonnée dans une aimable modestie.

A la fin, toutefois, elle fixa l'avocat d'un petit air narquois et semblant dire :

« Et toi, chéri, qu'en penses-tu? Serais-je la fidèle maîtresse de maison qui vaque à la couture, qui ne dédaigne pas descendre à la cuisine, qui, en un mot, voit partout, passe partout? Ou bien la grande dame qui prend des faux airs de reine, qui concentre son ambition sur des toilettes extravagantes et qui réussit à dépenser le salaire de son époux plus vite qu'il n'est gagné?

— Le docteur Beckett, dit M. Madore, m'avouait dans l'intimité que, pour lui, la femme idéale n'était point la femmelette maquignonnée en garçon, qui fume la cigarette, danse le jazz et ne rêve qu'émancipation et politique.

— On me rapportait, confia le notaire, qu'il ambitionne épouser une Canadienne-Française, éduquée dans un couvent.

— Jadis, confessa le juge, je l'aurais déconseillé; aujourd'hui, je l'encouragerais.

— Et vous, mademoiselle Gratia, s'enquit M^me^ Bert, abondez-vous dans notre sens? »

L'interpellée, un peu distraite, avait rougi.

« Si j'étais condamnée, dit-elle, à épouser un Anglais, j'exigerais au préalable qu'il apprît le français et qu'il se convertît au catholicisme. Il faudrait un long temps de probation. Ensuite, il aurait l'avantage de se régaler de ce sucre à la crème que vous appréciez si bien.

— Bravo! voilà qui est catégorique, applaudit le notaire, qui dégustait un troisième morceau. Non seulement vous excellez à confectionner une royale pâtisserie, mais vous sauriez cuisiner un excellent mari. »

Tous les invités riaient à ventre déboutonné.

« Et notre éminent légiste, dit M. Duval, plaiderait-il cette thèse?

— La cause a été jugée par M. Madore, répondit Marc. Je crois que c'est un jugement sans appel. Comme j'ai beaucoup de respect pour la loi, je serais heureux de marier une de ces gentilles demoiselles telles que rêvées par le docteur Beckett. »

Cette repartie amusait fort l'assistance en devoir de rançonner le plat de Gratia.

Quand tous parurent réconfortés, des instances furent faites auprès du juge pour achever l'assainissement de la bibliothèque.

« Très bien, accorda celui-ci. Il est vrai que déjà nous avons exécuté les chefs de la racaille; mais il en reste encore d'autres qui allégueront diverses excuses pour ne pas monter au bûcher ou pour ne pas gagner le dépotoir.

— Si vous le permettez, dirent les invités, nous remplirons le rôle du jury. Vous, monsieur Madore, vous sentencierez les coupables.

— Ne soyons pas étroits, recommanda M. Lafitte, qui inclinait pour l'amnistie générale.

— Si le cœur vous en dit, conseilla le docteur Bert, commuez la peine de mort en un exil dans quelque bibliothèque de la ville. Là, on détiendra ces tristes sires pour en ausculter les parties saines et signaler, d'autre part, les membres gangrénés.

— Je n'opine pas dans ce sens, dit le juge. Si ces écrivains ne méritent pas l'hospitalité de la villa Mécènes, ils ne sont pas dignes non plus d'entrer dans les palais des livres.

— J'approuve votre sévérité, assentit le notaire. Tuons les microbes dans les germes, et nous serons à l'abri des épidémies morales dont l'Europe est la proie. »

La désinfection commença.

Sur une table étaient entassés les livres de Balzac.

« Au feu ! au feu ! réclamèrent les invités. »

Seule, une voix était discordante. M. Lafitte plaidait la cause de l'inculpé.

« Mais c'est le père du roman moderne, interjectait-il, il est universellement connu et admiré ; il a illustré le génie français.

— La Comédie humaine est à l'Index, rétorquait Marc Fontaine. Il est dangereux, cet auteur prolifique. Dans cette centaine de romans où il y a beaucoup d'imagination, le critique littéraire est scandalisé par la licence qui dépare presque tous les volumes. Parmi les cinq mille personnages qui détiennent les rôles dans cette profusion de livres, c'est toujours l'argent et les femmes qui prédominent. C'est scabreux, c'est impudique.

— Au feu ! au feu ! » décrétèrent les jurés d'occasion.

M. Lafitte intercéda en vain...

Les flammes crépitaient en dévorant : *Berthe la repentie, les Cent contes drôlatiques, Contes bruns, les Employés, Esther heureuse, l'Excommunié, la Femme supérieure, la Fille aux yeux d'or, le Père Goriot, Béatrix, les Célibataires, Étude de femme, Une passion dans le désert,* etc., etc.

Assez d'obcénités pour pervertir un pays !

« Après Balzac, soumit M. Madore, se présentent les Dumas : le père et le fils. Dois-je les envoyer au bûcher ?

— Tous les romans d'amour de cette paire d'écrivains sont à l'Index, indiqua Mme Bert. On a dit du premier qu'il reste le *roi des amuseurs,* l'un des auteurs dont les ouvrages sont le plus fréquemment demandés dans les bibliothèques où l'on ferme les yeux sur ses nombreuses invraisemblances, ses atteintes à la morale et au bon sens, son style à la diable et ses erreurs et contre-sens historiques très graves.

— Nous, statua le juge, nous ne pouvons lui pardonner ces graves manquements. »

Et *Ascanio, la Reine Margot, les Deux Dianes, Ange Pitou, Isaac Laquedem, Une Fille du Régent* et toute une pile *ejusdem farinæ* flambèrent en même temps que *la Dame aux Camélias* et *Diane de Lys.*

« Enfin, restent les œuvres d'Anatole France, prononça M. Madore. Qu'en pensez-vous, monsieur Dubuc ?

— Ce que j'en pense, le voici : si j'avais été mandé à son chevet de mourant pour recevoir ses dernières volontés, je l'aurais avisé, avant de comparaître devant *le divin Critique* de toutes les œuvres humaines, de rétracter les erreurs qui souillent la totalité de ses productions littéraires. Anatole France fut peut-être le plus mauvais des écrivains de notre époque. Chez

aucun, l'impiété ne fut aussi complète, ni l'immoralité aussi animale. Les héros de ses romans parlent toujours et raillent tout : la métaphysique qui est un rêve, la religion qui est un mensonge, la morale qui n'est qu'hypocrisie, la chasteté qui n'est qu'une sottise. Ils inclinent même à croire que la vie idéale est celle des animaux à qui la nature a donné un sûr instinct pour se procurer du plaisir et fuir la douleur.

— Je ne partage pas le sentiment du notaire, dit M. Lafitte. C'est une honte que de chercher à rabaisser la gloire de cet académicien.

— Ce n'est que justice, dit Marc, puisqu'il a ravalé, le misérable, tout ce qu'il aurait dû respecter.

— Je m'oppose à ce verdict, clama M. Lafitte, tout rouge de chauvinisme de mauvais aloi. N'oubliez pas, messieurs, qu'Anatole a eu le prix Nobel, qu'il a un style féérique, que des statues sont érigées en son honneur.

— Peu importe cette vogue regrettable, redit le jeune avocat. Tous les libertins de France et du monde entier ne peuvent légitimer le rôle néfaste de ce bandit littéraire ; toutes les palmes et toutes les couronnes ne peuvent excuser les sales élucubrations de ce vaurien.

— Je ne tolérerai pas qu'on insulte ainsi un compatriote qui a jeté tant de lustre sur le nom de mon pays ! se récria M. Lafitte, qui rageait.

— Calmez-vous, mon ami, interposa le juge.

— Je partage le mépris de M. Fontaine, déclara M. Duval. Quoique Français, je ne suis pas assez aveuglé pour ne pas voir les taches quand taches il y a. Anatole France a continué la triste lignée des voltairiens qui ont fait plus tort à ma patrie que les grandes guerres. C'est dans l'influence d'écrivains de

ce calibre qu'il faut chercher la cause des plaies qui amoindrissent les forces vives de chez nous. L'irréligion, la stérilité volontaire des mariages, l'abominable code scolaire, tout cela est le fruit d'une propagande, née d'une littérature mauvaise et entretenue par une presse satanique. Quant à moi donc, je condamne Anatole France et ses compères, si lettrés soient-ils, parce qu'avant d'être Français, je suis catholique. Rien de beau ne peut s'écrire avec des blasphèmes et des calomnies.

— C'est atroce d'énoncer une telle profession de foi, hurla M. Lafitte au paroxysme de la rage. Séance tenante, je me retire pour protester contre ceux qui déblatèrent contre...

— Des démons et des antéchrists, » compléta M. Duval.

Le défenseur de la canaille s'apprêtait à gagner la porte.

« Je défie qui que ce soit, Canadien ou Français, de monter une grande bibliothèque en ostracisant les auteurs qu'on a essayé d'anéantir ce soir.

— Je relève le gant, se hâta de répondre M. Duval. Je vous montrerai, monsieur le protecteur de la pègre lettrée, que la France a assez d'écrivains illustres et croyants et qu'il est possible de réunir une fameuse bibliothèque. »

M. Lafitte était disparu dans le corridor avant que le juge ne pût s'interposer.

Les délibérations se poursuivirent.

« Le jury n'a pas à hésiter, reprit Marc. N'en déplaise au protestataire déguerpi, Anatole France est un condamné de l'Index pour tous ses ouvrages. Au feu donc!

— Au feu ! au feu ! » chantèrent en chœur tous les assistants.

Et les *Poèmes dorés*, et les *Noces corinthiennes*, et le *Lys rouge*, et *Thaïs*, qui se résume dans cette déclaration empruntée textuellement à l'ouvrage : « La matière première de la sainteté est la concupiscence, l'incontinence, toutes les impuretés de la chair et de l'esprit, » et les *Sept femmes de Barbe bleue*, et le pamphlet qui a nom *Vie de Jeanne d'Arc*, etc., etc., élucubrations nées du *renanisme* ondoyant, voluptueux et faux, que n'eût pas désavoué le plus satanique Belzébub, furent anéanties par le feu purificateur du foyer.

Quand l'autodafé eût consumé cette littérature prostituée, M. Madore soumit au jugement de ses amis quelques auteurs qui avaient à leur actif de fort belles pages et, par contre aussi, maints passages immoraux.

Après examen, on précipita dans les flammes des livres comme *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables*, de Victor Hugo ; ceux de Lamartine : *Jocelyn*, *Voyage en Orient*, *la Chute d'un ange ;* plusieurs romans, pour ne pas dire tous, de Pierre Loti ; quelques-uns d'Henri Lavedan et même de Paul Bourget.

Comme article dernier au programme, ce fut l'illumination de la bibliothèque pour une flambée monumentale des journaux sensationnels.

Ce fut vraiment un feu de joie.

Quand du bûcher il ne resta plus que des braises, l'assainissement était parfait et la morale était vengée.

Les invités ne tarissaient pas d'éloges à l'endroit de M. Madore.

« Vous avez droit à nos félicitations, disait le notaire Dubuc. Si j'étais, comme M. Langlais, rédacteur

d'une gazette, j'encadrerais votre geste d'un commentaire propre à vous susciter des imitateurs.

— Et moi, si j'écrivais un livre, ajoutait le docteur Bert, j'y intercalerais le récit de cette séance mémorable. Ah! si tous les libraires rayaient de leur commerce ces importations nocives, la jeunesse qui lit ne s'en porterait que mieux.

— Je suis sensible à vos éloges, dit le juge; mais savez-vous que certains lettrés parmi mes compatriotes m'accuseront de vandalisme?

— Ces messieurs auraient tort, déclara Marc. Ils vous affirmeront qu'il n'y a pas de livres à proscrire, que ces écrivains dont vous faites des malfaiteurs sont la gloire de la France. D'ailleurs, vous avez entendu M. Lafitte. C'est invariablement le même plaidoyer. Ces ouvrages, proclament-ils, sont des chefs-d'œuvre de style, de psychologie, d'observation et de construction dramatique. Et vous osez les proscrire! N'est-ce pas pousser la sévérité jusqu'à l'injustice et la barbarie? Un pareil ostracisme n'est-il pas un outrage à l'esprit humain?

— D'autres riront de mes scrupules. Ils m'assimileront à un capucin.

— Monsieur le juge, ce langage ne devrait pas vous surprendre, continua M. Duval; tous ceux qui ont affiché la prétention, — et ils sont légion, — d'émanciper l'art, la politique, l'économie sociale, le mariage, ont recours à ces sophismes dans leurs manifestes. Moi, je leur réponds : Oui, la littérature est indépendante de la morale, en ce sens qu'elle a son objet et son domaine à elle. Mais en tant qu'elle est l'œuvre d'un homme et qu'elle s'adresse à des hommes, elle relève des lois qui régissent l'homme même, et elle a la

stricte obligation de s'y soumettre. Si illustre et si puissante qu'elle soit, elle n'a pas le droit de se mettre à la traverse sur le chemin que l'homme doit parcourir pour attendre sa fin. Qu'elle s'abstienne de prier, de chanter les louanges du Seigneur et d'enseigner les devoirs imposés aux créatures, soit. Mais si elle n'a pas pour mission essentielle de psalmodier ou de catéchiser, il lui est rigoureusement interdit de blesser, d'aveugler, et surtout de souiller et d'égarer. Quand elle profère des blasphèmes ou étale des lubricités, eût-elle pour thuriféraires des génies incomparables, elle devient un obstacle à la fin supérieure de l'homme. La morale a le droit de protester et, appuyée sur l'histoire, elle a toute facilité pour le prouver. Il y a donc des livres à proscrire. Ne regrettez pas votre geste, monsieur le juge ; il vous honore.

— Si vous saviez comme Mme Madore jubilera quand vous la mettrez au courant de ce qui s'est passé ! dit Mme Dubuc.

— Elle ne prisait pas fort la cohabitation avec ces défunts, badina Mme Bert.

— Je lui écris dès demain, dit Gratia, pour lui apprendre que ces trépassés sont allés élire domicile chez messire Satan, pour qui ils ont si ingénument travaillé. »

Cette boutade fit rire tout le monde.

« Non, ne regrettez pas une veillée si bien remplie, conclut Marc. Tôt ou tard, ces livres pervers sèment sur leur passage des ruines morales. Je vous en citerai un exemple encore tout récent. Le lendemain du procès de Kenneth, je m'étais rendu à Bordeaux avec son père pour encourager le prisonnier. Le pauvre garçon faisait pitié à voir. En nous apercevant, il éventait les

cris et un déluge de larmes inondaient ses joues amaigries. Tout d'abord, l'infortuné ne répondit à aucune de nos bonnes paroles. Puis avec rage il se mit, l'ingrat, à déblatérer contre son père, qu'il accusait d'être l'auteur de ses malheurs.

« — C'est votre faute à vous, hurlait-il, si aujourd'hui je suis encagé dans une prison. Vous ne m'avez pas pourvu du genre d'éducation qui convenait à un catholique et à un Canadien-Français. Si j'avais été imprégné d'enseignement religieux, si j'avais contracté des habitudes de piété, je ne serais pas dans cette abjection. Vous étiez celui qui aurait dû voir à tout cela et vous n'y avez pas vu. Le coupable, c'est vous !

« — N'avez-vous pas honte de parler de la sorte, lui reprochai-je, alors que votre père n'a reculé devant aucun sacrifice ?

« — Défendez-le si vous voulez, gémissait-il, vous, monsieur, qui avez eu l'inappréciable avantage d'avoir des parents qui comprenaient de quelle importance c'était pour votre avenir de fréquenter des écoles où les murs portaient des crucifix et qui comptaient pour professeurs, non pas des neutres, mais des fervents dont l'esprit de foi se déteignait sur les élèves. Vous, vous n'avez pas reçu une formation rien que pour accumuler habilement des piastres et des piastres. Ah ! si mon père avait été comme votre père ! »

« Les sanglots de l'incarcéré redoublaient à mesure qu'il évoquait le passé.

« — Mais enfin, trêve à ces récriminations ! Calmez-vous. Vous avez eu une heure de malchance dans votre carrière, mais il n'est pas trop tard pour vous réhabiliter.

« — Je ne m'en sens pas le courage. Je maudis mon sort quand je pense à ce que je suis et ce que j'aurais pu être. Oui, déplorez-le, papa : si vous m'aviez arraché des mains les journaux malfaisants dont les récits de crimes et les feuilletons risqués me délectaient, ma conduite n'aurait pas été une seconde édition de ces œuvres perverses, car l'ignorance du mal est le plus sûr moyen de ne pas le commettre. »

« Ah ! mes amis, fit avec émotion le jeune avocat, comme ces plaintes semblaient exciter le remords dans l'âme du pauvre M. Langlais ! Je vivrais cent ans que je ne pourrais oublier ce spectacle. Et pendant que le père de Kenneth versait des larmes silencieuses, le forcené vomissait de nouvelles injures contre les littérateurs dont les livres viennent d'être anéantis par le feu.

« — Productions inspirées par les démons pour séduire les âmes, je vous exècre avec toute la haine que recèle un cœur perdu. Dans vos pages diaboliques, j'ai puisé le goût de la volupté et de l'argent. Vous avez peuplé mon imagination d'adultères, de viols, d'insultes contre la religion et ses prêtres. Et c'est vous-même, mon père, dont le devoir était de conspuer ces démoralisateurs, qui avez fermé les yeux ! Si demain le déshonneur s'attache au nom de Langlais, ce sera le résultat de votre incurie. »

« Je décidai de mettre un terme à cette scène disgracieuse :

« — Assez de ces histoires de romans et de presse jaune ! commandai-je.

« — Essayez encore de me prêcher, ragea-t-il, vous qui repoussiez mes avances quand je tentais de vous ravaler par la même littérature. Oh ! si, à votre exemple,

je n'avais lu que l'Évangile et les livres qui s'en inspirent, si je n'avais feuilleté que les gazettes qui ne battent pas la caisse au sujet d'un scandale de prêtre ou d'une faiblesse de religieux, je ne serais pas actuellement au seuil du pénitencier.

« — Si vous ne cessez ce charivari, menaça l'un des gardes, je vous reconduis tout de suite à votre cachot. »

« Cet avertissement calma l'énergumène. Pendant une heure, nous essayâmes de lui remonter le moral en l'assurant que la sentence du juge Duhaut serait clémente.

— Je souhaiterais soulager son sort, dit M. Madore. Kenneth est un malheureux qui a mis en pratique des théories patronnées par d'illustres coquins.

— C'est un illusionné des faux prophètes de la plume, dit le docteur Bert. Qui pourra jamais décrire leurs ravages chez les peuples civilisés? Quel critique de génie entreprendra cette tâche salutaire? L'homme qui compilera ce dossier sera en mesure d'affirmer que la Révolution sanguinaire de 89 aurait eu moins d'excès si les esprits forts du XVIII^e^ siècle avaient été muselés. De nos jours, ajouta-t-il, les mœurs publiques et privées seraient plus conformes à la morale évangélique si le vice ne comptait une pléiade d'écrivains et de sophistes pour glorifier en un langage charmeur les turpitudes les plus repoussantes. Au Canada même, ne souffrons-nous pas de l'envahissement d'une littérature indésirable? »

Après quelques instants de douce intimité, les invités se disposèrent à prendre congé de M. Madore et de M^lle^ Gratia.

« Ne regrettez pas votre autodafé, répétèrent en guise de bonsoir les professionnels en se retirant.

— Et ne laissez pas votre bibliothèque ainsi dépeuplée, recommanda Mme Dubuc. Elle est veuve de ses bustes et dégarnie de ses volumes. Il faudra combler les vides. Dans les lettres françaises, il n'y a pas que des épicuriens et des pornographes.

— Vous n'avez que l'embarras du choix parmi les chefs-d'œuvre, dit Mme Bert.

— Je reconstituerai mes collections, assura le juge. Ce serait vite accompli si Ruth guérissait bientôt.

— Je vous aiderai à choisir la fleur des auteurs français, promit M. Duval. Mon compatriote Lafitte a lancé un défi, nous lui montrerons qu'il s'est trompé. »

Sur ce projet de reconstitution on se sépara.

Rendue à sa chambrette, Gratia tomba à genoux. Elle se répandit en actions de grâce à la divine Providence et à la carmélite chérie de Lisieux.

Elle avait vécu l'un des jours ensoleillés de sa vie. Ce bonheur, elle crut le payer à Dieu en distribuant, dès le lendemain, quelques aumônes. Sa gratitude augmentant, elle rêva même de sacrifier ses amours terrestres pour revêtir l'habit religieux.

Autrefois il lui avait semblé entendre l'appel divin la voulant missionnaire dans la phalange des Sœurs de Notre-Dame des Anges de Chine.

Elle s'endormit dans cette pensée d'apostolat.

CHAPITRE XI

LE SURCROIT

Les rayons d'un superbe soleil d'automne éveillèrent Gratia. Réconfortée par un sommeil paisible, elle se leva pensive tout de même.

L'idée de vocation religieuse ne s'était pas effacée avec la nuit. Un commencement de lutte se dessinait dans son cœur entre Marc et le céleste Fiancé. Le Maître la voulait-il toute à Lui?

Avant de s'engager plus loin dans ses relations avec le brillant avocat, elle résolut de trancher ce doute à la première occasion. Elle consulterait.

L'âme tranquillisée par cette détermination, la jeune fille se mit un instant à la fenêtre.

La température s'annonçait magnifique. On eût dit une journée de fin d'août. Aucun nuage n'altérait le bleu caressant de l'azur : la brume de la veille s'était dissipée par enchantement.

L'air n'était ni trop chaud ni trop froid. Quelques merles voltigeaient ici et là, insoucieux apparemment de se joindre aux caravanes des oiseaux migrateurs.

Ces retardataires profitaient du reste de la belle saison.

Le gazon avait encore sa verdure et plusieurs plantes rustiques gardaient leur toilette d'été.

Seulement, là-bas, sur le Mont-Royal qui ferme l'horizon, les signes avant-coureurs de la bise se manifestaient clairement. Les arbres du parc avaient frissonné sous la morsure de gelées hâtives, et les feuilles avaient échangé le vert coutumier pour le jaune, le vermillon ou encore le rose pâle.

« Comme la nature canadienne est splendide! s'exclama la jeune fille, et comme il m'en coûterait de dire adieu au plus beau pays du monde! C'est dommage que Ruth ne puisse partager mon extase matinale. Sensible comme elle est, elle vibrerait devant ce panorama. »

L'association des idées amena à son esprit l'image de Kenneth.

« Infortuné! plaignit-elle en branlant latête. N'est-ce pas affreux de contempler le soleil du bon Dieu et les spectacles de la campagne du fond d'une geôle et à travers les barreaux d'un cachot?... »

Elle accorda quelques moments de commisération à cette grande misère, puis reprit sa contemplation des fastes d'un beau jour.

Le charme était rompu.

Gratia découvrait maintenant sur cette toile poétique que Dieu a créée si lumineuse des ombres de tristesses burinées par le crime. Elle referma la fenêtre.

Selon son habitude, quand elle le pouvait, la jeune fille sanctifiait sa journée par l'assistance à la messe. Elle n'avait d'ailleurs qu'à suivre l'exemple maternel.

Après avoir observé cet article de son règlement et avoir demandé à Dieu force et conseil dans la décision de son avenir, elle revint à la maison pour y déjeuner avec son père.

Celui-ci, content de la désinfection morale de la bibliothèque, paraissait rajeuni de dix ans.

« J'ai dormi comme un enfant au berceau, répondit-il à Gratia s'informant de sa santé. C'est bien regrettable que je n'aie point soupçonné, autrefois, le mal causé par la littérature de bas-étage. Cela m'aurait évité bien des désagréments.

— Petit père, vous n'y alliez pas de main-morte, hier au soir. Oh! comme mon oncle applaudira à cette réforme!

— Ne lui écris pas. Il est possible que nous allions à Sherbrooke avant longtemps. Je m'ennuie de ta maman et de la chère malade.

— Qu'attendez-vous, papa, pour entreprendre le voyage?

— Je voudrais que le sort de Kenneth fût décidé avant mon absence de la métropole. On m'apprend, ce matin, que le juge Duhaut, indisposé, devra s'aliter quelques jours. Ce sera sûrement un retard pour le jugement.

— Alors piquons une pointe vers Sherbrooke. Mon oncle nous accueillera à bras ouverts. Depuis le temps qu'il nous invite!

— Tu as raison. Cette attention, je la lui dois.

— Avec cela, vous visiterez pour la première fois la reine des cantons de l'Est. Vous verrez comme elle est ravissante avec ses pelouses, ses villas et ses rivières!

— A mon retour du palais de justice, je t'annoncerai ma décision. »

La joie d'embrasser la maman et la sœurette, le plaisir de saluer l'abbé Desportes, non moins que l'émotion de revoir les lieux où elle avait vécu les plus riantes années de son adolescence, toutes ces perspectives firent tressaillir de bonheur la jeune fille.

Un pressentiment l'avertissait que, dans cette visite,

elle saurait définitivement si Dieu la voulait pour Lui, et rien que pour Lui.

Afin d'appeler les bénédictions du ciel sur le voyage, Gratia voulut accomplir sa randonnée habituelle chez les pauvres du quartier. C'était la promenade favorite de Mme Madore.

Comme la digne fille s'apprêtait à suppléer à la charité de la mère absente, le facteur déposa la malle du juge.

En plaçant les différentes lettres sur le bureau de travail de son père, Gratia remarqua, en particulier, deux enveloppes, avec inscriptions en vedette : l'une provenait du docteur Beckett; l'autre de la *Unity League of Education* de Toronto.

« Le spécialiste anglais, pensa-t-elle, n'a pas renoncé à ses folles amours. Il espère sans doute me gagner par la médiation de papa. A son obstination aveuglée, j'opposerai une fermeté inébranlable. Si je reste dans le monde, il constatera que j'appartiens à la lignée des Madeleine de Verchères, des Jeanne Leber et des Maria Chapdelaine. Quant à l'autre missive, elle est envoyée par une société littéraire d'Ontario qui a invité papa à donner devant ses membres une conférence sur l'éducation dans Québec. Pour ce qui est des journaux habituellement reçus, c'est étrange, au lieu des feuilles sensationnelles et ventrues, il reçoit dorénavant le quotidien du fameux chef nationaliste et la non moins intéressante gazette d'action catholique de la cité de Champlain. »

Après avoir admiré la tenue littéraire et la vérité des renseignements de ces journaux, la jeune fille s'achemina vers les mansardes du quartier.

Elle fut bientôt à la porte d'un logis, habité par une veuve et ses cinq enfants.

« Madame votre mère est-elle malade? s'enquit en guise de bonjour la pauvre femme.

— Non, elle est en voyage.

— Sans elle, je ne sais vraiment ce que nous serions devenus. Ah! si tous les riches, surtout les dames de la haute classe, avaient le cœur de votre maman! La sainte femme, elle ne se contente pas de répandre des aumônes, elle rayonne la consolation. Il me semble, mademoiselle, qu'après son passage chez moi, la vie est plus supportable.

— Vous aimez ses visites?

— Si je les aime! Nous comptons les jours qui séparent ses courses charitables. Le plus petit de mes enfants, — celui-là à qui elle apporte des remèdes pour ses yeux malades, — me répète souvent: « Maman, « quand est-ce que *la madame de Jésus* viendra? » Tenez, mademoiselle, c'est ce blondin qui vous admire.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon? demanda Gratia en le gratifiant d'une croquette de sucre à la crème.

— Jean-Baptiste, mademoiselle.

— Quel beau nom! Et cette fillette? interrogea la visiteuse en caressant une brunette dont les yeux noirs se reposaient doucement dans les siens.

— C'est Gratia, celle-là, la nôtre. Elle porte le même nom que vous, mademoiselle. Vous sachant si bonne et si belle, nous avions pensé que ce nom lui porterait chance.

— Sois sage et pieuse, ma petite. Le bon Dieu te bénira. Et ce joli bambin qui arrive de la classe?

— C'est mon futur avocat. Il s'appelle Marc. »

La physionomie de la jeune Madore s'éclaira dans ce nouveau rapprochement.

« Il a du talent?

— Il est le premier de sa classe chez les Frères du Sacré-Cœur. Quand il y a réception de quelque personnage, c'est lui qui récite le compliment. Voilà pourquoi les voisins lui découvrent des dispositions pour le barreau. Je n'aurai pas les ressources pour le pousser aux grandes études.

— Sois vertueux et obéissant, mon cher Marc. La Providence te suscitera un protecteur. »

Après avoir causé, mademoiselle laissa sur la table une aumône généreuse et un chandail qu'elle avait tricoté elle-même pour son homonyme.

La veuve se confondit en remerciements :

« Veuillez dire à votre maman que, chaque soir, nous récitons le chapelet à ses intentions, le chapelet du pauvre. »

Quelques blocs plus loin, Gratia entra chez une malade que soutenait l'Assistance maternelle.

« Chère demoiselle, disait la personne alitée, si vous saviez comme je dois de reconnaissance à M^me^ Madore ! C'est elle qui a signalé mon cas à la charité de l'institution dont elle est présidente. Le médecin des pauvres, le docteur Bert, m'a prodigué ses soins.

— Et votre nouveau-né a bonne envie de vivre?

— Oui, Dieu merci. Regardez-le dans son berceau. S'il parlait, il vous dirait notre gratitude. »

Sous des langes proprets, Gratia découvrit un bel ange de bébé qui sommeillait.

« Vous avez eu du goût pour son trousseau, complimenta la visiteuse.

— Ce sont les dames de l'Assistance maternelle qui m'ont fait cadeau de ce linge. Croyez-m'en, chère demoiselle, Dieu seul sait tout le bien que cette société opère chez les mères indigentes.

— Très bien. Je suis heureuse d'apprendre qu'elle n'oblige point des ingrates. Je vous transmets une offrande de maman.

— Que le bon Dieu vous bénisse ainsi que tous les vôtres ! »

Gratia retomba dans la rue en quête de nouvelles occasions de charité.

Elle n'avait pas franchi une longue distance, quand elle entendit prononcer son nom par une voie connue. Elle se retourna pour apercevoir un automobiliste qui, de la portière d'un coupé Ford, au repos, la saluait. C'était Marc Fontaine.

« Vous plairait-il, mademoiselle, d'embarquer avec moi? Je serais très heureux de vous voiturer là où vous allez.

— Je vous remercie, monsieur. J'en ai encore pour une demi-heure à visiter les pauvres du quartier.

— Ah ! c'est ainsi que vous utilisez vos loisirs? » dit Marc en se rapprochant de la chaussée.

Gratia rougit d'avoir échappé l'aveu de sa bienfaisance. Elle aimait que sa droite ignorât ce que donnait sa gauche.

« Je remplace maman auprès des indigents, dit-elle, car ce serait dommage s'ils souffraient durant son absence. A son départ, elle m'a fait promettre de la suppléer auprès de cette clientèle privilégiée du bon Dieu.

— Vous accomplissez un noble devoir.

— J'ai tant raison de rendre des actions de grâces au Ciel ! »

Jamais la jeune fille n'était parue plus ravissante qu'en ce moment où elle se fatiguait sur le chemin des pauvres. A travers ce regard de bonté, Marc aperce-

vait la splendeur d'une âme vierge, éprise de la passion de soulager les malheureux.

Il la contempla un instant et il l'aima encore plus que par le passé.

« Mademoiselle, reprit-il à mi-voix, je soupire après le jour où nous serons deux pour aider les indigents. Je puis vous assurer que nous continuerons les traditions de votre maman. »

Gratia, confuse, saisit l'allusion.

« Vos propositions m'honorent, murmura-t-elle en baissant les yeux. Je vous en suis reconnaissante. Mais à cette conjugaison d'activités charitables, il y aura peut-être un obstacle. »

M^lle^ Madore allait s'expliquer, quand survint une de ses amies.

Le jeune homme dut s'éloigner sans savoir ce que signifiait la réticence de sa bien-aimée.

Qu'avait-elle voulut insinuer avec ce mot *obstacle*? Après la séance mémorable de l'autre soir, les dispositions du juge Madore étaient-elles changées? Un autre rival avait-il succédé au docteur Beckett? Ou encore, comme l'avait prévenu M^me^ Dubuc dans l'intimité, Gratia penchait-elle maintenant pour la vie religieuse?

Doutes angoissants qu'un mot de la jeune fille eût dissipés.

Pendant que Marc, inquiet, filait vers sa maison de pension, la dulcinée avait tenu un brin de conversation avec son amie, puis les deux jeunes filles s'étaient quittées.

Au coin de la rue, Gratia dépassa un groupe de journaliers qui la saluèrent respectueusement.

« Cette jolie brunette, dit l'un d'eux, est la fille du juge Madore. C'est un ange de charité.

— C'est elle qui, avec sa mère, est la providence des pauvres femmes du quartier, ajouta un deuxième. Vous seriez ébahis de recenser les morceaux de tricot qu'elles ont confectionnés elles-mêmes, ces grandes dames.

— Ah ! si tous les riches suivaient leur exemple, formula un troisième, les indigents grelotteraient moins en hiver et ne crèveraient pas de faim en toute saison !

— Au lieu de ne rêver que plaisirs et bals, compléta un autre, ancien domestique de haute famille, si les fortunés consacraient quelques heures à la couture ou au tricot des quêteux, ils ne s'en porteraient que mieux ! »

Sans prêter attention à ces remarques trop souvent, hélas ! justifiées par les faits, Gratia poursuivait sa course.

Quand elle eut terminé ses visites, sa sacoche était vide, mais comme son cœur était plein !

Le peuple des piétons regardait avec envie les gros messieurs et les grandes dames qui, pour s'afficher, promenaient leur oisiveté dans de luxueuses automobiles.

Voyant passer à pied et décemment vêtue la fille du juge Madore, le même peuple lui exprimait son admiration par des saluts respectueux.

Quand la bienfaitrice eut réintégré le domicile, elle eût pu faire sienne, en la corrigeant, cette célèbre parole d'unRomain : « *Diem meum non perdidi :* J'ai bien employé ma journée. »

Un seul regret troublait sa satisfaction : celui d'avoir inconsidérément fait part à Marc d'une éventualité possible.

Le soir, M. Madore rentra lui aussi.

« Gratia, dit-il en s'attablant, sais-tu ma décision ?

— Nous allons à Sherbrooke.

— Tout juste.

— Et nous partons ?

— Demain.

— Comme j'ai hâte d'embrasser maman et Ruth !

— Mais nous ne serons pas les seuls à courtiser la reine des cantons de l'Est. Nous avons des compagnons.

— Tant mieux. Nous causerons avec eux.

— Je ne sais si cela te réjouira, mais l'un des voyageurs n'est autre que ton Marc Fontaine. »

Les joues de Gratia se colorèrent en rose vif.

« Il va là-bas plaider une cause. Au sortir de la cour, il y a une minute, je l'ai rencontré. C'est singulier comme il m'a paru attristé, lui qui, lors de ma veillée, égayait tout le monde par ses saillies spirituelles. En tout cas, il s'est offert de me piloter à travers les avenues de Scherbrooke.

— Il connaît cette ville à fond, puisqu'il y a vécu six années, alors que j'étudiais au Mont Notre-Dame.

— Comme tu le devines, j'ai accepté son offre ; d'autant plus qu'ayant sur le métier une conférence pour la *United League of Education* de Toronto, je pourrai étudier sur place et une académie de Frères et un séminaire classique.

— Papa, il faudra aussi entrer au couvent où j'ai été graduée ainsi qu'au fameux hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

— Si l'état de Ruth s'est bonifié, nous irons.

— Elle est mieux ?

— Je l'espère. Maintenant il faut que je te dise tout.

— Quoi ?

— Outre l'avocat Fontaine, un hasard inconcevable veut que le docteur Beckett soit sur le même convoi que nous et pour la même destination. »

Les traits de Gratia se contractèrent.

« Le célèbre spécialiste passera le jour d'actions de grâces chez une sœur de Lennoxville. Il m'a déjà dit que les Becketth avaient demeuré dans ce faubourg de Sherbrooke. Encadrée par les ornements du barreau et de la médecine, tu pourras te flatter d'être gâtée par la fortune.

— Mon plus grand bonheur, c'est de voyager avec vous, papa.

— Et moi, l'une de mes consolations, c'est de constater, ma fille, que tu as des amis. »

Gratia, souriante, se mit aux préparatifs du voyage.

Il est impossible de décrire son contentement qui débordait. Elle reverrait son cher couvent! Elle entrerait dans l'hôpital agrandi où elle avait appris le soin des malades!

Peut-être même que ces institutions dont le souvenir enchantait son existence, elle les parcourerait au bras de son père et sous le regard aimant de Marc.

Il y avait bien le spectre du docteur anglo-saxon qui lui tombait sur les nerfs, mais elle essaierait de l'éviter.

A son égard, elle s'en tiendrait strictement à l'étiquette. S'il s'apercevait que les Canadiennes ne sont pas engouées pour les étrangers, il conviendrait néanmoins qu'elles mettent des formes à leur indifférence.

Ces pensées et beaucoup d'autres empêchèrent Gratia de languir avant l'heure du départ.

Enfin on se rendit à la gare.

Dans la salle d'attente, M. Marc devisait avec le

docteur comme s'ils n'étaient pas deux jouteurs se disputant un trésor. Ils se découvrirent tous deux pour saluer le juge et sa fille qui arrivaient.

« Tout Montréal déménage à Sherbrooke, badina M. Madore.

— Nous accompagnons ce que nous avons de plus distingué dans la métropole, repartit le spécialiste, qui s'efforçait de réchauffer un sourire britannique.

— Vous êtes bien charmants, dit le magistrat. Si vous n'avez pas objection, nous nous rendrons tout de suite dans le *Pullman*, car à cause de la foule des voyageurs, je crains une pénurie de sièges. »

Ils acquiescèrent à ce vœu.

M. le juge et mademoiselle s'assirent voisins; les deux autres firent de même.

Dès que le convoi se mit en marche, M. Madore décida de déguster un Havana de *Dupuis et Frères*.

« Gratia, dit-il en se levant, si tu le permets, j'irai avec le docteur Beckett fumer un peu. Nous te confions au défenseur de la veuve et de l'orphelin.

— Comme il vous plaira, papa. »

Marc rayonnait. Beckett avalait cette proposition inattendue comme une potion amère.

Quand les deux fumeurs furent disparus dans l'étroit corridor, l'avocat trônait aux côtés de Gratia, qui lui manifestait dans ses yeux éblouissants la joie délirante de son âme.

« Je ne sais si je m'illusionne, commença Marc, mais il me semble que votre père est plus jovial que d'habitude. L'histoire de Kenneth et la maladie de Ruth l'avaient rendu taciturne. Au palais, plusieurs de ses confrères m'en ont fait la remarque.

— Vous devinez, monsieur, que de pareils événe-

ment nous affectent nécessairement. Vous avez déjà eu des épreuves? »

Le jeune amoureux saisit la balle au bond.

« Hier, dit-il en baissant la voix, quand vous m'avez parlé d'obstacle.

— Ah! oui, je n'ai pu vous expliquer ma pensée, toute ma pensée. Je le ferai dans un instant.

— Je vous en saurais gré.

— Oui, monsieur Marc, reprit Gratia, toute la famille Madore a souffert depuis six mois. Moi-même, j'ai amèrement pleuré dans cette succession de croix. Je m'encourageais toutefois parce que je savais qu'une âme aimée sympathisait avec moi. »

Fontaine souriait de gratitude.

« Si votre père a ses chagrins, il a su profiter des avertissements de la Providence.

— La veillée de l'autodafé vous a édifié?

— Beaucoup. Tous les invités vantaient à leur sortie la force de caractère de votre père. L'assainissement de la bibliothèque est un geste qui illustre non moins sa droiture.

— Même pour la religion, il n'a plus la même attitude. Une exhortation de mon oncle, l'abbé Desportes, a modifié quelques-unes de ses idées. Le catéchisme et Monsabré semblent avoir aidé à sa conversion. En fait d'éducation, Dieu merci, il a répudié son dédain passé pour nos collèges et pour nos couvents. A ce propos, vous m'obligeriez en lui servant de mentor dans sa visite au séminaire Saint-Charles-Borromée.

— Vos désirs, chère amie, sont des ordres. Je l'accompagnerai. Il pourra cueillir des notes pour sa conférence de Toronto.

— De mon côté, je serai là pour le guider au Mont

Notre-Dame, où il complétera ses informations sur notre système scolaire.

— Comme votre mère jubilera !

— Si ma petite Thérèse joignait à cette somme de bonheur le rétablissement de Ruth ! »

Il y avait dans la physionomie de Gratia comme un éclair de douce espérance.

« Si elle vous écoute comme j'en ai la certitude, je vous chargerai d'une supplique en ma faveur.

— Ah ! vous avez quelque grâce vous aussi à obtenir ? dit la jeune fille, en soupçonnant que sa personne n'était peut-être pas étrangère à ce message.

— Oui, mademoiselle, maintenant que monsieur le juge m'honore de son amitié, l'ambition de ma vie est de posséder... Gratia ! »

En articulant ce nom affectionné, Marc pressait tendrement la main de celle qu'il convoitait comme compagne, non pas seulement pour l'itinéraire présent, mais pour toutes les années du pèlerinage terrestre.

M^lle^ Madore souriait, épanouie ; mais bientôt, une légère teinte de mélancolie succéda à cet épanchement.

« Votre demande, murmura-t-elle, sera exaucée quand l'obstacle... »

L'arrivée du juge et du spécialiste empêcha de nouveau Marc, intrigué, de recevoir des éclaircissements.

Sans rien laisser transpirer du malaise intérieur qui le fatiguait, le jeune professionnel voulut céder son siège à M. Madore.

« Ne vous dérangez pas, ordonna celui-ci. Je m'assieds avec le docteur et nous observons le paysage. »

Ce dernier cacha ce second désappointement sous une jovialité d'emprunt.

« Décidément, jurait-il en lui-même, la chance est

contre moi. Le juge Madore contribue involontairement à renforcer la position de mon rival. »

Le convoi filait à toute vitesse pendant que l'Anglais ruminait de glaciales réflexions.

A ce moment, le train traversait la poétique campagne de *West-Shefford*.

« C'est splendide! s'exclamait Sa Seigneurie en découvrant le coquet village qui, sur une élévation de promontoire, dominait la vallée.

— Notez, papa, claironnait Gratia, comme les vergers sont étendus. Sans doute, ils ne valent pas ceux de Saint-Hilaire ou de Rougemont; mais quand même, ils foisonnent de fruits vermeils.

— Je n'ose trop regarder, plaisantait Marc, car l'eau me vient à la bouche.

— Ces localités ont été colonisées par des pionniers anglais, dit le docteur. Vous admettrez qu'ils avaient du goût, mes compatriotes.

— Ah! je m'explique pourquoi toutes ces régions ont des noms de votre langue, dit le juge.

— C'est cela. Sur tout le parcours, vous déclinez une litanie d'appellations à saveur anglo-saxonne. Après Farnham, West-Shefford et Adamsville, ce sont Foster, Stukely, Eastman, Magog, Rock-Forest et Sherbrooke.

— Mais alors, reprit M. Madore, nous voyageons en pays habité uniquement par vos compatriotes.

— Pas exclusivement, expliqua le médecin.

— Je pense bien, se hâta d'ajouter Marc. L'élément anglais et protestant n'est plus qu'une minorité dont le bloc s'effrite chaque jour. Aujourd'hui, les Canadiens-Français sont dans la proportion de trois et de quatre contre un : Magog et Sherbrooke sont des villes canadiennes-françaises.

— A quoi attribuez-vous cette évolution? s'enquit Gratia.

— Les quelques colons, émigrés de nos vieilles paroisses, ont fait souche. Il y a eu lutte, mais ce fut la lutte pacifique des berceaux. Nos mères l'ont emporté. »

Le docteur Beckett n'entendit pas ce glorieux épilogue de l'histoire. Il était allé sur le marchepied, saluer un ami d'enfance qui était embarqué à Foster.

« Ces cantons de l'Est, continua le juge, sont superbes. Ils sont comme une réplique de la région des Adirondacks.

— Examinez, papa, les capricieuses sinuosités de la voie ferrée. Ici, elle côtoie un lac perdu dans un vallon; là, une riviérette qui avale d'humbles ruisseaux; plus loin, elle effleure la masse du mont Orford pour courtiser ensuite les eaux cristallines du Magog.

— C'est au mois de juillet qu'il faut traverser cette Suisse canadienne. Les lacs Memphrémagog et Magog vous raviraient : au pays, il n'y a rien de plus beau, dit l'avocat.

— Je reviendrai à cette époque, promit le juge, pour vérifier si c'est le sens esthétique ou le chauvinisme qui vous dicte cette appréciation. »

Tous rirent de cette malice, même le docteur Beckett, qui était revenu.

Enfin, après avoir couru à travers une suite de plaines et d'ondulations étalant de riches pâturages et des réserves forestières, le convoi approchait de la reine des cantons de l'Est.

Ce ne fut pas sans émotion que le juge et sa fille aperçurent, sur des hauteurs, la silhouette de la poétique cité.

« Si Ruth peut être mieux! murmura le juge à l'oreille de Gratia.

— Quelque chose me dit que son état s'est amélioré. »

Le train entrait en gare.

« J'espère vous rencontrer demain, monsieur le juge, dit Marc en lui présentant son paletot.

— Nous nous retirons à l'hôtel *Beauséjour*. Vous serez le bienvenu.

— Si vous le permettez, j'irai moi aussi vous saluer, ajouta le spécialiste.

— Vous nous feriez grand plaisir, n'est-ce pas, Gratia?

— Assurément, nous serons charmés de revoir nos compagnons de route. »

Au débarcadère, M^me^ Madore et l'abbé Desportes attendaient.

Un petit quart d'heure plus tard, la famille Madore, installée au manoir Beauséjour, était réunie au salon.

Le juge arrêta le programme du lendemain, dont le premier article serait une visite à Ruth, dont la santé était heureusement moins alarmante.

Gratia exultait. Depuis huit jours, elle recevait le surcroît, promis à ceux qui mettent le devoir en premier lieu.

Cependant dans son esprit persistait un doute touchant sa vocation. Était-elle destinée à la vie religieuse et missionnaire? Ou bien devait-elle se donner à Marc?

Durant son passage à Sherbrooke, elle avait résolu de trancher la question.

CHAPITRE XII

UNE RÉVÉLATION

Le lendemain, M. Madore ne fut pas lent à se lever : il avait tant hâte de revoir Ruth !

Pendant que les autres membres de la famille procédaient à leur toilette, il alla respirer l'air pur du matin sur la véranda de l'hôtel.

Certes, le spectacle qui se découvrait du haut de cette galerie, surplombant les divers quartiers de Sherbrooke, était loin d'être banal.

Contemplant pour la première fois cette cité de l'Est, le juge paraissait conquis d'emblée par le panorama qui se déroulait à ses pieds.

La ville étageait ses coquettes habitations sur les rives montantes du Saint-François. Cette rivière, grossie des eaux tumultueuses du Magog, bondissant de cascade en cascade jusqu'à son absorption en amont du *Pin Solitaire*, baignait une portion notable de la cité.

Les principales artères commerciales, bordées de banques, de magasins et de bureaux, sillonnaient le centre même de la ville en esquissant une croix dont l'arbre était parallèle au cours du Saint-François.

Détails de bon goût : les églises catholiques et les maisons d'éducation se dressaient sur les promontoires

de l'ouest et de l'est. Leur site même évoquait l'image de la prière ascendante.

Les florissantes industries de l'endroit s'abritaient dans des usines, admirablement situées. Les lois de l'hygiène étaient partout respectées.

Dans de telles conditions, Sherbrooke devait recéler la santé. Avec son air vif des montagnes, ses ombrages abondants, ses parcs nombreux et surtout ses eaux limpides, cette cité-reine n'avait pas usurpé sa renommée enviable.

Plongée dans un tel milieu, Ruth devait se tonifier et reprendre son entrain de jadis.

Ainsi songeait M. Madore, lorsque la clochette du déjeuner l'appela au réfectoire.

Le menu, comme l'appétit, était à la hauteur de tout ce que le jurisconsulte avait admiré du poste de la véranda.

Bref, Sherbrooke avait gagné un nouvel admirateur.

M^me^ Madore partageait l'enthousiasme de son mari. La veille au soir, elle avait joui de l'étonnement de M. Madore devant l'illumination féerique des rues.

Jamais le juge n'avait compté autant de boules électriques, de chapelets et de rosaires de poires brillantes.

On eût cru à quelque célébration nationale, si cette infinité de lumières n'eussent été les constellations habituelles des soirs sherbrookiens.

Le repas terminé, la famille Madore tout entière sauta dans un tram, ce qui lui facilita l'ascension de la côte sud.

Sur la cime extrême de la falaise, était campé l'hospice du Sacré-Cœur, monument aux lignes sévères qu'adoucissait la statue du *Protecteur,* placée sur le

portique et tendant vers les misères humaines des bras de miséricorde.

Ruth accueillit son père avec respect. Elle semblait extrêmement gênée.

La vue de Gratia, qui lui souriait avec tendresse, contribua peu à peu à la dégaucher.

Au bout d'une demi-heure de causerie, elle manifestait un certain intérêt pour les nouvelles de la métropole.

Ses parents, tout de même, avaient bien garde de prononcer le nom de Kenneth. De toute nécessité, il fallait le faire oublier.

Ruth détailla les attentions dont elle était l'objet de la part des religieuses. Ces saintes femmes la traitaient en enfant gâtée. Elles calmaient ses nerfs par l'hydrothérapie et la quiétude de sa chambrette ; elles stimulaient son appétit par des bains de soleil et des promenades sous bois ; elles lui remontaient enfin le moral par des paroles d'encouragement et surtout par quelques pratiques de piété.

Elle se sentait mieux, beaucoup mieux. Le physique avait gagné du poids. Mais elle n'était pas radicalement guérie.

Malgré ses efforts, souvent la rêverie accaparait son imagination et le sommeil tardait à venir.

Contrairement aux prévisions de M. Madore, la jeune fille ne s'opposa pas à continuer sa cure dans cet asile de paix. Un plus long traitement lui serait bénéficiable.

M^me^ la supérieure consentait volontiers à la soigner jusqu'à parfait rétablissement, fallût-il pour cela la garder plusieurs mois.

Après avoir passé l'avant-midi avec Ruth, la famille Madore retourna au manoir Beauséjour pour dîner.

Elle avait promis à la malade de revenir, le lendemain matin, avec l'abbé Desportes.

Une surprise les attendait à l'hôtel. Marc, libéré de ses obligations professionnelles, était accouru pour prendre place à la table des hôtes distingués.

« Comment se porte votre chère malade? demanda-t-il au juge.

— Il y a amélioration considérable. Il faut dire aussi qu'on trouve dans votre bijou de ville tout ce qui est nécessaire pour conserver la santé ou bien la recouvrer quand elle est perdue.

— Vous me donnez de l'orgueil. Il est si doux d'entendre vanter son ancien clocher!

— Je ne complimente pas par flatterie. Je crois ce que j'affirme. Tenez, si je n'étais juge à Montréal, je me compterais privilégié de l'être à Sherbrooke.

— Et vous, madame?

— J'opterais comme mon mari. J'ai toujours eu un faible pour la petite patrie de mes aïeux.

— Quant à Gratia, devança M. Madore, elle raffole de tout ce qu'elle me signale dans nos courses.

— Vous n'avez pas encore vu ce qu'il y a de plus beau, renchérit la jeune fille. Attendez pour vous prononcer que vous ayez admiré le Mont Notre-Dame et l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

— Et les académies des Frères du Sacré-Cœur? Et le séminaire Saint-Charles? intercala l'avocat Fontaine.

— N'omettez point la chapelle Pauline et l'évêché, l'église Saint-Jean-Baptiste et le Précieux-Sang, compléta madame.

— A ce compte-là, il faudrait des mois pour tout visiter, conclut le juge.

— Vous reviendrez plus tard, dit Marc.

— Oui, mais ce sera en été, cette fois. Le docteur Beckett m'a promis cette randonnée, ainsi qu'à toute la famille. J'ai accepté avec reconnaissance. Il a une si chic auto ! »

Gratia fit la moue en apprenant ce projet.

Marc aiguilla habilement la conversation sur un autre sujet.

On dîna de fort bon appétit. D'ailleurs le repas, du même style que le déjeuner, avait toutes les douceurs d'un petit festin. Cette substantielle réfection inaugurait avec bonheur le programme de l'après-midi.

Par une chance exceptionnelle, la tournée de la famille Madore au Mont Notre-Dame coïncidait avec une séance récréative et littéraire, organisée par les élèves au bénéfice des Missions de Chine.

« La Providence nous favorise, » répétait Gratia, joyeuse.

Et, gaie comme une alouette, elle battait la marche vers son *Alma Mater*.

Là aussi, comme pour l'Hospice, l'architecture de l'édifice s'enjolivait d'une gracieuse statue, une Madone qui semblait venir au-devant des visiteurs.

« Elle est encore à son poste de vigie, la Vierge de bronze que nous saluions chaque fois que nous entrions, disait madame à son époux.

— Et les religieuses fleurissent encore son mignon jardin, ajoutait Gratia. Un parfum de prières et de roses monte sans cesse de l'intérieur et de l'extérieur vers la grande Maîtresse du pensionnat. C'est bien ici que j'ai reçu le bienfait de l'éducation chrétienne. Comme je jouis de revoir mon cher couvent ! Il a vieilli d'un lustre, mais son air est encore hospitalier.

Le cœur de mes anciennes Mères a dû rester jeune et ouvert. J'ai hâte de les embrasser. »

Ces naïvetés faisaient sourire Marc, qui, pour ne pas troubler les réminiscences de la jeune fille, n'osait mentionner le séminaire, qui, à quelques centaines de verges à gauche, dressait sa masse élégante.

Ils entrèrent au Mont Notre-Dame. L'ancienne supérieure et la nouvelle, deux femmes de distinction dont l'accueil évoquait le souvenir de sainte Anne d'Auray et de sainte Thérèse de Lisieux, reçurent les visiteurs.

Gratia n'avait rien exagéré. La bonté et l'amabilité habitaient l'institution.

Mme Madore retrouvait les traditions d'antan.

Le juge réalisait que ce couvent avait un passé glorieux et qu'un brillant avenir lui était réservé.

Ce concept prit encore plus de force avec la séance qui l'émerveilla.

Pendant deux petites heures qui s'écoulèrent comme un rêve, les élèves régalèrent l'assistance de dissertations et de chants.

M. Madore ne s'étonnait plus que sa fille fût si instruite et si vertueuse. Un livre était ouvert devant son esprit, et dans ce livre de l'éducation canadienne, il lisait l'une des plus belles pages. Les dames de la congrégation en avaient tracé les lignes avec toute la perfection de leurs méthodes et tout le charme de leur piété.

Une leçon se dégageait de cette lecture et M. Madore n'eut garde de ne pas la retenir. Il devait ne jamais l'oublier.

Le fait d'entendre des Canadiennes-Françaises réciter d'une manière impeccable des pièces de langue

anglaise, et, d'autre part, celui d'ouïr des Anglaises et des Irlandaises discourir dans un français académique, tout cela était une révélation pour M. Madore.

Pas n'était besoin de quêter un enseignement pratique dans l'école neutre : au Mont Notre-Dame, la jeune fille puisait tout ce qui est désirable en matière d'instruction et d'éducation.

Le problème scolaire du Canada recevait la juste solution dans ce couvent et dans tous ceux qui lui ressemblent.

Après avoir noté la perfection de cette formation, la famille Madore et Marc suivaient Gratia dans les salles.

La chère enfant revivait le passé. Quand les visiteurs eurent examiné à loisir les différentes classes, la supérieure les conduisit à la chapelle.

Bien des fois, Gratia y avait prié pour son papa... sur le chemin de Damas. Elle était alors à l'âge où les enfants ont une telle puissance d'intercession, que le Ciel accorde tout.

« Mais c'est splendide! murmurait le juge en promenant son regard sur la blancheur immaculée de l'oratoire.

— On y prie si bien! balbutiait madame.

— J'y ai goûté les joies les plus pures de ma jeunesse, confessait à mi-voix l'ancienne pensionnaire.

— C'est notre plus bel appartement, semblait dire la religieuse, et pour cause! »

Moins discrète, elle aurait pu compléter les observations de M. Madore en l'assurant que c'était surtout dans cette chapelle que le travail difficile de l'éducation trouvait son appoint le plus puissant : les maîtresses, puisant force et lumières, les élèves, courage et résolutions.

O aveuglement des sectaires ! Leur instruction neutre s'était targuée de réussir sans ce salon, ou plutôt sans ce parloir de Dieu et de l'enfant !

Les sacrilèges utopistes, ils avaient osé séparer, par une cloison étanche, deux entités, nées pour grandir simultanément : l'idée religieuse et la connaissance profane !

Si partout le système Ferry avait failli à ses promesses, il n'y avait pas lieu de s'étonner.

Enchanté par tout ce qu'il avait vu et entendu, le juge n'avait qu'un regret : celui de n'avoir pas, autrefois, confié Ruth aux distinguées Filles de Mère Bourgeois.

De cette enfant, comme de son épouse et de Gratia, il n'aurait eu que des consolations.

Au sortir du Mont Notre-Dame, le groupe ne put procéder plus loin sans entrer un instant à l'évêché et à la chapelle Pauline, les deux joyaux de la reine des cantons de l'Est.

M. Madore ne cacha pas ses sentiments.

« Il n'y a rien de semblable au pays, dit-il. Ce sont des répliques de chefs-d'œuvre européens. L'évêque qui a su élever un tel temple à la gloire de Dieu a bien mérité de ses diocésains.

— Ce prélat, continua Marc, passera à l'histoire comme l'un des grands évêques de la race canadienne-française. Sous son impulsion, les cantons de l'Est se sont enrichis d'une multitude d'églises, de couvents et d'écoles qui attestent le progrès des nôtres. Quelle transformation, disent les vieux, depuis cinquante ans !

— Comme les saints, dit M^me^ Madore, les évêques de Sherbrooke ont foi en la Providence. Aussi quand il s'agissait de loger le bon Dieu dans les missions et

dans les paroisses, leur esprit de foi triomphait des difficultés; et du sol, surgissaient des maisons de prière, dignes de la religion.

— Ce que vous contemplez sur le rocher de Saint-Michel, affirma Marc, est le résumé des œuvres diocésaines. Par la paroisse-mère, jugez de ses filles. »

Comme l'heure avançait, le groupe s'achemina vers l'*Alma Mater* du jeune avocat.

Le séminaire Saint-Charles-Borromée s'élevait sur la rue Marquette. C'était un immense monument de briques rouges, agréablement enrubannées de pierres blanches.

Sur la façade, une multiplicité de fenêtres buvaient la lumière, et, au besoin, l'air pur. Au-dessus du portique d'entrée et de la piazza, une tour montait jusqu'à la région des nuages pour y brandir fièrement la croix du salut.

Somme toute, l'impression que dégageait le corps principal, flanqué de ses ailes, était faite de force, de grandeur et de durée.

« Vous avez raison de vous glorifier de votre *Alma Mater*, dit le juge. Tout ce que l'hygiène, la prudence et le goût artistique exigent d'une construction éducationnelle est réuni ici. On se croirait devant une université, ou, si vous préférez, devant le palais idéal du savoir.

— Heureux les parents qui lui confient leur fils! applaudit M^me^ Madore.

— Si j'avais eu un frère, émit Gratia, comme j'aurais aimé le savoir aux études sous l'égide du grand Borromée! »

Marc accueillait ce bouquet de louanges comme l'haleine caressante du zéphyr.

« C'est à la fin de mai, dit-il, que j'aurais été heureux de vous conduire en ces lieux aimés. Comme c'est ravissant à cette époque ! Lorsque j'étais écolier, je prenais plaisir, pendant ce mois, à me pencher à l'une des fenêtres du dortoir : celle-là qui avoisine l'angle de l'aile gauche. Et je m'attardais à regarder. Quel spectacle ! Émergeant des bosquets de Waterville et de Cookshire, le soleil dardait ses rayons dorés sur les glaces de nos fenêtres. Quelques merles, plus matinals que les écoliers, se jouaient dans cette lumière, puis redescendaient sautiller sur le gazon du parterre borroméen. Il y en avait un surtout qui paraissait m'avoir pris en amitié. Le gaillard, il semblait me narguer en son bavardage :

« — Hein ! je me suis encore levé avant toi, paresseux ! »

« Pour le récompenser de ses habitudes d'oiseau modèle, je lui jetais à la dérobée une croûte que j'avais économisée sur mon souper. Seulement, il ne fallait pas que le surveillant découvrît la manœuvre. Enfin, Sherbrooke s'éveillait graduellement sous l'appel de dix clochers égrenant les notes de l'Angélus. Je ne me rassasiais pas de suivre du regard les ondes du Saint-François ou encore la poussée des feuilles aux arbres du parc Victoria. Chaque jour, je me réservais quelques instants pour cette jouissance : c'était toujours nouveau, toujours beau. »

Tout en écoutant les souvenirs de Marc, la famille Madore l'avait suivi au parloir de l'institution.

Ce fut l'un des anciens professeurs du jeune homme qui fit les honneurs de la maison. Avec une amabilité conquérante, il dirigea les visiteurs à travers les diverses salles.

L'HOPITAL SAINT-VINCENT-DE-PAUL A SHERBROOKE

Le programme des études pour chaque classe fut sommairement indiqué.

Le juge s'intéressait à tous les détails.

Cet ecclésiastique érudit, d'une taille au-dessous de la moyenne et d'un âge peu avancé, recélait une âme d'éducateur. Sous son préceptorat, philosophes et clercs devaient progresser.

Les uns naissent poètes, lui était né professeur.

Dans les longs corridors, l'abbé signala la double galerie de portraits ornant les murs.

Ainsi que les générations d'écoliers qui avaient passé dans ces couloirs, ayant sous les yeux les figures remarquables de l'histoire nationale, école de grandeur, le groupe montréalais défilait devant les sommités de la patrie canadienne.

« Je vous félicite, répétait le juge au mentor, d'avoir offert à l'imitation de la gent écolière ces modèles du travail, de la vertu et du patriotisme. Vous ne pouviez mieux tapisser les murs d'une maison où l'on enseigne ces nobles habitudes.

— Ce ne sont pas les seuls cadres d'ornementation, ajouta l'abbé. Le séminaire conserve aussi précieusement le souvenir de ses anciens élèves.

— Ah! oui, il y a encore les photos des conventums, mentionna Marc.

— C'est notre album de famille. L'*Alma Mater* garde avec un soin jaloux les portraits de ses finissants. Grâce à cette galerie, vous pouvez suivre, année par année, l'histoire du séminaire.

— Montrez-nous votre portrait de classe, monsieur Marc, demanda la jeune Madore.

— Il est près de la porte de sortie, » indiqua l'exborroméen en entraînant ses amis vers les médaillons.

Tous contemplaient avec intérêt ce souvenir de collège. Drapée d'un froc d'écolier, la personne de Marc annonçait déjà l'avocat de talent dont les succès honoreraient l'*Alma Mater*.

« Quel est ce protonotaire apostolique, s'enquit le juge, dont la noble figure occupe le centre de ce portrait-conventum ?

— Vous le connaissez de réputation. C'est monseigneur le supérieur : un homme dont le nom éveille pour la maison cinquante années de dévouement. Ouvrier de la première heure, il s'est usé à former des clercs à l'Église et des citoyens à l'État. Au soir de sa carrière, il a eu la consolation de voir deux de ses élèves promus à l'épiscopat.

— Et cet autre dont la figure large et paternelle fait songer au bon Pie X ? interrogea madame.

— Il est évêque. Pendant un quart de siècle, il fut préfet des études. Sa régularité était proverbiale ; sa piété ne l'était pas moins. Il ne faisait pas beaucoup de bruit, mais il semait le bien. C'était un saint prêtre. »

Le juge écoutait silencieusement les éloges de ces deux supérieurs qui, avec l'abbé Roy, avaient été les grands artisans de l'institution où Marc avait été formé.

« Et dire que ces hommes, pensait M. Madore, ont sacrifié leur vie à cette tâche ! Ils avaient à peine le salaire d'un journalier et ils eussent pu, sur un autre champ d'action, toucher des milliers de piastres ! Leur histoire néanmoins n'est pas unique dans la province de Québec : tous les séminaires ont leur pléiade de vieux et de jeunes professeurs se dépensant ainsi pour l'éducation chrétienne. Grâce à leurs sacrifices librement consentis, combien de prêtres et de profession-

nels ont pu s'instruire! Les protagonistes de l'enseignement neutre auraient-ils, eux, travaillé pour des salaires de famine? Certes non! »

Pendant que le juge songeait au rôle providentiel tenu par le clergé dans l'instruction de la jeunesse, voici que, par les portes de la salle de récréation, rentraient les quatre cents élèves, revenant des ombrages d'Arona.

Le défilé s'opérait avec un ordre parfait. On eût dit un régiment de beaux jeunes gens.

Après avoir traversé la salle, ils montèrent à la chapelle. Quand toute la troupe eut rempli les nefs, on entendit un puissant concert de voix, chantant, — comme des âmes de seize et de dix-sept ans savent chanter, — des motets au Saint-Sacrement. L'effet produit par ces prières, modulées par une jeunesse d'élite, était saisissant.

Le groupe Madore écoutait ravi les accents de ce chœur qui semblait appartenir plus au ciel qu'à la terre.

« Moi aussi, confiait Marc à Gratia, c'est sous les arceaux de cet oratoire que j'ai vécu des heures d'indicible allégresse. Si je me suis conservé dans le monde, je le dois aux grâces dont je m'approvisionnais au pied du tabernacle. »

Après avoir circulé à travers le riche musée du séminaire, les visiteurs remercièrent l'aimable mentor et, à l'exception de Marc, obligé de retourner dans la métropole, ils piquèrent une pointe du côté de Sherbrooke-Est.

M. l'abbé Desportes les rejoignit à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

Gratia et le docteur Bert n'avaient pas exagéré en décernant l'épithète de fameuse à cette institution. On

ne pouvait trouver mieux au Canada. Chaque catégorie de patients avait des appartements spéciaux.

La charité chrétienne avait utilisé toutes les ressources de la science médicale pour soulager les maladies et guérir les infirmités.

Les médecins, les Sœurs Grises et les gardes-malades se consacraient à cette besogne éminemment humanitaire.

Quand la famille Madore eut admiré le fonctionnement du vaste hôpital, M. le juge eut un mot heureux pour exprimer à M^me^ la supérieure ses remerciements :

« Si j'étais malade, dit-il, c'est ici que je souhaiterais être soigné. Je serais sûr de guérir. »

Le reste de l'après-midi fut employé à causer dans l'intimité avec l'abbé Desportes.

On soupa à son presbytère.

Le lendemain, Gratia obtint de ses parents la permission de prendre une couple de jours pour revoir d'anciennes compagnes de couvent.

M. et M^me^ Madore employèrent la semaine à se reposer.

Souvent ils se transportaient à l'hospice du Sacré-Cœur, afin d'égayer Ruth et de la distraire.

Le juge aurait prolongé son séjour dans la cité sherbrookienne si une nouvelle, parue dans un journal de Montréal, ne l'avait décidé à retourner immédiatement chez lui.

La gazette en question annonçait que le notaire Langlais avait été sentencié, *le juge Duhaut l'ayant condamné à trois ans de pénitencier aux travaux forcés dans le bagne de Saint-Vincent-de-Paul.*

Il est facile d'imaginer l'émoi de la famille Madore en apprenant ce dénouement.

Pour motiver son retour, le juge prétexta auprès de Ruth des affaires pressantes. Il avait bien recommandé aux religieuses de refuser à la malade la lecture des journaux. Le temps, espérait-il, la préparerait à ce coup, elle finirait peut-être par oublier le misérable.

Une fois ce point délicat réglé, la famille Madore avait pris le train pour Montréal.

Le lendemain de leur arrivée, une surprise était réservée aux châtelains de la villa Mécènes.

CHAPITRE XIII

LA REVANCHE DE M. DUVAL

Les amis du juge avaient entrepris de fêter d'une façon éclatante l'anniversaire de naissance de M. Madore.

Le notaire Dubuc, secondé par Marc, s'était chargé du principal article au programme. M^me^ Madore, aidée de Gratia, complétait la célébration par un banquet auquel étaient conviés les intimes.

Comme le héros de la fête avait passé chez M. Langlais la majeure partie de l'après-midi, les préparatifs avaient été poussés avec célérité pendant son absence. On voulait lui causer une véritable surprise.

Quand ce dernier monta l'escalier du portique, il fut tout étonné d'apercevoir sa villa illuminée comme pour une réception.

« Ah! j'y pense, se dit-il, quelques familiers ont dû venir pour m'exprimer leurs vœux à l'occasion de mon anniversaire. Cette année, j'aurais préféré que cette date passât inaperçue. Je ne prise pas les réjouissances quand un ami de cœur comme ce malheureux père Langlais pleure le déshonneur de son fils. »

Ce fut Gratia qui ouvrit.

« Mais qu'est-ce que tout cela signifie? dit le juge en entrant.

— Ce sont vos vieilles connaissances qui, à notre insu, ont projeté cette soirée en votre honneur. Il paraît que l'idée en a été émise lors de l'autodafé. On veut que votre cinquantième anniversaire soit marqué par un souvenir.

— Il est endeuillé par l'aventure de Kenneth.

— Vos amis essaient de dissiper ces nuages de tristesse.

— Alors?

— Ils avaient décidé de se rendre ici ensemble, pour la veillée. Maman savait vous être agréable en les invitant à des agapes en votre honneur. Tous vous attendent au salon.

— Ah! c'est comme ça que vous complotez dans ma maison! » plaisanta M. Madore en saluant les invités.

Le premier à lui serrer la main fut l'abbé Desportes, arrivé de Sherbrooke depuis une heure à peine.

« Monsieur l'abbé ici! ce soir! s'exclama le juge.

— Je me serais reproché d'avoir été absent de cette fête. Un cinquantième anniversaire n'arrive qu'une fois dans la vie.

— Vous êtes bien aimable. Votre présence me cause infiniment de plaisir. »

Et M. Madore distribua de chaudes poignées de mains à toute l'assistance.

Il y avait là le vieux notaire Dubuc, le docteur Bert, MM. Duval et Lafitte, leurs dames ainsi que l'avocat Fontaine.

« Quel a été l'instigateur de cette conspiration? badina le juge.

— C'est maître Dubuc qui a ourdi le complot, déclara le docteur au milieu de l'hilarité générale.

— Ah ! c'est mon meilleur conseiller qui est le coupable.

— J'ai un complice, ajouta le notaire en regardant Marc qui protestait.

— Je m'en doutais bien, dit M. Madore. Il n'y a rien comme ces jeunes avocats.

— Vous le sentencierez à la fin de la veillée, suggéra l'abbé. Peut-être y aura-t-il une âme compatissante pour faire appel à votre clémence? »

Tous épiaient l'effet de cette boutade sur M^lle^ Gratia, qui, l'âme ensoleillée par cette fête familiale, eût magiquement touché de son sourire de fée le cœur du juge le plus sévère.

« Madame est servie, » annonça la domestique en entr'ouvrant la portière qui donnait sur la salle à dîner.

Tous suivirent l'hôtesse.

En dépit du peu de temps à sa disposition, celle-ci avait réussi à préparer un véritable festin de... jubilaire. Tout ce que la cuisine canadienne recèle de bons plats et de douceurs apparut sur cette table d'amis, même le sucre à la crème de Gratia.

Après avoir fait honneur au menu princier, les invités sablèrent un cidre champagne canadien, extrait de pommes fameuses. Nouveau nectar, il était délicieux.

Enfin le moment de porter un toast à la santé du héros était venu. Le notaire Dubuc se leva.

« Permettez-moi, monsieur le juge, en ma qualité d'aîné de ceux qui s'honorent d'être vos amis, permettez-moi, dis-je, de vous exprimer nos souhaits les plus sincères en ce jubilé d'or de votre vie. Nous savions que, dans les circonstances, vous eussiez préféré le silence sur cette date mémorable; mais après le geste si méritoire de l'autodafé, nous avons pensé

que votre modestie ne s'offusquerait pas de cette marque d'amitié de notre part. Voilà pourquoi, en levant nos verres, nous formulons pour vous des vœux de santé et de bonheur. De plus, au nom des amis qui vous entourent, je vous prie d'accepter le cadeau qui est déjà dans votre bibliothèque. Mesdames et messieurs, buvons à la santé de l'honorable juge Edwin Madore de la Cour supérieure ! »

Les convives trinquèrent gaiement et burent en aromatisant chaque gorgée de l'exclamation de circonstance : *Ad multos annos ! Ad multos annos !*

Très ému par cette démonstration, le jubilaire remercia avec effusion.

« Maintenant, lança M. Duval, si madame Madore le veut bien, toute la tablée accompagne le juge à sa bibliothèque.

— J'accorde volontiers la permission. Vous savez, lors de l'autodafé, je n'y étais pas ; mais ce soir, je me reprends. »

Et tous montèrent au deuxième.

Entraîné par le flot amical, M. Madore cherchait à deviner en quoi pouvait consister ce cadeau de jubilé. La porte de la bibliothèque était grande ouverte. Par l'embrasure, le spectacle offert était tellement captivant, que le juge ne put retenir un cri d'admiration :

« Mais ce n'est pas ma bibliothèque, s'exclama-t-il, c'est plutôt celle de Saint-Sulpice, ou encore une réduction de celle du Vatican ou bien une miniature de la Bibliothèque nationale de Paris !

— Vous hospitalisez la fleur des auteurs français, loua M. Duval.

— Et les meilleurs écrivains canadiens, » compléta Marc.

A mesure que son regard percevait les détails de l'innovation, M. Madore s'extasiait.

Certes il avait raison. Sa bibliothèque n'était plus vide. Moralement désinfectée, elle abritait la vérité, la science et la vertu. Tout avait été métamorphosé dans la vaste salle.

« Si la chose vous agrée, monsieur le juge, nous allons inventorier vos nouvelles possessions, proposa M. Duval, qui était un bibliophile émérite.

— J'accepte tout ce que vous avez inscrit au programme.

— Mon compatriote a une revanche à prendre sur moi, insinua M. Lafitte. Vous vous rappelez mon défi. Je l'avoue, je m'étais un peu trop échauffé dans la discussion, le soir de l'autodafé.

— Je me souviens. Vous affichiez une telle intransigeance, qu'il aurait fallu proclamer l'amnistie générale pour vous satisfaire.

— Ne jugez point rien qu'à travers vos lunettes de Français, recommanda l'abbé Desportes, mais tenez compte aussi de votre qualité de catholique.

— Vous avez raison, confessa M. Lafitte. La morale et la vérité, mieux que le chauvinisme, permettent de juger à son mérite la valeur d'un écrivain.

— La parole est à M. Duval, dit le magistrat.

— Nous avons, commença le critique littéraire, remplacé les bustes honnis par d'autres qui ne rabaisseront plus la dignité de ce temple de l'esprit. Voici Bossuet, le plus illustre prédicateur du grand siècle, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, Fénelon, le doux auteur de *Télémaque*, tous maîtres de la chaire chrétienne; puis, plus rapprochés de nous : voici Lacordaire, Félix, Monsabré et Janvier.

— Pour ce qui est de Monsabré, interrompit le juge, je veux qu'il prime dans cette élite. Il est devenu mon auteur de predilection. Nous l'introniserons tout près de ce chromo de saint Thomas d'Aquin, dont l'abbé Desportes m'a envoyé *la Somme théologique*.

— Nous avons pensé, glissa le curé sherbrookien, entrer dans vos vues en suspendant au-dessus de ces plâtres ce superbe crucifix.

— C'était ma résolution de reconstituer la bibliothèque en commençant par arborer la croix du Christ. Je suis si convaincu maintenant qu'*Il est la voie, la vérité et la vie !*

— Ce bel Évangile et cette Imitation de Jésus-Christ sont ma contribution personnelle, signala Gratia.

— Ce sont les plus beaux livres qui aient été écrits sur la terre, ma fille. Toute collection, sans ces chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre, est incomplète. »

M. Duval entraîna ensuite les invités vers un autre groupe de bustes, décorant l'autre moitié de la pinothèque : c'étaient ceux des profanes, anciens et modernes.

Il y avait là l'antique Démosthènes, s'apprêtant à mugir ses *Philippiques*, Cicéron, foudroyant les conjurés de ses *Catilinaires*, Homère et Virgile, les deux princes de la poésie grecque et latine ; puis dans un autre coin, Corneille et Racine, La Fontaine et Boileau, en compagnie de Montalembert, Berryer, Veuillot et Chateaubriand, sur le socle de qui on pouvait lire : *le Génie du Christianisme, les Martyrs, Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

« Je vous félicite pour ce choix judicieux des bustes, complimenta le juge. Un seul d'entre eux évoque plus de pensées salutaires que l'ensemble de la

canaille déportée, ces jours derniers, au dépotoir municipal.

— On se sent grandir en présence de ces génies, tandis qu'on avait l'impression d'être rapetissé par le voisinage des mécréants lettrés, » énonça Mme Madore.

M. Duval expliqua les diverses peintures qui, ici et là, avaient remplacé les binettes des disparus lors de la désinfection.

Il y avait en tout dix cadres qui agrémentaient la majeure partie de cette bibliothèque. Ces toiles constituaient comme une histoire en images des dix siècles de la littérature française.

Au milieu de chacune était une miniature de bibliothèque à rayons où l'on pouvait lire les titres des ouvrages entassés. Vis-à-vis ces volumes, l'artiste avait eu l'ingéniosité de loger, dans de minuscules médaillons, les portraits des auteurs.

A n'en pas douter, ce peintre n'était pas aussi chauvin que M. Lafitte, puisqu'il avait élagué les écrivains français condamnés par *l'Index*.

« Quelle idée géniale ! » clamait le juge en vantant la beauté de la singulière collection.

Et dans son enthousiasme il saluait Alcuin, Jean Bodel, Thibaut de Champagne et Villehardouin ; puis il lisait au dos des bouquins : *Chanson de Roland, Roman de la Rose, les Fabliaux*.

Un peu plus loin, il reconnaissait les nobles figures de Joinville, de Villon et de Commines, et vis-à-vis il déchiffrait : *Vie de saint Louis, Petit et Grand Testament, Mémoires*.

« Je craindrais vous ennuyer, dit M. Madore, si j'examinais chacun de ces petits chefs-d'œuvre. Ce sera la délectation que je me réserve pour plus tard.

Qui donc, dit-il, m'a envoyé cette précieuse collection?

— C'est un ami, déclara le notaire, qui désire garder l'anonymat; mais je puis vous certifier qu'il vous estime beaucoup.

— Ce n'est toujours pas le docteur Beckett, dit Mme Dubuc. On nous a appris qu'il était froissé contre vous depuis le voyage de Sherbrooke?

— Le maître d'hôtel m'a raconté qu'il était venu au manoir Beauséjour pour nous rencontrer. Malheureusement, nous étions sortis pour des visites.

— Il n'est pas revenu?

— Je ne crois pas. Il est parti sous l'impression que nous avions voulu nous rire de lui. Par conséquent, il est peu probable qu'il se soucie de fréquenter davantage la villa Mécènes.

— A moins, plaisanta le docteur Bert, que Mlle Gratia arrange les choses.

— Quant à moi, M. le spécialiste peut éterniser son absence. Je ne m'en porterai ni mieux ni pire. Qu'il fréquente les adeptes de l'éducation neutre. Il demeurera ainsi dans son milieu naturel. »

En prononçant ces derniers mots, la jeune fille avait souri à Marc, qui, parfaitement au courant du courtisage infructueux de l'Anglais, accueillait avec joie cette déclaration catégorique.

Ni l'argent, ni la gloire, ni la ténacité anglo-saxonne n'avaient de prises sur une vraie Canadienne. Le sang de Gratia n'avait pas menti.

Afin de distraire quelque peu les invités, Mme Madore fit fonctionner le radio avec haut-parleur.

Comme la température était favorable, l'instrument rendait à la perfection un discours prononcé à la

station d'émission de la *Propagande catholique* de Québec.

Sans perdre une syllabe, les auditeurs entendaient :

« Mes amis, savez-vous ce que je ferais *si j'étais le diable?*

« Vous croyez que je vous exciterais à jurer le nom de Dieu, ou à manquer la messe le dimanche, ou à manger de la viande le vendredi?

« Vous supposez que j'exciterais les débiteurs à ne pas payer leurs dettes, les commis à voler leurs patrons, les marchands à berner les clients sur le poids et la mesure?

« Vous répondez que je mobiliserais tous les démons de l'enfer pour populariser les vues animées (telles que, 99 fois sur 100, elles sont), les danses, les sorties seul à seule, les histoires grivoises, les aventures romanesques?

« Non, non, *si j'étais le diable*, je ne m'amuserais pas à ces détails. Je serais plus pratique. Plus habile stratège.

« *Si j'étais le diable*, j'aurais l'ambition de tous vous conquérir pour le mal et vous y cadenasser, vous y boulonner.

« *Si j'étais le diable*, je vous abonnerais tous à un *mauvais journal.*

. . . . . .

« Par contre, mes amis, *si j'étais un apôtre*, je mettrais tout mon zèle à vous évangéliser.

« Et je serais certain d'y avoir réussi si, chaque jour, j'avais la consolation de savoir que vous lisez de la littérature qui parle de Dieu et de l'Église, littérature qui, à l'occasion, sait discourir du *Droit* de Dieu, du *Devoir* et de *l'Action catholique* du chrétien. »

« Ah ! *si j'étais apôtre,* je ne croirais pas avoir tout fait parce que j'aurais bâti des églises et des chapelles, construit des hôpitaux et des orphelinats.

« Ma tâche serait incomplète si j'avais organisé ces choses excellentes sans avoir pourvu à leur défense et à leur perpétuité.

« Mes amis, *si j'étais apôtre*, je répandrais le bon journal, je multiplierais les abonnés par toutes les ressources du zèle et du dévouement.

« Et quand j'aurais réussi à organiser cette œuvre des œuvres, je pourrais me rendre le témoignage d'avoir été *un apôtre*, fidèle à la direction de la sainte Église qui exhorte tous les chrétiens à soutenir et à propager le bon journal.

« En voulez-vous des exemples illustres de cet apostolat contemporain ?

« Mgr de Lavigerie, dans un célèbre mandement, affirme qu'aujourd'hui, il est aussi méritoire *de répandre la bonne presse* que de *construire une église.*

« Le cardinal Sarto, devenu plus tard pape sous le nom de Pie X, parlant d'un journal de Venise qui menaçait de disparaître, faute d'argent pour le soutenir, écrivait : *Si j'avais à vendre ma croix pectorale et mes riches ornements d'église pour assurer l'existence de ce journal, je le ferais volontiers.*

« *Vous, de votre personne et de votre argent, aidez, favorisez la presse catholique*, disait Léon XIII.

« Mes amis, les juifs, les francs-maçons mènent la mode et le vice par leurs gazettes maudites.

« Nous, catholiques, serons-nous moins intelligents pour défendre la vérité et répandre le bien ? »

. . . . . .

« On annonce à Montréal la disparition de *la Sen-*

sation, qui discontinue sa publication. Elle a crevé enfin !

« A part les têtes écervelées, personne ne pleurera cette mort subite.

« Par contre, on apprend de source certaine que M. X. Langlais, rédacteur de longue expérience et écrivain de talent, lancera prochainement un nouveau journal du matin : *le Labarum*. Comme son titre le fait pressentir, cet organe accentuera la réaction contre le jaunisme de la presse contemporaine.

« Nous conseillons à tous ceux qui ne reçoivent pas déjà *le Devoir* de Montréal, *l'Action Catholique* de Québec ou *le Droit* d'Ottawa, de s'abonner au plus tôt à cette publication qui promet beaucoup.

. . . . . .

« Interruption de quelques minutes. Nous causerons ensuite des romans à lire et des romans à proscrire d'après le choix du fameux abbé Louis Bethléem. »

. . . . . .

Les invités de la villa Mécènes avaient écouté avec intérêt ces divers numéros de la station Q. P. C.

« Mais *la Sensation* discontinue sa publication? demanda le notaire Dubuc à M. Madore.

— Oui, je voulais vous apprendre cet événement. M. Langlais, dont la mentalité est complètement changée pour le mieux, éditera *le Labarum*, dont la note marquante sera une guerre à mort contre la juiverie, la franc-maçonnerie et la mauvaise littérature.

— Ses dividendes, remarqua le docteur Bert, ne seront pas aussi élevés, mais les résultats moraux lui gagneront l'estime et le respect des populations. »

On s'entretint quelques instants de cette bonne nouvelle, puis la visite de la bibliothèque reprit de plus belle.

« Sur tous les rayons de ce pan de mur, indiqua M. Duval, nous avons logé les littérateurs français contemporains. Je n'aurai garde de vous décliner les noms de ces auteurs. Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil sur ces in-folio, ces in-douze et ces in-dix-huit. La reliure de tous les ouvrages porte différentes nuances : rouge, noire, blanche, grise, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— C'est très ingénieux. L'apparence plaît beaucoup, » reconnut le juge.

Et, défilant devant ces bataillons de livres aux costumes voyants, les invités purent admirer, entre autres : *Du Pape, Soirées de Saint-Pétersbourg* de J. de Maistre; *Voyage autour de ma chambre* et *le Lépreux de la cité d'Aoste* de Xavier de Maistre; *Méditations* et *Nouvelles Méditations* de Larmartine; *Tartarin* et *le Petit Chose* de Daudet; *les Moines d'Occident* de Montalembert; *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, etc., etc.

« Il faudra un volume, avoua M. Lafitte, pour la seule nomenclature de tous ces écrivains. Parbleu! mon compatriote a bien réussi dans sa difficile entreprise : vous avez tous les genres réunis ici : poésie, histoire, théâtre, critique littéraire, philosophie et théologie. Une véritable encyclopédie.

— Il y a aussi des romans, expliqua M. Duval, et des romans dont la France n'a pas à rougir.

— Des romans honnêtes, s'exclama M. Lafitte, comme si cette épithète jurait avec la réalité.

— Oui, honnêtes : ils respectent le bon sens, la grammaire et surtout la vertu. S'ils n'échappent pas

à tous les inconvénients des livres de ce genre, ils offrent, en tant qu'espèces et lus à propos, des avantages nombreux. Ils constituent pour le moins un salutaire dérivatif. N'est-il pas vrai que, dans la vie artificielle du XX^e^ siècle, le goût et la lecture des romans sont devenus comme un élément hypothétiquement nécessaire? n'est-il pas vrai aussi que leur propagation a pris les proportions d'un déluge, ou au moins d'un torrent? Le torrent passe à flots pressés : les meilleurs esprits en sont sinon envahis, du moins éclaboussés ou menacés. Ce serait folie de vouloir l'endiguer; mais n'est-ce pas, pour les pionniers des lettres, un devoir et un honneur de le détourner ou plutôt d'assainir ces eaux fougueuses et fangeuses, par des œuvres exquises, des livres d'amour honnête, des romans moraux?

— Mais je croirais, confia M. Lafitte, qu'en écartant d'une bibliothèque des plumes comme celles de Bourget, Loti, George Sand, Anatole France, il ne vous reste plus dans ce domaine que de sombres pédagogues sans autorité, portant des caducs étuis à sermons, et distribuant l'ennui sous forme de romans incolores.

— Vous êtes encore une fois dans l'erreur, mon compatriote. Des écrivains consciencieux et de talent remarquable ont écrit des romans moraux dont le succès a été un triomphe pour la cause catholique. Ils ont offert à des lecteurs qui puisaient, faute de mieux, à des sources empoisonnées, des productions dont la valeur psychologique, le style et l'intérêt n'ont rien à envier à celles des romanciers les plus en vogue.

— Alors vous avez introduit ici...

— Des centaines d'œuvres romantiques de lettrés distingués. Voici : *Stéphanette, Ma tante Giron, Une*

tache d'encre, *Madame Corentine*, *la Sarcelle bleue*, *les Noellet*, *De toute son âme*, *la Terre qui meurt*, *les Oberlé*, *l'Ame alsacienne*, *Humble amour*, *Paul Henry*, *Contes de bonne Perrette*, *le Blé qui lève*, *la Barrière*, etc. C'est la contribution de René Bazin. Elle démontre victorieusement que le roman peut être réaliste et intéressant, tout en prenant ses inspirations ailleurs que dans les milieux tarés, si chers aux écrivains à la mode. Voulez-vous un peintre passionné de la nature et fervent admirateur de la tradition? Voici Henry Bordeaux. Nous avons enrichi M. le juge de : *Paysages romanesques*, *les Roquevillard*, *les Yeux qui s'ouvrent*, *la Vie est un sport*, *la Peur de vivre*, *la Robe de laine*, *Voici l'heure des Ames*, *la Nouvelle Croisade des enfants*. Préféreriez-vous un genre absolument à part? Voyez la collection Pierre l'Ermite : *Lisez-moi ça! Et ça? Et de quatre*, *le Soc*, *Toujours elle*, *les Miettes*, *la Trouée*, *Les deux mains*, *Restez chez vous*, *le Grand Mufle*, *la Grande Amie*, *l'Emprise*, *la Brisure*, *Comment j'ai tué mon enfant*, *la Vieille Fille*. Enfin goûtez-vous l'onction dans un récit? Vous avez R. Monlaur : *le Rayon*, *Après la neuvième heure*, *Ils regarderont vers Lui*, *Jérusalem*, *Quand vous passiez par nos chemins*, *le Sceau*, *les Autels morts*, *les Cloches de chez nous*. De tous ces ouvrages, de même que de la collection que nous avons rassemblée ici, grâce à beaucoup de précautions, je crois que M. le juge pourra adresser à ses amis la strophe touchante d'Henri de Bornier à sa fille :

Jamais, d'une lèvre flétrie,
Je n'outrageai, pas même un jour,
La liberté, Dieu, la patrie,
L'art sévère et le chaste amour!

— Mais dans cette merveilleuse sélection d'ouvrages, dit M. Madore, ce qui m'étonne le plus, c'est le bon goût que vous avez manifesté, puis la célérité avec laquelle vous avez pu remplacer les bustes, les peintures et les livres.

— Une fois la souscription ouverte, dit M. le notaire, nous nous sommes mis en relation avec *la Librairie du Devoir*, qui, comme tout le monde le reconnaît, tient le haut du pavé en fait de livres de toutes sortes. M. Marc peut vous renseigner sur la spécialité d'ouvrages canadiens de ces libraires patriotiques, puisque c'est chez eux qu'il a trouvé les volumes qui ornent cette jolie partie de la bibliothèque.

— En effet, c'est très bien. Je vous suis obligé, monsieur Marc, d'avoir eu la pensée de réserver cet espace pour notre littérature nationale. Il me semble qu'en feuilletant les œuvres de mes compatriotes, je sentirai comme une douce brise du terroir me caresser le front.

— J'espère que vous affectionnerez ce coin académique de chez nous, souhaita l'avocat Fontaine. Vous y rencontrerez nos poètes : Joseph Lenoir à l'âme lamartinienne dans : *le Chant de mort d'un Huron*, *le Génie des Forêts ;* Octave Crémazie, le plus populaire de nos troubadours, dans : *le Chant du vieux Soldat canadien*, *le Drapeau de Carillon*, *Mgr de Laval*, *la Fiancée du Marin*, *les Morts et la Promenade des trois Morts ;* Fréchette, le barde lauréat, dans : *Pêle-Mêle*, *les Fleurs boréales*, *les Oiseaux de Neige et la Légende d'un peuple ;* Pamphile Le May, au verbe si canadien, dans : *Évangéline*, *Petits Poèmes*, *les Gouttelettes ;* enfin l'abbé Gingras dans le recueil : *Au*

Foyer de mon Presbytère. Puis, tout près du Parnasse, vous vous délecterez avec F.-X. Garneau, notre historien national, dans son *Histoire du Canada,* la meilleure que nous ayons; vous coulerez ensuite des heures heureuses avec l'abbé Casgrain dans : *les Légendes, le Pèlerinage au Pays d'Évangéline, Une seconde Acadie, Montcalm et Lévis, l'Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation;* il vous agréera aussi de lire Benjamin Sulte dans : *l'Histoire des Canadiens-Français, le Coin du feu, la Bataille de Châteauguay.* Si je ne craignais pas vous ennuyer, j'attirerais aussi votre attention sur quelques-uns de nos romanciers : de Gaspé dans *les Anciens Canadiens,* Chauveau dans *Charles Guérin,* Gérin-Lajoie dans *Jean Rivard,* Marmette dans : *François de Bienville, l'Intendant Bigot, le Chevalier de Mornac, le Tomahawk et l'Épée,* et enfin Hémon dans *Maria Chapdelaine.* Comme guide le plus assuré pour apprécier tous les genres de notre littérature nationale, je n'ai pas hésité à choisir Mgr Camille Roy de Québec, le meilleur critique littéraire de notre pays et l'émule des Faguet et des Lamy de la mère-patrie. Avec profit, vous vous régalerez de ses livres : *Essais sur la Littérature canadienne, Nos origines littéraires, Érables en fleurs.* Je n'ai pas mentionné les noms si connus de Routhier, Chapais, Groulx, Gosselin, Roy et Mgr Paquet. Leur éloge n'est plus à faire : leurs beaux ouvrages sont entre toutes les mains. Quant à Ferland, Montpetit, Parent, Conan Laure, le chanoine E. Chartier, Henri d'Arles et l'abbé Arthur Robert, je me reprocherais de les passer sous silence. Ils ont travaillé énormément à accentuer notre progrès littéraire. Leurs livres, comme ceux des écrivains que j'ai nommés il y a un

instant, méritaient une place d'honneur dans vos collections. Je la leur ai donnée.

— Mes amis, dit le juge Madore en s'arrêtant devant les rayons de la littérature canadienne, je ne sais comment vous exprimer toute ma reconnaissance pour la magnifique restauration de ma bibliothèque. Si elle n'est plus l'une des plus complètes qu'il y ait dans l'île de Montréal, elle ne renferme du moins que de bonnes et de saines productions. Quand un visiteur en fera le dénombrement, il me rendra le témoignage que j'ambitionne : « C'est la bibliothèque d'un lettré « qui, par-dessus tout, estime la morale catholique. »

— N'importe qui, avança le curé sherbrookien, pourra sans danger fréquenter ce cénacle d'auteurs chrétiens.

— Je vous remercie donc tous et chacun en particulier de votre royal cadeau, répéta le juge Madore. Ce jour restera l'un des grands jours de ma vie.

— Nous en garderons un éternel souvenir, ajouta M^me^ Madore.

— Mais vous ne dites rien, papa, des deux toiles qui décorent la partie canadienne de votre bibliothèque, remarqua Gratia.

— Je les avais bien aperçues, mais je les réservais pour le dessert.

— Sur la première, il y a réunies, dit l'abbé Desportes, des figures que tout Canadien salue avec vénération : le vénérable monseigneur de Laval, le R. P. Alfred Pampalon, le frère Didace Pelletier, les Bienheureux Martyrs Jésuites, la vénérable Marie de l'Incarnation, la vénérable Marguerite Bourgeoys, la vénérable Mère d'Youville, la Mère Catherine de Saint-Augustin.

— Ces gloires canadiennes, dit Mme Dubuc, ont écrit de belles pages dans *le Livre de vie*. A ce titre, elles peuvent bénir l'essor de notre jeune littérature.

— Quant à l'autre peinture, poursuivit le juge, j'y ai reconnu facilement le portrait de *la Sainte*, favorite de Gratia. La petite Carmélite de Lisieux est représentée au milieu du ciel, à genoux aux pieds de Jésus, qui semble lui accorder tout ce qu'elle implore. Des mains de Thérèse s'échappe une pluie de roses. Parmi ces roses, j'en ai distingué une qui porte l'inscription suivante... »

Marc avait baissé les yeux et rougissait comme s'il s'agissait de quelque chose qu'il avait à cœur.

« Quelle inscription? demandèrent en chœur les invités.

— Cette rose étale ces mots : *la main de Gratia*. »

M. le juge souriait; madame essuyait une larme de bonheur; l'abbé approuvait; les restaurateurs de la bibliothèque, — surtout leurs femmes, — espéraient un mariage pour couronner cette suite d'événements presque romanesques.

« Eh bien! prononça M. Madore, est-ce que Gratia refuse à Marc ce que sainte Thérèse semble avoir obtenu de Jésus? »

La chère enfant exultait. Elle allait sceller le bonheur de sa vie.

« Papa, dit-elle en tremblant, avec votre consentement, j'accepte de fiancer mon cœur à celui de Marc. Jusqu'à mon voyage de Sherbrooke, j'avais cru qu'à cette alliance il y avait obstacle; mais une retraite fermée chez les Servantes du Très-Saint-Sacrement m'a éclairée sur ma vocation. Trois compagnes se sont décidées d'entrer dans la communauté des Sœurs de

Notre-Dame-des-Anges de Chine, à Lennoxville; moi, le Bon Dieu me prédestinait à l'épanouissement de la petite rose que vous avez signalée tout à l'heure.

— C'est ainsi, dit M. Madore en riant, qu'au lieu de visiter tes amies de cours, tu es allée t'enfermer pour prier. Pour ta punition, mets ta main dans celle de Marc et que ton oncle célèbre vos fiançailles. »

Le curé sherbrookien, qui avait les permissions requises, fiança les deux jeunes gens.

La soirée se termina dans une gaieté sans pareille.

On se sépara tard dans la nuit en promettant à M. et M^me^ Madore d'assister aux noces prochaines de leur fille avec le brillant avocat. Heureux de la revanche de M. Duval sur M. Lafitte, le cercle d'amis l'était encore davantage du mariage des deux jeunes gens chrétiennement éduqués.

ÉPILOGUE

Deux mois plus tard, les cloches de l'église paroissiale d'Outremont carillonnaient joyeusement pour le beau mariage de Marc Fontaine et de Gratia Madore.

Les fidèles amis, avec M. Langlais en plus, assistèrent à la cérémonie.

A la villa Mécènes, l'allégresse aurait été débordante sans la réception de deux lettres qui furent comme des ombres dans ce jour ensoleillé.

La première avait été écrite par l'abbé Raymond, chapelain du pénitencier, à qui le juge avait demandé des nouvelles de Kenneth.

« D'après mon expérience et mes observations, annonçait le prêtre, ce malheureux ne semble pas vouloir s'amender. A cause de son éducation neutre et de ses lectures mauvaises, il porte une souillure ineffaçable. Il en restera toujours quelque chose... »

L'autre était envoyée par la supérieure de l'hospice du Sacré-Cœur :

« Mademoiselle Ruth, avertissait celle-ci, n'est pas parfaitement rétablie. Avec votre médecin de famille, je crains qu'il n'y ait sur son esprit comme une tache indélébile. Elle souffrira toujours d'avoir été formée

dans une école non catholique et non française. Puis, elle a lu, trop lu ce qui avarie l'âme... »

« Ah! si j'avais mieux connu! gémit le juge Madore. Ces existences déchues seront le chagrin de toute ma vie. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE Ier. — Un livre sur le métier 9
— II. — Un esprit dévoyé 33
— III. — Une étude de forçats 61
— IV. — La mesure renversée 87
— V. — Ame désemparée 105
— VI. — L'expiation 123
— VII. — La nature outragée se venge 145
— VIII. — Un divorce sacrilège 169
— IX. — Deux carrières gâchées 187
— X. — L'autodafé 205
— XI. — Le surcroît 229
— XII. — Une révélation 247
— XIII. — La revanche de M. Duval 265
ÉPILOGUE 285

42161. — 1929. — Tours, impr. Mame.

JOHN CARROLL UNIVERSITY
Library
CLEVELAND, OHIO

Fabriqué en France.

JOHN CARROLL UNIVERSITY
Library
CLEVELAND, OHIO

1 1188 0364712 1
JOHN CARROLL UNIVERSITY